00101993

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 July, 2016

ŒUVRES
Montcroy
DE M. PALISSOT,

LECTEUR DE S. A. S.

Mgr. LE DUC D'ORLÉANS.

NOUVELLE ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

TOME PREMIER. Vol I

101993 ac

PP.c.3

À PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXVIII.

God
Fr 840..8
Pal/oell
101993

00101993

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLÉANS,

PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

DE tous les événemens de ma vie le plus inattendu, le plus flatteur, et celui dont je serais le plus jaloux que la postérité fût instruite, c'est l'honneur que j'ai eu d'avoir été compris, par VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME, *sur l'état des Gens-de-Lettres qu'*ELLE *a choisis pour les attacher, par ses bienfaits, à son auguste Maison.*

*La permission qu'*ELLE *veut bien m'accorder*

de lui présenter ce faible hommage, est elle-même une nouvelle grace d'autant plus chère à mon cœur, qu'elle remplit un vœu que j'avais formé depuis long-tems.

Ce vœu, MONSEIGNEUR, *date du jour, heureux pour moi, où* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME *me fit l'honneur de m'appeler auprès d'*ELLE *pour entendre la lecture d'une de mes Comédies. Mes jouissances dans cette carrière avaient été troublées de tant d'orages, qu'il ne m'en resterait qu'un souvenir plus pénible qu'agréable, si je ne m'étais rappelé sans cesse, et les encouragemens, et l'accueil plein de graces dont voulut bien m'honorer, à cette séance, un des plus dignes petits-fils d'Henri IV.*

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

De votre Altesse Sérénissime,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

PALISSOT.

AVANT-PROPOS.

Frappé de l'abus des collections trop complettes dont on ne cesse de surcharger la littérature. l'Auteur présente enfin au Public une dernière édition, non pas revue, corrigée et augmentée, selon l'usage immémorial, mais revue, corrigée et considérablement diminuée.

Non-seulement on n'y trouvera plus ces apologies trop multipliées, dont les circonstances lui avaient fait une triste nécessité, et qui seraient actuellement sans intérêt, mais il en a fait disparaître beaucoup d'ouvrages qui, peut-être, méritaient peu de trouver place dans les éditions précédentes.

Malgré l'attention sévère qui a présidé à ces retranchemens, on ne manquera pas, sans doute, de lui reprocher d'avoir porté l'indulgence paternelle encore trop

loin; mais il se flatte qu'en faveur de l'exemple qu'il donne, des lecteurs moins difficiles voudront bien lui pardonner ce que cette édition pourrait encore contenir de superflu.

Des traces de ses anciennes querelles, il n'a laissé subsister que ce qui lui a paru propre à jeter sur ses ouvrages quelques éclaircissemens nécessaires, et c'en est bien assez. L'expérience lui a prouvé ce qu'il semblait avoir heureusement pressenti dans ce vers de la Dunciade :

> Mais la Justice est la fille du Tems.

Il a vu que les animosités, et même les persécutions les plus violentes, avaient leur terme. La carrière du théâtre qui lui avait été fermée pendant plus de vingt ans, s'est rouverte pour lui au moment où sa patience lassée n'y prétendait plus; et il ne se rappelle pas sans attendrissement l'accueil plein de bonté

dont le Public a honoré les représentations de ses Comédies, quoiqu'elles ne fussent plus appuyées de la faveur des circonstances. Enfin, des graces du Gouvernement, d'autant plus flatteuses qu'elles étaient inattendues, l'ont récompensé bien au-delà de ses espérances, des petites tracasseries littéraires auxquelles, peut-être, il avait attaché plus d'importance qu'elles n'en méritaient. Les sentimens amers qui avaient pu trouver place dans son cœur, doivent donc en être effacés, et il se félicite de n'avoir plus désormais à conserver que ceux de la reconnaissance.

C'est au milieu de ces consolations qu'il a cru devoir s'occuper encore une fois de ses ouvrages. Il a revu, avec toute l'attention dont il est capable, ceux même dont la petite fortune semblait faite depuis long-tems, les ouvrages en vers sur-tout, et ses Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature.

Il a choisi l'instant où l'âge commence à l'avertir de la nécessité de la retraite, et lui laisse cependant encore quelques restes du feu qui animait sa première jeunesse. Jaloux de donner en tout des exemples peu communs, il n'imitera point ces poètes qui ont eu la manie de traîner jusqu'au tombeau la vanité des succès littéraires, et d'y prétendre encore avec une imagination refroidie par les années. Il ne renonce ni à l'étude, ni aux Lettres qui ont fait jusqu'ici la consolation de sa vie; mais il croit qu'il est tems de quitter la carrière des arts, et cette édition sera bien véritablement son dernier hommage au Public.

N. B. Que parmi les raisons qui ont déterminé l'Auteur à épurer le texte de ses ouvrages, il en est une, sur-tout, qui lui en faisait un devoir indispensable. On s'était permis, dans quelques éditions de la Dunciade, faites sans son aveu, d'insérer les noms de quelques écri-

vains qu'il estime, et cela, non-seulement pour accuser son goût, mais pour augmenter le nombre de ses ennemis. On avait même (et ce n'est pas la première fois qu'il s'en plaint) porté la licence au point d'y ajouter quelques vers; qui n'étaient pas faits, à la vérité, de manière à tromper les connaisseurs. Il a donc voulu que cette dernière édition servît désormais de modèle à ceux qui pourraient être tentés de réimprimer ses ouvrages, soit en collection, soit en parties séparées.

NINUS SECOND,

TRAGÉDIE.

AVERTISSEMENT.

CETTE Tragédie reparaît ici corrigée avec plus de soin que dans les éditions précédentes. L'Auteur a cru donner, par cette attention, une marque de sa reconnaissance à M. le Marquis Albergatti Capacelli, Sénateur de Bologne, qui non seulement a daigné traduire cette pièce en beaux vers, mais qui lui a procuré l'honneur d'être représentée avec succès sur différens théâtres d'Italie.

Moins l'Auteur avait lieu de s'attendre à une distinction si flatteuse pour un de ses premiers ouvrages, plus il a taché d'en faire disparaître les fautes. Il eût mieux valu sans doute essayer de l'enrichir, que de se borner à des corrections de détail qui lui laisseront toujours sa médiocrité: mais dans un genre auquel l'Auteur a renoncé depuis long-tems, il a fait, non ce qu'il eût desiré, mais ce que la faiblesse de ses talens a pu lui permettre. A l'exception de quelques scènes, cette Tragédie ne ressemble plus à celle qui fut représentée à Paris en 1751, et si les Comédiens étaient tentés de la reprendre, ils pourraient la regarder comme une pièce nouvelle.

ACTEURS.

SARDANAPALE, Roi d'Assyrie.

CALCIOPE.

NINUS,* élevé sous le nom de Timur.

ARBACÈS, Satrape de Médie.

ARTAZIRE, fille d'Arbacès.

PARAMIS, Satrape du palais.

ARSAME.

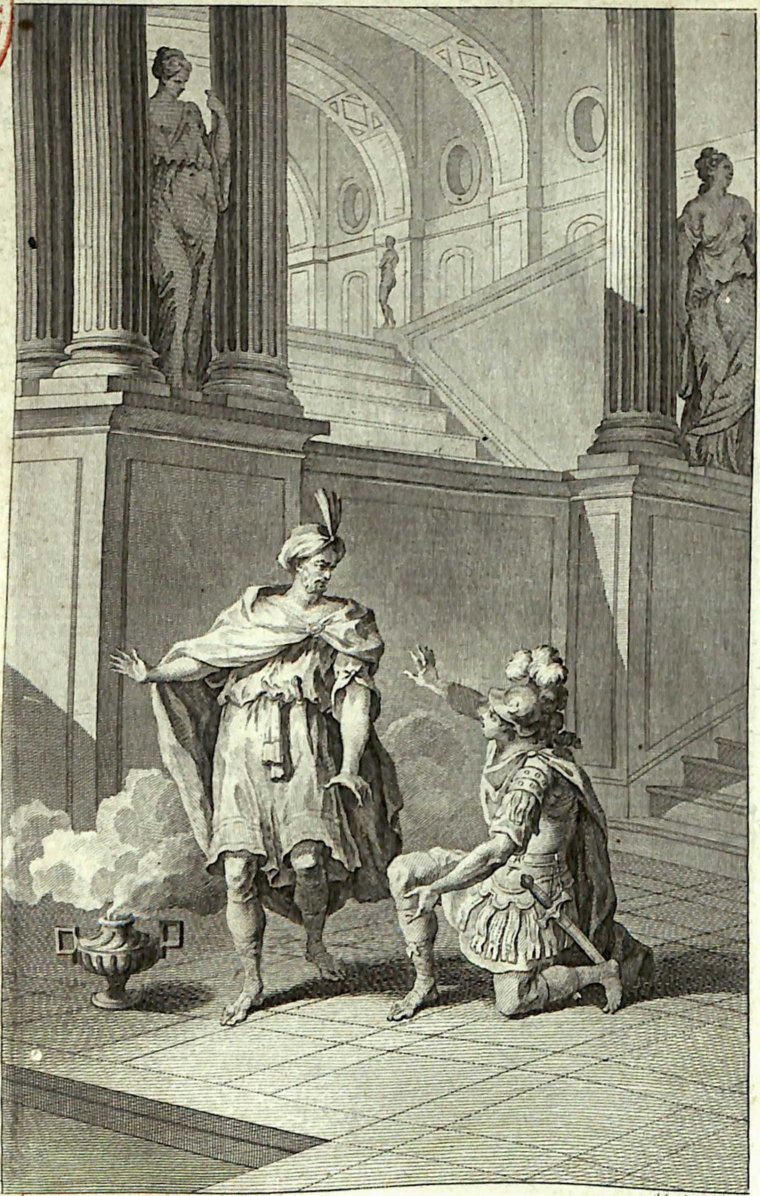
GARDES.

PEUPLE.

CONJURÉS.

La scène est à Ninive.

* L'auteur avait donné à ce personnage le nom de Zarès; mais il a cru devoir lui restituer celui que lui donne l'histoire. Selon l'opinion la plus commune, le Prince qui, après la révolution du premier empire d'Assyrie, établit à Ninive une nouvelle Dynastie, s'appelait Ninus le jeune.



Méon inv...   thérot Martinet Sculp...

Cruel, tu peux encor méconnaitre ton fils!

NINUS SECOND,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALCIOPE, *seule.*

DIEUX, veillez sur ses jours, par mes soins conservés!
Dieux, que Sardanapale a trop long-tems bravés,
Laissez-vous attendrir par les pleurs d'une mère!
Mon fils n'a point suivi les traces de son père.
Cher et malheureux fils, l'amour que j'ai pour toi,
Dans ce fatal palais me retient malgré moi:
C'est pour toi qu'en ces lieux, ignorée et captive,
Je languis dans les fers du tyran de Ninive.
J'ai caché tes destins sous le nom de Timur,
Heureuse, si ce voile impénétrable et sûr,
Qui d'un père inhumain trompa la barbarie,
Aux dangers de ce jour dérobe encor ta vie!

O Ninus, si mes pleurs ont pu fléchir les Dieux,
Quels soudains changemens vont étonner tes yeux!
Pour te placer au trône où la vertu t'appelle,
Le brave Paramis va signaler son zèle.
La garde du palais obéit à ses lois,
Et déja se dispose à soutenir tes droits.
C'est pour toi qu'Arbacès soulève la Médie;
Il croit venger sa fille indignement ravie.
Tout semblera permis à son ressentiment:
De mes desseins secrets il n'est que l'instrument.
Il vient; contre un barbare affermissons sa haine.

SCÈNE II.

ARBACÈS, CALCIOPE.

CALCIOPE.

Seigneur, voici l'instant de briser notre chaîne.
Paramis vous promet un généreux appui:
Le sang et l'amitié vous unissent à lui...

ARBACÈS.

S'il partage en effet l'affront de ma famille,
Pourquoi m'a-t-il caché le malheur de ma fille?
Pourquoi, sans m'avertir?...

CALCIOPE.

Il l'ignorait, Seigneur.
Le tyran, d'Artazire indigne ravisseur,
Prodigue les trésors des peuples ses victimes,
Pour commettre sans crainte et pour voiler ses crimes.
Moi-même, abandonnée à d'éternels chagrins,
J'aurais de votre fille ignoré les destins;
Mais un danger commun produit la confiance:
Elle m'apprit son rang, votre nom, sa naissance.
Dans quel climat désert, chez quel peuple inconnu,
Le grand nom d'Arbacès n'est-il point parvenu?
Votre sang, vos exploits, soutiens de cet empire,
Tout parle dans ces lieux en faveur d'Artazire:
Vengez-la, vengez-vous.

ARBACÈS.

Que j'apprenne du moins,
Madame, à qui je dois de si généreux soins,
Ce conseil important, cet avis salutaire,
Si cruel à-la-fois, et si doux pour un père;
A qui je dois enfin l'espoir de me venger
Des fureurs du tyran qui prétend m'outrager?

CALCIOPE.

Pourquoi, seigneur, pourquoi chercher à me connaître?
Dès long-tems arrachée aux lieux qui m'ont vu naître,

Étrangère, captive en ce séjour d'effroi,
Hélas! est-il un rang, est-il un nom pour moi?

ARBACÈS.

Eh quoi! raviriez-vous à ma reconnaissance?...

CALCIOPE.

Un bienfait avec soi porte sa récompense;
N'en parlons plus. Mais vous, que tardez-vous, seigneur,
D'arracher votre fille aux mains du ravisseur?
Aujourd'hui son épouse, et demain sa victime,
Craignez même pour elle un lien légitime.
Nul frein n'arrêterait ses coupables transports:
Soupçonneux, violent et cruel sans remords,
Il n'est point de forfaits que son cœur ne rassemble;
D'autant plus dangereux qu'il est lâche et qu'il tremble,
Qu'il croit dans ses sujets voir autant d'ennemis,
Que pour les opprimer tout lui semble permis:
Tel est Sardanapale; et ce monstre respire!
Et c'est lui que les dieux destinaient à l'empire!
Prévenez leur justice en lui donnant la mort;
Quand vous l'aurez puni, vous connaîtrez mon sort.
Qui peut vous arrêter? Craignez la vigilance
De tous ces délateurs vendus à sa puissance;
Craignez tous les périls attachés à vos pas;
Artazire, Seigneur, ne vous sauverait pas.
Songez que tout délai peut devenir funeste,

Et que mourir ou vaincre est l'espoir qui vous reste:
Sur-tout, de Paramis assurez-vous l'appui;
Le destin de l'état ne peut changer sans lui.

SCÈNE III.

CALCIOPE.

TYRAN, je te prépare un piège inévitable;
Le glaive est suspendu sur ta tête coupable.
O Sparte! ô mon pays! mes yeux, mes tristes yeux
Ne verront plus tes murs où régnaient mes aïeux!
Arrachée à tes bords dans la même journée
Où s'allumaient pour moi les flambeaux d'hyménée,
Réservée en ces lieux à de plus grands malheurs,
J'ai d'un astre inflexible épuisé les rigueurs.
Mais enfin, si j'en crois le transport qui me guide,
Le jour est arrivé de punir un perfide.
Quel doux pressentiment pour mon cœur outragé!
Tout opprobre finit alors qu'on est vengé.
Sans doute avec mes vœux le ciel d'intelligence,
Va s'armer...

SCÈNE IV.

SARDANAPALE, CALCIOPE, ARSAME, suite.

SARDANAPALE.

Il est tems de rompre le silence,
Madame. Un autre objet me retient dans ses fers,
Je vais, avec ma main, lui donner l'univers.
Aux charmes d'Artazire un nouvel hyménée
Va par des nœuds plus doux unir ma destinée.
Ce séjour désormais doit vous être odieux;
Cet hymen, ces apprêts pourraient blesser vos yeux:
Je veux vous épargner ce funeste spectacle;
A votre liberté je ne mets plus d'obstacle.
Allez, loin de ces murs arrosés de vos pleurs,
Sous un ciel plus propice oublier vos malheurs.

CALCIOPE.

Pour la première fois, je me plais à t'entendre.
Combien à ce bonheur j'étais loin de m'attendre!
Ta bouche me l'annonce, et mon cœur satisfait
Reçoit à peine encor l'espoir d'un tel bienfait.
Qui, toi? de mes destins adoucir l'inclémence!

Va, tu peux te flatter de ma reconnaissance.
Que ne puis-je oublier ce détestable jour,
Où, livrée aux fureurs de ton indigne amour!...
O ciel! qu'attendais-tu pour frapper ta victime!
Mon déplorable fils fut le fruit de ton crime,
Et l'avantage affreux que lui donnait le sort,
Pour cet infortuné fut un arrêt de mort.
Sourd à la voix du sang, au cri de la nature,
Inhumain par faiblesse, un songe, un vain augure*,
Le rendit au berceau l'objet de ta terreur:
Tu craignis que le ciel n'eût fait naître un vengeur.
Heureux, en expirant, que ta main meurtrière
Lui dérobât l'horreur de connaître son père!

SARDANAPALE.

Je m'attendais, madame, à ces emportemens,
Dont l'audace indiscrète a duré trop long-tems;
Mais, libre désormais de choisir un asile,
Vous trouverez à Sparte un destin plus tranquille.
Allez, épargnez-vous d'inutiles regrets,
(à sa suite.)
Je ne vous retiens plus. Que l'on cherche Arbacès,

---

* Les superstitions de l'astrologie et des songes, par lesquelles on se flattait de lire dans l'avenir, paraissent avoir pris naissance chez les Chaldéens; elles remontent à la plus haute antiquité, et dans toute la terre, elles ont produit des malheurs et des crimes.

SCÈNE V.

SARDANAPALE, ARSAME.

SARDANAPALE.

OUI, je prétens le voir, et je veux que lui-même
La dispose à fléchir sous mon ordre suprême.
L'éclat de tant d'honneurs, qu'il n'eût osé prévoir,
Va l'éblouir, sans doute, et charmer son espoir.
Tu vois jusqu'où m'emporte une indigne tendresse,
L'ascendant qu'une ingrate a pris sur ma faiblesse,
Et qu'elle accroît encore en osant m'outrager :
Reconnais-tu ce cœur si prompt à se venger,
Ce cœur qui de l'amour a connu les délices,
Mais qui devait toujours ignorer ses caprices ?
Je commence à rougir de tant d'égarement :
Son orgueil s'enhardit de mon aveuglement ;
Mais elle doit enfin redouter son ouvrage.
J'ai de ses fiers dédains trop dévoré l'outrage ;
Il est tems qu'à son tour elle apprenne à gémir :
Plus je me suis contraint, plus elle doit frémir.

ARSAME.

Et pensez-vous, seigneur, qu'avec un front tranquille,
Calciope....

SARDANAPALE.

Écartons une crainte inutile.
Demain, lorsque la nuit aura fait place au jour,
Calciope à jamais doit quitter ce séjour.
Loin de la redouter, je lui laisse la vie :
Qu'elle ne m'offre plus sa présence ennemie.
Mes yeux sont dès long-tems fatigués de ses pleurs :
Qu'elle retourne à Sparte y porter ses malheurs ;
Ses plaintes sur mon cœur n'ont plus rien à prétendre.
Mais je vois Arbacès ; Arsame, va m'attendre.

SCÈNE VI.

ARBACÈS, SARDANAPALE.

ARBACÈS, à part.

CIEL, fais que le remords puisse entrer dans son cœur !
(haut.)
Seigneur, à vos genoux j'apporte ma douleur.
L'espoir de mes vieux ans, le charme de ma vie,
Artazire, en un mot, ma fille m'est ravie.
Ah ! lorsqu'à Babylone on vint me l'arracher,
J'ignorais qu'à Ninive il fallût la chercher.
Ma fille en ce palais ! Que faut-il que j'espère ?
Vous la rendrez sans doute aux larmes de son père ?

SARDANAPALE.

Oui, je veux près de moi vous fixer pour toujours:
A votre ambition donnez un libre cours;
Croyez, à quelque rang que votre orgueil aspire,
Qu'il deviendra le prix d'un regard d'Artazire.
L'Assyrie en ce jour va recevoir ses lois,
Et ma main sur son front met le bandeau des rois.

ARBACÈS.

Quoi! jusques-là, seigneur, on vous verrait descendre!
Ce sont-là les secrets que je devais entendre!
Nourri loin de la cour, ce n'est point à mon sang
De partager l'éclat de votre auguste rang.
Artazire, seigneur, je me plais à le croire,
A dû vous rappeller le soin de votre gloire,
Ne point ouvrir son cœur à des vœux indiscrets,
Et, par respect pour vous, refuser vos bienfaits.
Voilà ce qu'à mon maître il faut que je réponde:
Ce n'est qu'au sang des rois à commander au monde.

SARDANAPALE.

Ah! c'est trop m'exposer à d'indignes refus.
Pensez-vous m'éblouir par de fausses vertus?
Oubliez-vous enfin, quand votre orgueil me brave,
Que j'ai pu dans la foule ignorer une esclave,
Et que si je descends jusqu'à la couronner,
Souverain absolu, j'ai le droit d'ordonner?

ARBACÈS.

Vous pourriez vous permettre une injuste contrainte!
J'ignorais que l'amour dût inspirer la crainte.
(après un instant de silence.)
Seigneur, par vos genoux que je tiens embrassés,
Par mes cheveux blanchis sous mes travaux passés,
D'un guerrier suppliant écoutez la prière.
Si mon bras de l'Empire étendit la frontière,
Et si, toujours fidèle au devoir d'un soldat,
J'ai prodigué mon sang pour vous et pour l'État,
A mes bras paternels, aux vœux de ma famille,
A ma juste douleur daignez rendre ma fille;
D'un père infortuné daignez remplir l'espoir.
Tout empire périt par l'abus du pouvoir,
Songez-y bien, seigneur; mes services, mon âge,
Peuvent autoriser cet austère langage.
C'est en les éclairant qu'on doit servir les rois,
Et tout l'Etat ici vous parle par ma voix.

SARDANAPALE.

Je veux bien de ton zèle excuser la rudesse.
Apprens qu'il faut des rois ménager la faiblesse,
Et ne m'oppose plus cet orgueil dangereux,
Qui peut nuire à ta fille, et vous perdre tous deux.
C'est à toi de choisir mes bienfaits ou ma haine:
Artazire en ce jour doit être esclave ou reine:

Si tu l'aimes, crois-moi, dis-lui que ma bonté
Peut se lasser enfin de sa témérité.

SCENE VII.

ARBACÈS, *seul.*

VA, crains plutôt, cruel, crains plutôt la tempête
Qui bientôt par mes soins va fondre sur ta tête.
Le moment est venu d'expier tes forfaits;
La vengeance et la mort assiégent ton palais.
Le ciel va sous tes pas entr'ouvrir un abîme;
Tyran, crains son courroux, il attend sa victime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALCIOPE, NINUS, sous le nom de Timur.

TIMUR.

Quoi! vous êtes ma mère, et vous m'abandonnez!
Disposez de ces jours que vous m'avez donnés;
Mais ne différez plus, dissipez mes alarmes,
Et si je vous suis cher...

CALCIOPE.

Tu vois couler mes larmes,
Et tu peux en douter!

TIMUR.

Non, je n'en doute pas;
Mais qu'il me soit permis d'accompagner vos pas.
Quoi! dans ce même jour qui m'apprend ma naissance,
Il faudrait me résoudre à pleurer votre absence!
Ne m'auriez-vous, grands Dieux, découvert ces secrets,
Que pour me préparer aux plus cruels regrets?

Hélas ! quand la nature en mon cœur se déploie,
A peine ai-je eu le tems de vous marquer ma joie.

CALCIOPE.

Seul espoir de ma vie, ô Timur, ô mon fils !
Ce nom cher à mon cœur m'est donc enfin permis!
La nature à tous deux vient de se faire entendre;
Je te vois pénétré d'un sentiment si tendre;
Mais laisse moi, mon fils, dévorer mes douleurs;
Respecte mon silence, et commande à tes pleurs.
Je m'éloigne à regret de ce séjour funeste;
Mon cœur doit obéir à des lois qu'il déteste;
Ton salut en dépend; qui pourrait m'arrêter?
La nature est trop faible, il la faut surmonter.

TIMUR.

Hélas! depuis long-tems sa voix m'était connue.
Qu'il est présent encore à mon ame éperdue
Ce jour où Paramis me permit de vous voir!
D'un invincible attrait je sentis le pouvoir
Ah! sans doute, les dieux me désignaient ma mère:
Mais consolez un fils; parlez, quel est mon père?

CALCIOPE.

Le cruel au berceau voulut verser ton sang.

TIMUR.

Quoi! mon père?

CALCIOPE.

Il eût pu t'élever à son rang
Tu pouvais être un jour la gloire de l'Asie.

TIMUR.

Mais du moins son pays, quel est-il ?

CALCIOPE.

L'Assyrie.

TIMUR.

Achevez.

CALCIOPE.

Ne crois pas m'arracher mon secret ;
Je vois couler tes pleurs, j'y résiste à regret.
Je te l'ai déja dit, ton désespoir m'afflige ;
Mais je t'aime, il suffit, ton intérêt l'exige,
Je me tairai, mon fils. Il n'est pas encor tems
D'oser approfondir ces secrets importans.
Quel que soit le désert qui me cache à l'Asie,
L'espoir de te servir y soutiendra ma vie.
De grands événemens semblent se préparer ;
Le Ciel fit tes malheurs, il les peut réparer :
Mais renferme en ton cœur ce que tu viens d'apprendre ;
Ton intérêt, le mien, ta vie en peut dépendre.
Que l'amitié, sur-tout, te prête son secours :
Tu sais que Paramis a pris soin de tes jours ;

Il peut faire encor plus, il peut servir ta flame;
Ose lui confier les secrets de ton ame.
La fille d'Arbacès est digne de tes vœux,
Et quelque espoir du moins est permis à tes feux.

TIMUR.

Qui! moi? j'aurais l'espoir d'obtenir Artazire?
Il se pourrait?...

CALCIOPE.

Tu sais ce que j'ai pu te dire.
Un jour tous mes desseins te seront révélés:
Le Ciel veut qu'à tes yeux ils soient encor voilés.
Un rigoureux devoir me condamne au silence;
L'amour contre tes pleurs affermit ma constance:
Cependant, si je puis dans cette affreuse cour
Prolonger quelque tems mon malheureux séjour,
Ciel! que ne peut un fils sur le cœur de sa mère!
Je descendrai pour toi jusques à la prière,
Oui, je te le promets.

SCÈNE II.

TIMUR.

ARBITRES des humains,
Grands dieux! veillez sur elle, et changez ses destins.
De son cœur maternel dissipez les alarmes.
Quel serait le barbare insensible à ses larmes!

SCÈNE III.

ARTAZIRE, TIMUR.

TIMUR.

VENEZ, venez, madame, augmenter mon bonheur:
Le Ciel me voit enfin avec moins de rigueur:
Apprenez ses bienfaits; Calciope est ma mère.

ARTAZIRE.

Que tu dois être heureux! que sa vertu m'est chère!
On eût dit qu'en secret un doux pressentiment
Me faisait dans ta mère adorer mon amant.
Mais toi-même, Timur, partage aussi ma joie:
Mon père est en ces lieux, le Ciel me le renvoie;
Il daigne à ma faiblesse accorder cet appui.

Sais-tu que le tyran ose compter sur lui?
Il ose se flatter de pouvoir le séduire;
Il pense que, frappé de l'éclat de l'Empire,
Mon père à ses desseins daignera consentir;
Par ses vaines grandeurs il croit nous éblouir.
Que je hais, cher Timur, cette pompe importune!
Aurais-je pu sans toi porter mon infortune?
Hélas! quand je te vis pour la première fois,
Quand Babylone en feu célébrait tes exploits,
Lorsqu'imposant des lois aux Bactriens rebelles,
Tu couronnais ton front de palmes immortelles,
Quand mes yeux s'énivraient des feux de ton amour,
Qui m'eût dit qu'en ces lieux nous nous verrions un jour?
Sans doute que les Dieux, touchés de mon injure,
Voulaient me consoler par cet heureux augure.

TIMUR.

Est-ce ici que le Ciel devait nous réunir?
Mon amour n'y prévoit qu'un funeste avenir.
Mon rival à vos pieds va mettre sa couronne;
Arbacès ne verra que le rang qu'il vous donne...

ARTAZIRE.

Lui? mon père! il voudrait t'effacer de mon cœur,
Quand sa bouche autrefois approuva notre ardeur?
Non, tu ne le crois pas. Non, je lui fus trop chère,
Pour douter... Mais on vient. C'est lui-même: ô mon père!

SCÈNE IV.

ARBACÈS, ARTAZIRE, TIMUR.

ARBACÈS.

DIEUX, vous me la rendez, ma fille!... et vous, mon fils!
Quoi! Timur en ces lieux? quoi! tous deux réunis?

ARTAZIRE.

Je retrouve l'appui qu'implorait ma faiblesse;
Mais quand le Ciel plus doux vous rend à ma tendresse,
Je frémis des périls que vous bravez, Seigneur.
Ce palais m'est suspect; le tyran, sa fureur,
Ses détestables feux, tout me remplit d'alarmes.

ARBACÈS.

Le cruel! De quel front a-t-il pu voir tes larmes?

ARTAZIRE.

Sous des égards trompeurs couvrant sa trahison,
Il me cache mes fers; sa cour est ma prison.
Ebloui de l'éclat d'un rang qu'il déshonore,
Il croit que mon orgueil en secret le dévore.

ARBACÈS.

Ma fille, sur mes soins tu peux te rassurer;
Si tu me vois ici, c'est pour te délivrer.

TIMUR.

Seigneur, il en est tems, prévenons un barbare,
Faisons tomber sur lui les coups qu'il nous prépare.
Hâtons son jour fatal trop long-tems différé:
Qu'il périsse; son règne a déja trop duré.

ARBACÈS.

Votre vertu, mon fils, a devancé votre âge:
Moi-même, j'ai guidé votre jeune courage.
Babylone, témoin de vos premiers travaux,
Place déja Timur au rang de ses héros.
Oui, je dois voir en vous l'appui de ma famille;
Oui, vous serez mon fils, vous vengerez ma fille;
Venez.

ARTAZIRE.

A me quitter vous pourriez consentir!
Mon père?...

ARBACÈS.

Vois ces lieux, tu ne peux en sortir:
Des gardes, des soldats en défendent l'enceinte;
Mais Paramis nous sert, tu dois être sans crainte;
Mais j'ai su conserver d'intrépides amis,
Contre tous les dangers dès long-tems affermis.
Ils combattront pour toi; j'attends tout de leur zèle;
Ils marchent vers Ninive où ma voix les appelle;

Ils sont près de ces murs, et le tyran s'endort:
Que son fatal réveil soit l'instant de sa mort!
Tel est l'ordre du Ciel: ainsi de sa vengeance
Il étonne les Rois frappés dans le silence.

TIMUR.

Ah! si jamais l'amour échauffa la valeur,
Madame, s'il est vrai qu'il anime un grand cœur,
S'il commande au succès dans les champs de la gloire,
Tout doit sur mon rival m'assurer la victoire.
Mes vœux impatiens attendaient ce grand jour.

ARBACÈS.

Ma fille, il faut rentrer dans ce fatal séjour;
Un plus long entretien trahirait ta vengeance:
Renferme tes douleurs; je vole à ta défense.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

ARBACÈS, TIMUR.

ARBACÈS.

Je l'ai vu, ce tyran, je l'ai vu sans effroi;
Quel est, sans la vertu, le vain titre de Roi!
Plongé dans les langueurs d'une indigne mollesse,
Son front mal assuré décelait sa faiblesse;

Fier de son déshonneur, fantôme couronné,
D'alarmes, de soupçons toujours environné,
Voilà donc, cher Timur, l'ennemi qui nous brave!
Je croyais voir un Roi, je n'ai vu qu'un esclave;
Et c'est à son pouvoir que les Dieux ont soumis
Les peuples de Bélus et de Sémiramis!
Nous rampons devant lui, malheureux que nous sommes!
Ce monstre était-il fait pour régner sur des hommes?

TIMUR.

Il était notre Roi, seigneur, il ne l'est plus;
Le titre de Monarque exigeait des vertus,
Il n'en connut jamais: nous étions ses victimes;
Chaque jour de son règne est marqué par des crimes:
Plus son pouvoir est grand, moins on doit l'excuser;
Il n'a connu ses droits que pour en abuser;
Contre sa tyrannie, il n'est point de refuge:
Nous rentrons dans nos droits, l'Etat devient son juge.
Lui-même il nous apprit à ne rien ménager:
Mais je vois Paramis.

SCÈNE VI.

PARAMIS, ARBACÈS, TIMUR.

Suite de Conjurés qui entrent avec Paramis.

PARAMIS, *à part, parlant de Timur, dont il vient d'entendre les dernières paroles.*

Où va-t-il s'engager?
Les nœuds secrets du sang n'ont-ils rien qui l'arrête?
(à sa suite.)
Vous qui d'un Roi barbare avez proscrit la tête,
Guerriers, qui sous ses lois traîniez des jours obscurs,
On peut nous observer, environnez ces murs.
Arbacès, vous voyez si ce cœur est fidèle,
Si je sais d'un ami partager la querelle.
Nos vengeurs sont ils prêts?

ARBACÈS.

Oui, mes braves soldats,
Du sein de la Médie, ont marché sur mes pas;
Ils accourent en foule, et déja leur courage
N'attend que le signal pour voler au carnage.
Sous un joug odieux indignés de fléchir,
Tous ont juré de vaincre et de s'en affranchir.

PARAMIS aux Conjurés.

Amis, cet heureux jour, si le sort vous seconde,
Va remettre en vos mains cet empire et le monde.
Du hasard d'un combat votre destin dépend;
Découverts, ou vaincus, l'échafaud vous attend:
A la postérité vous servirez d'exemples *.
Bélus, qui parmi nous a mérité des temples,
Placé par la victoire au rang des plus grands Rois,
Eût, par un seul revers, vu flétrir ses exploits.
D'un destin si douteux la formidable image
Peut d'un guerrier vulgaire ébranler le courage:
Un grand cœur prévoit tout; et l'aspect du danger,
Loin d'arrêter son bras, sert à l'encourager.
Il voit d'un œil serein la mort qui l'environne:
Le héros s'enhardit où le faible s'étonne.
Eh! que pourriez-vous craindre? un Roi voluptueux,
De faiblesse et d'orgueil mélange monstrueux?
Ciel, si tu disposais de la grandeur suprême,
Verrait-on des tyrans souiller le diadême,
La vertu loin des Cours exilée à jamais,
Et toujours le pouvoir du côté des forfaits?

TIMUR.

Eh bien, marchons sans crainte où l'honneur nous entraîne;
Le succès est douteux, mais la gloire est certaine.

---

* La conjuration d'Arbacès contre Sardanapale, est la première qui soit connue dans les Annales du monde.

(à Paramis.)

Mon père, (un nom si cher me doit être permis)
A ces nobles projets qu'il m'est doux d'être admis!
Je brûle de vous suivre aux champs de la victoire.

PARAMIS.

Nous savons à quel point Timur chérit la gloire;
Mais je dois vous guider, mon fils. C'est dans ces lieux
Qu'animé par ma voix, combattant sous mes yeux,
Vous devez nous prêter un appui salutaire;
Et si jusqu'à ce jour je vous servis de père,
Souffrez que l'amitié vous impose une loi.
A la garde du trône attaché près de moi,
Et sur mes seuls avis réglant votre courage,
Vous attendrez mon ordre au moment du carnage.

TIMUR.

Mon cœur, toujours soumis à votre autorité,
Vous est garant, seigneur, de ma fidélité.

ARBACÈS.

Amis, si parmi nous un conjuré timide,
Effrayé du péril, ou peut-être perfide,
Par de justes soupçons pouvait nous alarmer,
Quelques droits que sur nous il osât réclamer,
Jurons tous de punir, d'immoler le parjure;
Jurons de nous venger par sa mort,

TIMUR.

Je le jure:
Que les Dieux sur le traître épuisent leur courroux!

PARAMIS.

Timur, à vos sermens nous nous unissons tous.

ARBACÈS.

Autant que je l'ai pu, fidèle au diadême,
J'ai défendu ses droits, et ceux du tyran même;
Je respectais en lui le sang des demi-Dieux;
Ma fortune est un don de ses nobles aïeux,
Et s'il avait un fils digne de sa naissance,
Qui d'un règne plus doux nous permît l'espérance
Qui sur le bien public élevant sa grandeur,
Dût rendre à nos destins leur antique splendeur,
Ce bras qui s'est armé contre un Roi sanguinaire,
Combattrait pour le fils en punissant le père.

PARAMIS.

Il suffit.
(à Timur.)
Vous, rentrez; songez que votre foi
Vous interdit l'espoir de rien tenter sans moi.
(à Arbacès.)
Et vous, hors de ces murs témoins de votre outrage,
Allez de vos guerriers enflammer le courage.
Par les nœuds des sermens enchaînez tous les cœurs.
(à sa suite.)
Vous, suivez votre chef, et revenez vainqueurs.
(ils sortent.)

SCÈNE VII.

PARAMIS.

Ou s'engageait Ninus? ô devoir!... ô nature!
Hélas! jamais son cœur n'a senti ton murmure.
Roi perfide et cruel, tu n'entends pas ses cris:
Ce tendre sentiment n'est pas fait pour ton fils.
J'ai conservé ses jours, j'ai trompé ta colère:
Méritait-il, hélas! un si coupable père?
Ne laissez pas, grands Dieux, votre ouvrage imparfait:
Vengez Ninus et vous, sans permettre un forfait.
Daignez de mes desseins seconder la justice;
Mais ne le forcez pas d'en devenir complice.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

SARDANAPALE ARTAZIRE.

SARDANAPALE.

Avant que ce palais se referme à ma voix,
Pesez vos intérêts pour la dernière fois,
Madame ; de mes vœux on a dû vous instruire :
Votre père à l'autel viendra-t-il vous conduire ?
Acceptez-vous l'Empire ? et puis-je me flatter
Qu'un tel hommage au moins ait de quoi vous tenter?
Ce n'est plus sur l'amour que mon espoir se fonde ;
Mais j'ai lieu de penser que le trône du monde,
Offert à vos appas par la main d'un époux,
Présente à votre orgueil un triomphe assez doux.

ARTAZIRE.

Seigneur, je rougirais pour vous et pour moi-même,
Je croirais profaner l'honneur du diadême,
Si j'osais accepter le don de votre foi,
Et ce superbe rang, trop éleyé pour moi.

Si

Si j'en crois Arbacès, tous ces titres sublimes
N'exemptent pas toujours des remords et des crimes.
Je respecte les Rois sans chercher leurs grandeurs;
La Cour la plus brillante a souvent ses douleurs:
L'ambition sur moi n'aura donc point d'empire.
Un bonheur sans orage est le trône où j'aspire;
Et si jamais mon cœur se laissait enflammer,
Seigneur, c'est la vertu que je voudrais aimer.

SARDANAPALE.

Vous m'éclairez, madame, et je crois vous entendre;
Jusqu'à vous à regret vous me voyez descendre;
La paix que vous cherchez n'habite point ma cour,
Et la seule vertu mérite votre amour.
Cessez de me braver: dites plutôt, cruelle,
Dites qu'à mes bontés vous seriez moins rebelle,
Si l'un de mes sujets, plus fortuné que moi,
N'osait point à mes vœux disputer votre foi.

ARTAZIRE, *avec trouble.*

Quoi! vous pourriez penser?...

SARDANAPALE.

Oui, je crois tout, madame,
Et tremblez du soupçon qui s'élève en mon ame.
Il n'évitera point, ce rival abhorré,
L'œil jaloux d'un rival par sa haine éclairé.

Vous me deviez, du moins, épargner cette injure ;
Il fallait de mon cœur ménager la blessure ;
Ce cœur à vous punir n'est que trop excité ;
Ne lassez point, Madame, un reste de bonté.
Je pourrais mesurer la vengeance à l'outrage ;
Redoutez des fureurs qui seraient votre ouvrage ;
Si je n'écoute enfin que mon juste courroux,
Si je suis sans pitié, n'en accusez que vous.

SCÈNE II.

ARTAZIRE.

Cesse de me parler d'un feu que je déteste :
Va, tyran, ton courroux me semble moins funeste.
L'amour prit-il jamais les traits de la fureur ?
Quel étrange moyen pour captiver un cœur !
Que ses transports jaloux m'ont causé d'épouvante !
Dérobez-lui, grands Dieux, le secret d'une amante,
Prenez pitié du trouble où mes sens sont livrés,
Et protégez des feux par vous-même inspirés !
Hélas ! notre bonheur lui paraîtrait un crime,
Je te perdrais, Timur, tu serais sa victime.
Dieux, s'il faut que la mort nous sépare aujourd'hui,
Accordez-moi du moins de mourir avant lui !
On vient... C'est mon amant, c'est Timur qui s'avance.

SCÈNE III.

TIMUR, ARTAZIRE.

ARTAZIRE.

Que j'ai souffert, Timur, pour un moment d'absence !
Le Tyran... que mon cœur desirait ton retour !
Le barbare est venu me vanter son amour.
Tu l'aurais vu passer de la plainte à l'audace,
Mêler à ses soupirs l'injure et la menace.
Je ne voyais que toi. Dans l'exil, dans les fers,
Timur me tiendrait lieu de sceptre et d'univers.
Avec quel froid mépris j'ai bravé sa colère !
Mon cœur s'applaudissait d'avoir pu lui déplaire.
Mais n'as-tu rien appris sur ton sort, sur le mien ?
Au nom de notre amour, ne me déguise rien,
Parle : sur nos malheurs as-tu quelque espérance ?
Les verrons-nous finir ? mourrons-nous sans vengeance ?

TIMUR.

Oui, sans doute, les Dieux protègent nos desseins,
Sans doute ils vont livrer la victime à nos mains.
Les pièges de la guerre environnent la ville,
Et le tyran trompé goûte un sommeil tranquille.

Du sein des voluptés, il ne soupçonne pas
Le glaive menaçant armé pour son trépas.
Mais si le Ciel enfin nous promet son supplice,
Promet-il à nos vœux un destin plus propice?
Je n'ose l'espérer. D'affreux pressentimens,
Dont la terreur s'accroît de momens en momens,
Accablent mes esprits d'un trouble involontaire.
Je ne sais quel effroi semble agiter ma mère;
On la croirait livrée à quelque Dieu vengeur;
Le flambeau de ses jours s'éteint dans la douleur.
Sur son cœur gémissant mes pleurs n'ont plus d'empire:
Elle veut me parler, se détourne et soupire.
Dans cette obscurité dont vous couvrez mon sort,
Grands Dieux, guidez mes pas, ou donnez-moi la mort;
Ecartez loin de moi ces présages funèbres.
Hélas! je fais des vœux pour sortir des ténèbres,
Et peut-être il importe au bonheur de mes jours
De m'ignorer moi-même, et d'y rester toujours.

ARTAZIRE.

Quels sont donc ces malheurs que tu crains de connaître?

TIMUR.

J'ignore de quel sang les destins m'ont fait naître;
Je n'ose approfondir ces horribles secrets.
Ma mère avec douleur écoute mes regrets,
Mais ne veut point encor, soit rigueur, soit prudence,

Lever le voile affreux qui couvre ma naissance.
Vous-même, à ces récits, vous vous attendrissez :
Ah! ne me cachez point les pleurs que vous versez.
Que me réserve donc la céleste colère?
Je desire et je crains de connaître mon père;
Malgré moi, cette crainte imprime dans mon cœur
Un sentiment confus d'amertume et d'horreur.

ARTAZIRE.

Eh quoi! dois-tu frémir aux yeux de ton amante?
Rassure-toi, Timur, ta douleur m'épouvante.
Ingrat, je sens à peine, alors que je te voi,
Le fardeau des malheurs appesanti sur moi.

TIMUR.

Belle Artazire, hélas! si le Ciel moins sévère
N'eût réservé qu'à moi les traits de sa colère,
S'il n'en eût pas sur vous étendu les rigueurs,
Qu'aisément à vos pieds j'oublîrais mes douleurs!
Mais un tyran cruel vous tient sous sa puissance :
On sait à quel excès il porte la vengeance;
Par de nouveaux forfaits il pourrait prévenir
La justice des Dieux, trop lents à le punir.
Calciope le hait, et si j'en crois ses plaintes,
Si j'en crois mes soupçons, il a part à ses craintes.
Dans son sang odieux, que ne puis-je en ce jour
Satisfaire à-la-fois la nature et l'amour!

ARTAZIRE.

Va, le Ciel par tes mains doit venger nos outrages,
Et nous rendre la paix du sein de ces orages.
Quels que soient tes destins, je les veux partager;
Songe qu'en un moment tu peux les voir changer:
Que dis-je? Leur rigueur est déjà moins cruelle...
Mais ta mère paraît, je te laisse avec elle.

SCÈNE IV.

CALCIOPE, TIMUR.

CALCIOPE.

Je te cherchais, mon fils, et tu vois par mes pleurs
Que je viens à regret t'annoncer des malheurs.
Voici l'instant fatal où je sens ma faiblesse.
Que n'ai-je point osé pour remplir ma promesse!
Mais de mes vains efforts que pouvais-je espérer?
C'en est fait, ô mon fils, il faut nous séparer;
Et tu dois bien sentir à mes tendres alarmes,
A ces regards éteints et voilés de mes larmes,
Tu dois juger, Timur, au trouble de mes sens,
Que de grands intérêts, des motifs bien puissans,
Imposent à mon cœur cet affreux sacrifice.
Le destin le commande, il faut qu'il s'accomplisse:

Mais ce sont des secrets que tu dois ignorer ;
Tu frémirais d'horreur, tremble d'y pénétrer.
Je ne puis (quel supplice, hélas ! pour une mère !)
Te déclarer ton rang, ni te nommer ton père :
Tout doit m'en détourner.

TIMUR.

Ma mère, au nom des Dieux,
Levez ce voile obscur étendu sur mes yeux ;
Prenez pitié d'un fils.

CALCIOPE.

Ciel vengeur que j'atteste !

TIMUR.

Parlez.

CALCIOPE.

Non, ce secret te serait trop funeste.
N'abuse point, mon fils, du trouble où tu me vois,
Obéis-moi du moins pour la dernière fois.

TIMUR.

Dieux ! quel est mon malheur ! je dois craindre mon père,
Ignorer mes destins, vous perdre, vous ma mère !
Quoi, vous m'abandonnez ?

CALCIOPE.

Ah ! ce cruel effort,
Timur, ce coup affreux va me donner la mort.

Tes regrets dans mon cœur font gémir la nature,
Je dois, pour te sauver, étouffer son murmure.
Je te laisse, mon fils, au milieu des dangers,
Au séjour d'un tyran, dans des bras étrangers.
Que cette cour, grands Dieux, ne lui soit point fatale!
Souviens-toi de ta mère... et crains Sardanapale.

TIMUR, avec fureur.

Qui? moi! craindre un tyran! C'est à lui de trembler.
Il ne voit point les traits dont on va l'accabler;
Le barbare est tranquille au sein de la tempête;
Il croit braver les Dieux, mais leur vengeance est prête.
C'est lui dont la fureur ose vous outrager;
Dans son perfide sang ma main va se plonger.

CALCIOPE.

Dans son sang? toi, mon fils! je frémis de t'entendre.
Ah! laisse à Paramis le soin de le répandre.
Crois-moi, fuis le tyran, renonce à ton dessein:
Non, ce n'est pas à toi de lui percer le sein.

TIMUR.

Sur mes tristes destins daignez être tranquille;
Les chefs des conjurés vont entrer dans la ville.
Verrai-je, sans agir, éclater leur courroux?
Eh! qui doit au tyran porter les premiers coups?
Qui doit plus que Timur abhorrer son Empire?
Il vous force à la fuite, il m'enlève Artazire,

Cette jeune Artazire, objet en qui les Dieux
Reconnaissent leurs traits exprimés dans ses yeux;
Elle à qui votre cœur s'intéressa lui-même,
Cette Artazire enfin que j'adore et qui m'aime.
Le cruel la retient sous son pouvoir fatal;
Et je verrais un autre immoler mon rival!
Un autre vengerait mon amante et ma mère!

CALCIOPE.

Ciel, quel nouveau malheur me gardait ta colère!
Que vas-tu faire, hélas?

TIMUR.

Vous venger ou mourir.

CALCIOPE.

Prens pitié des tourmens que tu me fais souffrir,
Mon fils!

TIMUR.

Le désespoir est peint sur son visage:
La mort dans ses regards a tracé son image.
Je frémis.

CALCIOPE.

Quel secret il lui faut dévoiler!

TIMUR.

Que dites-vous?

CALCIOPE.

Mon fils!... je ne puis lui parler.
Je tremble pour tes jours; tu connais sa furie.

TIMUR.

Il est beau de mourir pour venger sa patrie.

CALCIOPE.

Timur... il est ton Roi.

TIMUR.

Lui? Ce monstre?

CALCIOPE.

Ah! mon fils.

TIMUR.

Expliquez-vous, parlez.

CALCIOPE.

Il est... Ciel! je frémis.

TIMUR.

(à part.)

Je me jette à vos pieds. Sa douleur m'intimide.

CALCIOPE, à part.

Avec tant de vertus, il serait parricide!

TIMUR, au désespoir.

Je ne me connais plus; ses larmes, sa terreur,
Et mes justes soupçons redoublent ma fureur.

(il veut sortir.)

CALCIOPE, l'arrêtant.

Quel est donc ton dessein?

TIMUR.

Je cours venger ma mère,
Immoler un tyran.

CALCIOPE.

Mon fils... il est ton père.

TIMUR.

Lui!

CALCIOPE.

J'ai frémi du coup que tu veux lui porter:
Au bord du précipice il fallait t'arrêter.

TIMUR.

Poursuivez, désormais rien ne peut me surprendre.

CALCIOPE.

Eh quoi! tu peux encor desirer de m'entendre?
Ah! laisse moi, Ninus, dévorer mes ennuis,
Et te cacher ma honte et l'horreur où je suis!

SCÈNE V.

TIMUR.

Elle me quitte : ô Ciel ! ô jour épouvantable !
Arrachez-moi, grands Dieux, au malheur qui m'accable !
Cruels, si la lumière est un de vos bienfaits,
Vous deviez au berceau m'en priver pour jamais.
Qui, moi ! fils et rival du tyran que j'abhorre ?
Je le sais, j'en frémis, et je respire encore.
(après un silence farouche.)
Un moment peut finir ton déplorable sort ;
Timur, ce fer suffit pour te donner la mort.
(il tire un poignard.)
Tu voulais le plonger dans le sein de ton père :
Punis, par ton trépas, ce crime involontaire.
(après un autre silence.)
Mais non... fais un effort plus grand, plus généreux ;
Tu voulais t'immoler, ose être malheureux.
Embrasse en frémissant la vertu qu'il faut suivre,
Commande à tes destins, fais-toi l'effort de vivre.
Ton père est inhumain ; mais tu dois le servir,
Et c'est alors, Timur, que tu pourras mourir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINUS.

ENFIN, j'ai tout appris, les malheurs d'une mère,
Son opprobre, le mien, et les forfaits d'un père!
Ah! quand j'ai desiré de connaître mon rang,
De connaître la source où j'ai puisé mon sang,
Quand je faisais des vœux pour creuser cet abyme,
Ces mystères cachés sous les ombres du crime,
Aurais-je cru, grands Dieux, ressentir tant d'effroi?
Quoi! le nom de mon père est un malheur pour moi!
O toi, dont la rigueur a trahi mon attente,
O Ciel, à mes regards dérobe mon amante!
Cet amour, ce feu pur qui régnait dans mon cœur,
Ne doit plus éclater dans ce jour de terreur.
Dans ce jour, où brillait un rayon d'espérance,
Je me vois donc réduit à craindre sa présence.
Mon père, mon rival! noms de haine et d'amour!
Dans mon cœur éperdu je vous sens tour-à-tour.
Où fuir? où me cacher? Ah! Ciel! c'est Artazire.

SCÈNE II.

ARTAZIRE, NINUS.

ARTAZIRE.

Tu veux me fuir, Timur?

NINUS.

Que pourrais-je lui dire!

ARTAZIRE.

Parle, sur tes destins n'as-tu rien découvert?

NINUS.

Hélas! tout est connu, ce jour affreux nous perd.
Artazire!...

ARTAZIRE.

Poursuis.

NINUS.

Ce tyran qui vous aime,
Qui vous offrit ses vœux, sa main, son diadême,
Lui dont vous dédaignez l'amour et la fureur,
Le même à qui mon bras allait percer le cœur...

ARTAZIRE.

Eh! bien, sa cruauté va-t-elle être assouvie?
Veut-il trancher mes jours?

NINUS.

Il m'a donné la vie!

ARTAZIRE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux? ô destin plein d'horreur!
Est-il bien vrai, Timur?

NINUS.

Croyez-en ma douleur.

ARTAZIRE.

Mais quels sont tes garans?

NINUS.

Les larmes de ma mère,
L'aveu de Calciope.

ARTAZIRE.

O trop fatal mystère!
Ranimez, Dieux puissans, mes esprits abattus.
Toi, fils de ce barbare, avec tant de vertus?
Mais pourquoi si long-tems te cacher ta naissance?

NINUS.

Un intérêt trop cher la forçait au silence.
Mon père à mon aurore avait proscrit mes jours:
Il croit que par son ordre on a tranché leur cours;
Paramis à ses coups déroba la victime:
Plût aux Dieux que sa main eût achevé le crime!

ARTAZIRE.

Et quel est ton dessein?

NINUS.

De lui tout découvrir.
Je veux par mon respect tâcher de l'attendrir,
Aux ordres de mon père obéir sans murmure,
Dans son cœur, s'il se peut, éveiller la nature.

ARTAZIRE.

Un sentiment si doux dans un cœur si cruel!

NINUS.

Fût-il plus inhumain, dois-je être criminel?

ARTAZIRE.

Tu n'adouciras point son affreux caractère.
Altéré de ton sang, ce tigre...

NINUS.

Il est mon père.

ARTAZIRE.

Tu ne peux le servir sans trahir notre amour.

NINUS.

Chere Artazire!...

ARTAZIRE.

Eh bien?

NINUS.

Je vous perds sans retour!

ARTAZIRE.

Tu peux m'abandonner!

NINUS.

Je n'ai plus d'espérance.

ARTAZIRE.

Tu trahis Arbacès, ses projets, ma vengeance:
Tu connais ses desseins, il t'a cru généreux;
Tu trahis tes sermens.

NINUS.

Ces sermens sont affreux.
Par eux, sans le sentir, j'outrageais la nature,
Et mon premier devoir me commande un parjure.

ARTAZIRE.

Tu veux me voir, Timur, expirer à tes yeux.

NINUS.

Je veux vous mériter de mon père et des Dieux.

ARTAZIRE.

Malheureux! à t'aimer penses-tu le contraindre?

NINUS.

J'aurai fait mon devoir, j'en serai moins à plaindre;

Et si rien n'adoucit son injuste courroux,
J'aurai montré, du moins, un cœur digne de vous.

ARTAZIRE.

Viens, pour mieux signaler un dévoûment si rare,
Viens me livrer toi-même aux fureurs du barbare;
Que tes yeux...

SCÈNE III.

SARDANAPALE, ARTAZIRE, NINUS, qui se retire pendant cette scène à l'un des côtés du théâtre.

SARDANAPALE, à Artazire.

Demeurez. Je ne suis plus surpris
De l'imprudent orgueil qu'affectaient vos mépris.
Tout est connu, Madame; un téméraire, un traître,
D'infidèles sujets s'arment contre leur maître.
Je viens de pénétrer dans leurs complots obscurs:
Arbacès est leur chef, il marche vers ces murs.
Il ose s'emporter à cet excès d'outrage;
Qu'il tremble, mon courroux vous retient pour ôtage.

ARTAZIRE.

Eh! quel droit avez-vous d'accuser des sujets
Que le Ciel autorise à venger les forfaits?

Arbacès, qui pour vous a prodigué son zèle,
Mérite peu ces noms de traître et de rebelle.
Les Rois ont des devoirs imposés par les Dieux;
Respectez-les du moins, ou connaissez-les mieux
Songez...

SARDANAPALE.

Si je pouvais oublier son audace,
Ce serait par vos mains qu'il obtiendrait sa grace.
Venez : la foudre encor pourrait se détourner;
Mais ce n'est qu'aux autels que je veux pardonner.

ARTAZIRE.

Qui, toi! lui pardonner? crains plutôt sa vengeance.
Les Dieux, dont tes forfaits ont lassé la clémence,
Te menacent enfin d'un éternel courroux.
Tremble; c'est aux tyrans de tomber sous leurs coups.
Va, ton règne est passé; redoute leur justice,
Redoute les enfers armés pour ton supplice.
Je vois sans m'effrayer les horreur de mon sort;
Je n'attends plus de toi que des fers et la mort.
Je ne m'abaisse point à fléchir ta colère :
Prononce mon arrêt; mais crains encor mon père.

SARDANAPALE. (Il fait un mouvement pour la suivre, mais Ninus l'arrête en tombant à ses pieds.

C'en est trop, que son sang...

SCÈNE IV.

NINUS, SARDANAPALE.

NINUS.

J'EMBRASSE vos genoux;
Le malheur d'Arbacès rejaillirait sur vous.
S'il faut, pour le ravir au destin qui l'accable,
Livrer à votre haine un objet plus coupable,
Il est, Seigneur, il est, un autre criminel:
Il vient, pour le sauver, s'offrir au coup mortel.
Plus dangereux pour vous, cependant plus à plaindre,
C'est lui, c'est son erreur que vous auriez dû craindre.
Il adore Artazire, il a reçu sa foi;
Il servait Arbacès.

SARDANAPALE.

Et quel est-il?

NINUS.

C'est moi.

SARDANAPALE.

Qui? Vous!

NINUS.

Je vous apprends ce funeste mystère:
Je reconnais mon crime; il fut involontaire.

Un penchant trop flatteur brava tous mes efforts.
J'en suis assez puni ; vous voyez mes remords.
J'aimais, et mon amante approuvait ma tendresse.
Ce sentiment si pur égara ma jeunesse.
Artazire !... Seigneur, elle était à mes yeux
D'un prix ! .... j'aurais osé la disputer aux Dieux.
Moi-même, j'irritai les chagrins de son père ;
Moi-même, à se venger j'excitai sa colère.
Je ne vis plus en vous qu'un injuste rival,
Et j'allais sur mon Roi porter le coup fatal.
J'allais frapper : grands Dieux ! vous m'entraîniez au crime.
Ma mère ouvrit mes yeux sur le bord de l'abyme ;
Calciope eut horreur du projet de son fils.

SARDANAPALE, *avec étonnement.*

Toi ! fils de Calciope !

NINUS.

Oui, Seigneur, je le suis.
Le Ciel m'avait marqué du sceau de sa colère,
Proscrit dès ma naissance, et par l'ordre d'un père :
Il ne sait point encor que les Dieux m'ont sauvé.
A de plus grands malheurs ces Dieux m'ont réservé.

SARDANAPALE, *à part.*

Ciel !

NINUS.

J'étais aveuglé ; c'est ma mère, c'est elle

Qui vous rend un appui dans un sujet rebelle.
Je vous cède Artazire, adorez-la toujours:
Artazire aurait fait le bonheur de mes jours;
Mais, Seigneur, que du moins la pitié vous fléchisse.
Je fais en gémissant ce cruel sacrifice;
Mais si le Ciel enfin, appaisé par mes pleurs,
De vos sujets soumis vous ramenait les cœurs,
Pour prix de mes remords, songez que la clémence
Fait adorer les Rois, désarme la vengeance;
Que traités désormais avec moins de rigueur,
Vos peuples consolés... Vous vous troublez, Seigneur!
(à part, et avec l'expression de la douleur et du découragement.)
Hélas! dois-je poursuivre, ou garder le silence?

SARDANAPALE, à part.

Ciel! il est donc instruit! il connaît sa naissance!
Je le vois trop, ses yeux de larmes obscurcis...

NINUS.

Cruel, tu peux encor méconnaître ton fils!

SARDANAPALE.

Toi, mon fils?

NINUS.

A ce nom, d'où naissent tes alarmes?
Quoi! tu crains la nature, et mes pleurs sont ses armes!
Les monstres des forêts sont soumis à sa voix:

Ne peux-tu feindre, au moins, d'en respecter les droits?
Apprends à triompher d'une injuste colère :
Quand j'ose être ton fils, crains-tu d'être mon père?
Mon cœur (j'en fais l'aveu) n'aspirait qu'à ta mort;
J'ignorais, et ton crime, et l'horreur de mon sort;
J'allais venger les Dieux, ma mère, l'Assyrie :
Je ne vois plus en toi que l'auteur de ma vie.
Le jour que je respire est un de tes bienfaits;
Il ne m'appartient plus de juger tes forfaits.
J'immole mon amour, je te cède Artazire :
Vois combien sur les cœurs la nature a d'empire!
Elle impose à ton fils ce rigoureux devoir :
Cruel, à mes remords, reconnais son pouvoir.

SARDANAPALE, d'un ton qui annonce la contrainte et la dissimulation.

C'en est fait... à ta voix mon courroux doit s'éteindre :
Embrassons-nous, mon fils, et cessons de nous craindre.
Je rends grace au destin qui prit soin de tes jours :
Sur de vaines terreurs j'avais proscrit leur cours.
Je sens que tôt ou tard la nature est vengée :
Ne me reproche plus de l'avoir outragée.
Va mériter les droits et le nom de mon fils,
Va soumettre ou punir nos communs ennemis.
Mon amour te répond du salut d'Artazire :
C'est à toi de veiller à celui de l'Empire.

NINUS.

Oui, je cours vous défendre, ou verser à vos yeux
Ce sang infortuné qui vous fut odieux.
Que je vais dissiper les craintes de ma mère!
Dieux, mes vœux sont remplis, vous me rendez un père!

SCÈNE V.

SARDANAPALE.

Va, malheureux, ton sort est encor plus fatal.
Que je suis satisfait! je connais mon rival,
La nature entre nous n'a rien que de funeste,
Plus il paraît soumis, et plus je le déteste.
La pitié fut toujours étrangère à mon cœur.
Qu'il m'a fallu souffrir pour cacher ma fureur!
Avant de l'immoler, je veux que son courage
Remette en mon pouvoir un sujet qui m'outrage.
Arbacès, si le sort se déclarait pour toi,
Du moins à mes fureurs tu connaîtras ton Roi.
Tu frémiras d'horreur au choix de la victime,
Traître, je t'apprendrai comme on punit le crime.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALCIOPE.

Est-il bien vrai, grands Dieux! mes maux sont-ils finis?
Il s'est laissé fléchir par les pleurs de son fils!
Un changement si prompt n'a rien qui me rassure;
Le traître a trop long-temps outragé la nature.
A-t-il pu la sentir, et passer en un jour
Du crime à la vertu, de la haine à l'amour?
Aux regards de Ninus il a pu se contraindre;
Si c'est un artifice, il en est plus à craindre.

(Après un moment de silence.)

Mais ne puis-je goûter un instant de bonheur?
Les Dieux, les Dieux sans doute ont pu changer son cœur;
Aux larmes de mon fils tout doit être possible.
Ah! j'aurais plus d'espoir, si j'étais moins sensible.
Pour comble de douleurs, je crains les Conjurés;
Ils vont porter sur lui leurs bras désespérés;
Ils ignorent, hélas! le sang qu'ils vont répandre.

(On entend un bruit de guerre.)

Déja, près de ces murs, leurs cris se font entendre.
Dieux, écartez de lui leurs homicides bras,
Veillez à sa défense, et conduisez ses pas!
Paramis ne vient point. Qu'est devenu son zèle?
Il devait du combat m'apporter la nouvelle.
Hélas! à m'accabler tout conspire aujourd'hui.
Osons tenter du moins... mais que vois-je? c'est lui.

SCÈNE II.

PARAMIS, CALCIOPE.

CALCIOPE.

Ah! Paramis... des pleurs couvrent votre visage;
De quel malheur nouveau sont-ils donc le présage?
Je vois dans vos regards les horreurs de mon sort;
Mon fils n'est plus!

PARAMIS.

Il vit; mais il cherche la mort.

CALCIOPE.

Il vit! il ne vient point pour consoler sa mère!
Puis-je porter sans lui le poids de ma misère?
N'importe, expliquez-vous.

PARAMIS.

Arbacès est vainqueur ;
Il marche vers ces murs sans prévoir son malheur.
Votre fils dans les rangs s'est ouvert un passage;
J'ai frémi des périls que bravait son courage:
Des soldats, énervés dans les bras du repos,
Conduits par sa valeur, se changeoient en héros,
Et, quoique mal formés au grand art de la guerre,
Semblaient des conquérans prêts à dompter la terre.
Je l'ai vu, l'œil en feu, seul, entouré de morts,
Se faire en combattant un rempart de leurs corps,
Et trois fois Arbacès entraîné par sa suite,
S'est vu prêt à chercher son salut dans la fuite:
Mais contre un camp nombreux, que pouvait la valeur?
Que pouvait un héros et des bras sans vigueur ?
Les pâles habitans d'une ville alarmée ?
Que pouvait votre fils, lui seul contre une armée?
De glaives menaçans son père environné,
De tous ses défenseurs se voit abandonné :
Pressé de toutes parts, et privé d'espérance,
Il veut en expirant signaler sa vengeance ;
Il veut par son trépas couronner ses forfaits.
Il est un édifice écarté du palais ;
Là sont tous ces trésors, ces tributs que l'Asie
Rend avec l'univers à la Cour d'Assyrie,

Aux besoins de l'Etat consacrés par nos lois,
Trop souvent prodigués au vain luxe des Rois.
Là, fuyant tous les yeux, le tyran se retire,
Et la flamme à la main, seul avec Artazire,
Lui-même sans frémir allume un feu vengeur,
Sur ce fatal bûcher l'entraîne avec fureur;
Et craignant de tomber sous les coups d'un rebelle,
Croit se venger du moins en mourant avec elle.

CALCIOPE.

Il immole Artazire! ah! grands Dieux! qu'ai-je appris?
Je ne reverrai plus mon déplorable fils.
Sans doute il est instruit des fureurs de son père.

PARAMIS.

On n'a pu lui cacher ce funeste mystère.
A l'affreuse lueur de cet embrasement,
Pâle d'effroi, troublé d'un noir pressentiment,
Il accourt, il frémit. O spectacle terrible
Pour les regards d'un fils, d'un amant trop sensible!
Il voit encor ces murs, il veut s'en approcher,
Et déja ce palais est un vaste bûcher.
J'arrive, je le suis, il me voit, il m'évite,
Dans la flamme aussitôt vole et se précipite;
En vain j'appelle encor ce prince furieux;
Un nuage confus le dérobe à mes yeux.

CALCIOPE.

Il suffit; mes regards seront témoins du reste.
(à part.)
Je ne survivrai point à ton malheur funeste,
O mon fils! puisqu'enfin je n'ai pu te venger,
Jalouse de ton sort, je veux le partager.

SCÈNE III.

PARAMIS, seul.

QUEL est donc son dessein? que prétend-elle faire?
O Dieux! voulez-vous perdre et le fils et la mère?
Je crains son désespoir.

SCÈNE IV.

ARBACÈS, suite de Conjurés. PARAMIS.

PARAMIS.

Ah! père malheureux!
Artazire... Timur!... qu'avons-nous fait tous deux?

ARBACÈS.

Qui? Timur? ce cruel par qui ma fille expire!
Sans lui nous allions vaincre, et venger Artazire;

Oui, j'ai pu la soustraire aux cruautés du Roi;
Trop barbare Timur, elle eût vécu sans toi.
Sans toi, sans tes fureurs, je serais encor père.
Ah! servez mes transports, secondez ma colère:
Comme moi, Paramis a promis de punir
Celui des Conjurés qui pourrait nous trahir.
Vous connaissez le traître, en seriez-vous complice?
Si vous ne l'êtes point, ordonnez son supplice.
Mais non, pour l'immoler il suffit de mon bras;
Que l'odieux Timur ne nous échappe pas.
Eh quoi! vous frémissez au seul nom du coupable?
Quelle indigne terreur vous trouble et vous accable!
Je prétends pénétrer dans ce mystère obscur.

PARAMIS.

Arbacès!...

ARBACÈS.

Ah! parlez.

PARAMIS.

N'accusez point Timur.

ARBACÈS.

Quoi! loin de ressentir une injure commune,
Vous...

PARAMIS.

Quand vous connaîtrez toute son infortune,

Quand ses destins affreux vous seront éclaircis,
Lorsque vous apprendrez de qui Timur est fils,
Dans quel sang...

ARBACÈS.

Achevez.

PARAMIS.

Le tyran fut son père.

ARBACÈS.

Timur, fils de ce monstre? ô trop affreux mystère!
Lui! le fils du Tyran qu'il promit d'immoler?

PARAMIS.

Ce terrible secret vient de se révéler.

SCÈNE V.

CALCIOPE, ARBACÈS, PARAMIS, Suite.

CALCIOPE.

TRIOMPHEZ, Arbacès, votre fille respire.
Vous devez à Timur le salut d'Artazire.

ARBACÈS.

Dieux! et par quel prodige?

CALCIOPE.

Ah! croyez mes transports,
Ou plutôt de Timur les généreux efforts.
En proie à la douleur où se livrait son ame,
Furieux, il s'élance au milieu de la flamme;
Un Dieu, sans doute, un Dieu lui prêtait son appui.
Le bûcher se disperse et s'écroule sous lui.
A travers les débris et la flamme expirante,
Ce héros apperçoit son père et son amante;
Timur s'applaudissait d'avoir sauvé leurs jours,
Quand le Roi s'en indigne; et trompant son secours,
D'une main que poussait une aveugle furie,
Lève un poignard, s'en frappe, et retombe sans vie.
Timur désespéré prend ce fer, et soudain
Votre fille, Seigneur, l'arrache de sa main:
Cependant mille cris dans les airs retentissent,
En faveur de mon fils les vœux se réunissent;
Le peuple accourt en foule, et couronnant Timur,
Le force de monter sur le trône d'Assur.

SCÈNE VII et dernière.

NINUS, ARTAZIRE, vus de loin, et comme portés par le Peuple. CALCIOPE, ARBACÈS, PARAMIS.

PARAMIS.

OUI, Peuple, vous voyez l'héritier de l'Empire;
Ce guerrier généreux, protecteur d'Artazire,
Ce héros par vos mains aujourd'hui couronné,
C'est Ninus par son père à périr condamné :
C'est moi qui le sauvai, moi dont la vigilance
Aux fureurs du Tyran déroba son enfance.

ARBACÈS.

Dieux! je revois ma fille! ah! Timur, ah! Seigneur!
Je viens à vos genoux expier mon erreur.
J'osais vous accuser de mon destin contraire,
Quand ma fille à vos soins doit ce jour qui l'éclaire.
Que sa main soit le prix d'une si noble ardeur;
Artazire appartient à son libérateur,
Au vengeur, à l'appui de ma triste famille.
L'amour met à vos pieds et le père et la fille.

Le Trône où vous montez ne fut point mon objet :
Reconnaissez en moi votre premier Sujet.
Des Peuples révoltés qu'excita mon outrage,
Arbacès désarmé vous offre ici l'hommage.

NINUS.

De joie et de douleur, ô sentimens confus !
Artazire !... mon père !...

CALCIOPE.

Ecartons, cher Ninus,
Ecartons à jamais ce souvenir funeste.
Osons mieux de ce jour employer ce qui reste :
Ce même jour vous place au rang de vos aïeux ;
Faites-y respecter la Justice et les Dieux :
Régnez, et des vertus donnez à tous l'exemple.
(A Paramis.) (Au Peuple.)
Vous, veillez sur sa vie ; et vous, courez au Temple,
Et rendez grace au Ciel qui, par de justes lois,
Affermit sur le Trône, ou renverse les Rois.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES
TUTEURS,
COMÉDIE.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE,
DE L'ÉDITION DE 1754;

Adressé à Madame la Comtesse DE LA MARCK, Grande d'Espagne de la première Classe.

MADAME,

IL m'est permis, sans doute, d'avoir quelque prédilection pour un Ouvrage qui devient une époque brillante pour moi, par l'honneur que vous m'avez fait d'en accepter l'hommage. Ce n'est pas que l'indulgence du Public, ni votre bonté même, me le fassent regarder d'un autre œil que je ne l'ai toujours vu. C'est une très-faible esquisse d'un genre presque abandonné, autrefois perfectionné par nos

plus grands Maîtres, qui nous a donné des plaisirs utiles, que j'ai entendu regretter par tous les gens de goût; mais qui avait souffert, depuis long-tems, une espèce de prescription sur notre Théâtre.

Un jargon, j'ose le dire, puéril, ne supposant ni étude, ni connaissance du monde, une froide métaphysique entée sur des événemens sans vraisemblance, une morale vide d'action, avaient pris la place de ce genre que Molière porta parmi nous à un si haut degré. Regnard s'était fait une réputation des débris échappés à ce grand homme. Il restait encore plusieurs rangs à disputer dans la même carrière; vous connaissez, Madame, les noms justement célèbres qui les ont remplis.

La supériorité des modèles amena sans doute le découragement. Cette force comique, si abondante, si variée, et toujours si naturelle dans les anciens chefs-d'œuvre de notre Scène, ne se produisit plus guère sur nos Théâtres que par étincelles. On imagina

de nouveaux genres. La joie naïve de la nature fut remplacée par je ne sais quel sourire de l'esprit, nécessairement froid et sérieux, parce qu'il est forcé, et que tout ce qui n'est que fin touche de près à l'affectation. La nouveauté, toujours avidement reçue en France, fit adopter pour un tems les Auteurs de cette révolution. L'immortel Molière, ce peintre sublime, parce qu'il est toujours vrai, fut accusé de manquer de délicatesse. Des yeux accoutumés aux faibles nuances d'une métaphysique qui divise et subdivise des idées à l'infini, ne purent soutenir les couleurs plus fortes de la Nature, et le Génie fut jugé par le Bel-Esprit.

Il ne fut pas difficile alors de faire passer un genre plus sérieux encore. On put, sans conséquence, introduire les pleurs sur un Théâtre où l'on commençait à ne plus connaître les ris. On en vint au point de croire hasarder beaucoup en donnant une Comédie purement comique : voilà peut-être ce que la postérité ne jugera pas vraisemblable.

Je suis cependant bien éloigné, Madame, de prétendre donner ici l'exclusion à aucun genre. On a dit, il y a long-tems, que ce qui ennuyait, méritait seul d'être rejeté. On peut s'attendrir avec *Mélanide*, et regretter les *Ménechmes* et le *Légataire*. Je ne sais combattre ni mon plaisir, ni celui des autres; et je n'oublie pas que je n'ai, dans la république des Lettres, que le droit du dernier Citoyen dans un Etat libre.

Je n'ignore pas d'ailleurs que quelques-unes de nos pertes ont été réparées. Le Génie lui-même a quelquefois ouvert des routes nouvelles. Nous avons vu à nos Spectacles plusieurs Ouvrages émanés d'une imagination délicate et gracieuse *, qui tiennent, au jugement des Artistes, le même rang parmi nos riches productions, que les tableaux de l'Albane et du Guide parmi les chefs-d'œuvre de la Peinture. Je ne veux point, à l'exemple de certains Déclamateurs, exagérer notre

(*) L'*Oracle*, les *Graces*, l'*Ile Sauvage*, etc.

indigence. Quiconque méconnaîtra les différentes beautés du *Glorieux*, de la *Métromanie*, du *Méchant*, etc. n'est pas digne d'admirer Molière. Mais, avec tous ces avantages, il faut avoir le courage de convenir que le genre paraît menacé d'une décadence prochaine.

On pourrait peut-être remonter facilement à la source de cette décadence. Permettez-moi, Madame, de vous soumettre là-dessus quelques réflexions. Je n'en ferai aucune de solide où votre esprit ne m'ait devancé. Je les dois toutes à ces conversations où j'ai pris quelquefois la liberté de consulter votre goût, et qui m'éclairaient sur mon art, à mesure que votre ame consentait à s'y développer.

Je ne suis point ici l'usage ordinaire des Dédicaces : votre éloge est fait, je vous ai nommée, et votre modestie m'interdirait toute autre espèce de louange. Malheur à ceux que le Public ne connaît que par de vains éloges, à qui l'on dédie des Livres, et que l'on n'estime point assez pour raisonner avec eux ! Mais si mon cœur vous fait le sacrifice de sa

reconnaissance; si je me tais sur l'éclat de votre Maison, sur la juste confiance, sur les dignités dont elle jouit auprès du Trône; si je me refuse enfin la satisfaction de vous louer; souffrez du moins, Madame, que je profite de vos lumières ; que mon esprit s'exerce, pour ainsi dire, en présence du vôtre, et que je préfère des instructions que vous pouvez me donner, à des éloges que certainement vous n'accepteriez pas.

Je le disais à l'instant; la supériorité même des modèles a pu produire le découragement. » Tout est dit, écrivait la Bruyère : on vient » trop tard depuis plus de sept mille ans » qu'il y a des hommes qui pensent. Sur ce » qui concerne les mœurs, le plus beau et » le meilleur est enlevé : on ne fait que gla- » ner après les Anciens, et les habiles d'entre » les Modernes.« On s'était plaint de cet épuisement deux mille ans avant la Bruyère, et si lui-même se fût découragé, nous serions privés de son excellent Livre. Il est sûr que l'heureuse fécondité de Molière semble avoir

tari toutes les sources du comique : la difficulté même de peindre comme lui, d'épier la nature, et de la rendre avec cette vérité qui lui est propre, a dû faire paraître sa carrière plus épineuse encore à des successeurs qui n'avaient ni ses yeux, ni son génie.

La facilité, au contraire, de réussir, du moins pour un tems, avec le seul esprit, chez une des plus spirituelles Nations de l'Univers; la manie des réputations précoces, plus commune encore en France qu'ailleurs, cette manie si dangereuse à quiconque se dévoue au comique, parce que ce n'est pas à tout âge que l'on peut se flatter de connaître les hommes; le succès de quelques Pièces écrites dans un mauvais goût, mais soutenues par la nouveauté, par cette inconstance de l'esprit humain qui lui fait insensiblement préférer ce qui est bizarre et recherché, à ce qui n'est que simple et naturel : voilà, je crois, Madame, les premières causes de cette disette où nous sommes de bonnes Comédies. Ce sont du moins celles

qui se présentent d'abord à l'imagination. Je pourrais ajouter, le peu de guides que nous avons dans cette carrière difficile. Les Poétiques fourmillent de préceptes pour émouvoir, pour intéresser : la nature seule pouvait en donner pour faire rire ; et Molière ne nous a pas laissé, à l'exemple de Corneille, des réflexions sur son Art. Les règles peuvent être inutiles aux grands hommes ; mais on peut s'élever par elles au dessus de la médiocrité. Le travail et l'étude rapprochent les intervalles qui se trouvent entre les esprits plus ou moins favorisés.

Je ne m'arrêterai pas, Madame, à ces causes de décadence trop généralement aperçues pour être discutées ; mais n'en trouverait-on pas une nouvelle dans le choix même des personnages que nos Modernes ont introduits sur la Scène ? Je me trompe fort, Madame, ou ce sont sur-tout les mœurs bourgeoises que l'on doit peindre au Théâtre. Les meilleurs Comiques de l'antiquité, Aristophane, Plaute et Térence, n'ont joué que

la vie commune dans leurs Comédies, et se sont bien gardés de mettre sur la Scène des personnages trop relevés. Molière ne s'est guère écarté de cette règle. *Arnolphe*, *Chrysale*, *Sganarelle*, *Orgon*, *Géronte*, *Madame Pernelle*, etc. ne sont que des Bourgeois. Je répondrai dans l'instant à l'objection que l'on pourrait tirer du *Misanthrope*, et d'un très-petit nombre de Pièces qui paraissent déroger à mon sentiment.

La Comédie est une guerre déclarée au vice par le ridicule. Il faut que ce ridicule soit mis dans tout son jour, que la vérité de l'imitation soit à la portée du Public; et je ne crois pas que l'on puisse saisir, dans le grand monde, cette espèce de ridicule nécessaire à la bonne Comédie. Il est bien vrai que la Nature est la même parmi le Peuple et parmi les Grands : mais ici elle est corrigée par l'éducation, masquée par l'art; les vices y sont cachés sous des dehors plus polis; les ridicules y prennent même une certaine empreinte de grandeur; les nuances,

plus délicates et plus fines, sont dès-lors moins faites pour être aperçues, et doivent nécessairement échapper au gros des Spectateurs. C'est à ce Peuple cependant qu'il est important de plaire; et comment jugera-t-il des mœurs qu'il ne connaît pas? Chez les Bourgeois, au contraire, les vices ont précisément la charge théâtrale; ils paraissent, si je l'ose dire, plus naïvement. On reconnaît la même nature; mais elle s'y présente avec moins d'art. Les ridicules n'y contractent point une sorte de dignité; ils ont ce degré de saillie qui les rend propres au point de vue du Théâtre; en un mot, ils sont capables d'exciter ce rire qui naît de l'imitation fidèle de ce que nous avons familièrement sous les yeux.

Dans cette Pièce où Molière a joué, non pas les femmes qui joignent, comme vous, Madame, les graces de leur sexe à tous les agrémens d'un esprit cultivé, mais de ridicules Savantes, occupées de mots et non de choses, et condamnées par la médiocrité

de leur état à des soins domestiques ; je ne sais si l'esprit de bourgeoisie exprimé dans cette tirade de *Chrysale*, n'inspire pas une certaine gaîté plus naïve, que s'il en eût fait un personnage plus distingué. J'abrège le morceau, qui cependant mériterait bien d'être rapporté tout entier :

. . . C'est à vous que je parle, ma sœur ;
Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos Livres éternels ne me contentent pas ;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux Docteurs de la ville.

. . . .

... On sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.
On y sait comme vont Lune, Etoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;
Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.

. . . .

Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.

Je pense de même des reproches que fait *Sganarelle*, dans l'*Ecole des Maris*, à son frère *Ariste*, sur l'éducation qu'il donne à sa Pupille :

... Il me semble, et je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
Vous souffrez que la vôtre aille leste et pimpante ;
Je le veux bien : qu'elle ait et laquais et suivante ;
J'y consens : qu'elle coure, aime l'oisiveté,
Et soit des Damoiseaux flairée en liberté ;
J'en suis fort satisfait. Moi, j'entens que la mienne
Vive à ma fantaisie, et non pas à la sienne ;
Que d'une serge honnête elle ait son vêtement,
Et ne porte le noir qu'aux bons jours seulement ;
Qu'enfermée au logis, en personne bien sage,
Elle s'applique toute aux choses du ménage,
A recoudre mon linge aux heures de loisir,
Ou bien à tricoter quelques bas par plaisir.

De pareils exemples (et j'en pourrais trouver cent dans Molière) me paraissent, Madame, aussi persuasifs que des raisons. Jamais on ne juge mieux d'une vérité que par le sentiment.

Je

Je sais que Boileau a dit:

Etudiez la cour, et connaissez la ville,
L'une et l'autre est toujours en modèles fertile.

Et je sens, en même temps, combien ce précepte est judicieux. Comment se flatter, en effet, de connaître les hommes, si l'on n'a pas étudié les ridicules dans tous les états comme dans tous les âges? Comment peindre des mœurs dont on n'aurait nulle idée? Où puiser ailleurs que dans le commerce du monde, ce goût si délicat et si sûr, cette politesse d'expression, enfin cette urbanité d'usages qui prête de nouveaux agrémens à l'esprit, et qui met les talens dans un plus beau jour? Je suis bien loin d'ailleurs d'exclure tout personnage noble de la Comédie. Il est des caractères qui ne peuvent être saisis qu'à la cour. Il n'appartenait pas au peuple de fournir celui du *Misanthrope*. Le *Glorieux*, qui veut paraître plus qu'il n'est, ne doit pas ressembler à M. *Jourdain*, quoique ce ridicule leur soit commun à tous deux; mais

ce sont quelques exceptions à la règle, qui prouvent seulement qu'il est chez les grands comme chez le peuple, des caractères dont les traits sont assez marqués, assez frappans, pour que l'imitation puisse être à la portée de tout le monde, et que la vérité du tableau soit facile à saisir, même par la multitude. Alors le comique que l'art peut y jeter, devient un mérite de plus pour l'auteur, précisément à cause de la difficulté vaincue; ce qui confirme encore mon opinion.

Le *Misanthrope*, d'ailleurs, est, si j'ose le dire, une pièce d'une classe particulière. Elle parut, dans son temps, le chef-d'œuvre d'un genre nouveau. Il était bien naturel sans doute de l'admirer et de l'adopter; c'est pourtant ce qui d'abord n'arriva pas. Peut-être l'élévation même du genre eût-elle dû retenir plutôt qu'encourager ceux qui, avec des forces inégales, ont osé marcher dans la même carrière. Cette pièce unique ne devait pas du moins leur servir de prétexte pour donner l'exclusion à celles d'un genre moins élevé,

auquel Molière est revenu lui-même. De ce qu'*Athalie* était un chef-d'œuvre où Racine, pour la première fois, avait intéressé sans amour, on aurait tort de conclure qu'il avait reconnu que cette passion dérogeait à la dignité du Théâtre, et que s'il eût continué d'écrire des Tragédies, il ne les eût point avilies par un sentiment qui lui fournit ailleurs tant de beautés. *Athalie* ne fera jamais oublier ni *Hermione*, ni *Phèdre*, ni *Roxane*; et le *Misanthrope* ne peut affaiblir le mérite des autres Comédies de l'auteur. Ce serait nuire aux progrès de l'art, que de vouloir en borner l'étendue.

C'est donc, Madame, à cette affectation d'ennoblir le genre, que j'attribuerais, sans balancer, une partie de ses pertes. Ce prétendu ton de la bonne compagnie, si souvent cité par des Auteurs qui ne la connaissent pas, ce ton que l'on a voulu employer jusques dans des livres de géomètrie, me paraît le coup le plus mortel que l'on ait pu porter à la Comédie. De-là ces pièces

sans nombre, où l'on voit, au lieu d'*Angéliques* et de *Mariannes*, tant de Marquises et de Comtesses si ridiculement travesties ; tant de petits-maîtres qui ne sont ni des *Mazulhim* *, ni des *Verfac ;* où l'on croit enfin avoir peint les mœurs du tems, pour avoir décrit d'un style grivois certains ridicules de mode, oubliés en un jour, comme cette foule de pièces épisodiques, qui se précipitent l'une par l'autre dans les ténèbres de l'oubli. De-là, tant de portraits qui ressemblent mal à des originaux que l'on ne connaît point assez, et qui ne contentent ni les gens du monde qui s'y trouvent défigurés, ni le vulgaire des spectateurs, pour qui ces traits sont absolument étrangers.

Lorsque j'ai désigné tout-à-l'heure avec quelque mépris ces pièces épisodiques, aujourd'hui si fréquentes, je n'ai pas prétendu réprouver un genre que Molière lui-même a jugé digne d'occuper le Théâtre. Cette

---

* Personnages de deux Romans célèbres de M. de Crébillon fils.

raison-là seule aurait dû engager les Auteurs d'un Livre *, qui devait être pour la postérité le dépôt des arts, à ne pas l'omettre dans l'article *Comédie*. Quoique ce soit assurément le dernier genre, parce qu'il est le plus facile, ce n'est pas cependant un léger mérite de tracer une image fidèle d'une des parties de la vie civile, en copiant le langage et le caractère de nos conversations. » Ce n'est pas » une entreprise aisée, comme l'a dit un » auteur célèbre, en parlant de la comédie » des *Fâcheux*, de soutenir l'attention du » spectateur par la variété des caractères, » par la vérité des portraits, et par l'élégance » continue du style. « J'ai voulu parler seulement de cette foule de pièces éphémères, dans lesquelles toutes ces convenances sont ou négligées, ou violées.

Une des suites la plus fâcheuse, Madame, de cet abus que je viens d'observer, de cette manie d'ennoblir le genre, c'est d'avoir fait

* Le Dictionnaire de l'Encyclopédie.

donner le nom de farces à de véritables et de bonnes Comédies. Je sais que les pièces de caractère, telles que le *Tartuffe* et l'*Avare*, doivent certainement l'emporter sur les pièces de pure intrigue, telles que le *Légataire*; mais avant la farce, qui n'est qu'une imitation de la nature avilie, je placerais encore ces grotesques * agréables que Molière s'est quelquefois permis, et où l'on trouve toujours cette vérité qui fait le charme de ses Ouvrages. Je dirais avec le célèbre Rousseau :

Que Raphaël peignît, sans déroger,
Plus d'une fois maint grotesque léger,
Ce n'est point là flétrir ses premiers rôles;
C'est de l'esprit embrasser les deux pôles:
Par deux chemins c'est tendre au même but,
Et s'illustrer par un double attribut.

Puisque vous m'avez permis, Madame, de vous soumettre mes idées sur la révolution qui s'est faite dans nos spectacles, j'ajouterai encore quelques réflexions sur les entraves

---

* Le *Médecin malgré lui*, etc.

que l'on a données à notre Scène, sous prétexte de l'épurer. Cette rigoureuse décence, qui sans doute fait honneur à celle du siècle, mais qu'on a peut-être portée un peu trop loin, nous a fait perdre encore une des plus abondantes sources du vrai comique. La plupart de ces ingénuités si plaisantes d'*Agnès*, dans l'*Ecole des Femmes*, ne passeraient pas aujourd'hui. Cent traits pareils de Molière blesseraient des oreilles devenues délicates. A la vérité, on ne conçoit pas comment accorder avec nos scrupules, les brillans succès de nos théâtres forains, où l'on a fait passer successivement en revue tous les sujets des Contes de La Fontaine; mais ce n'est pas seulement sur des objets si frivoles que nos usages paraissent se contredire.

La liberté de braver les applications pouvait être aussi, du tems de Molière, une des principales sources du bon comique. A peine y a-t-il une seule Pièce de ce grand homme dans laquelle les gens instruits ne reconnaissent les anecdotes de son siècle. On ne

parvient guère à faire des portraits aussi ressemblans que les siens, sans avoir travaillé d'après le modèle. Ce fut par cette méthode d'opérer sur la nature même, que la Bruyère s'est rendu si intéressant aux yeux de ceux qui savent lire dans le cœur des hommes. En vain l'esprit rassemblera traits sur traits; si l'on n'a pas vécu dans le monde en Spectateur, on ne peindra que des êtres de raison, des tableaux froids et inanimés: car, suivant la remarque d'un célèbre Critique *, » Les traits les plus grossiers de la Nature, » quels qu'ils soient, plaisent davantage que » les traits les plus délicats qui sont hors du » naturel. «

Qu'on ne m'accuse pas cependant, Madame, de vouloir autoriser ici une liberté qui pourrait alarmer les Citoyens. La raison dicte où elle doit s'arrêter, pour ne pas dégénérer en licence. Molière ne nomma qu'une fois, et je pense qu'il eut tort; mais dans un

* Le P. Rapin.

Etat gouverné par les mœurs plus encore que par les lois, la Comédie pourrait devenir un instrument de politique, pour réprimer certains excès dangereux, et pour corriger, par la crainte du ridicule, ceux qui pourraient s'y reconnaître. Ce seroit, dis-je, un moyen plus doux que l'ostracisme dont se servaient les Athéniens contre les citoyens suspects. Il paraît que Molière envisageait ainsi le plus noble des arts : aussi fut-il appelé le législateur des bienséances. Louis XIV en avait apparemment la même idée, lui qui désignait à ce grand homme les personnes dont les ridicules semblaient être échappés à ses pinceaux.

Il faut compter encore, Madame, parmi les causes de nos pertes, l'abandon presque général, dans nos Comédies modernes, de la partie du dialogue. Ce tissu de perpétuelles épigrammes, dont pétillent la plupart de nos Pièces, n'est pas moins déplacé dans une Comédie, qui doit imiter sur-tout le ton naturel des conversations, que cette foule

d'antithèses et de maximes dont on écrase aujourd'hui nos Tragédies, et qui ont presque anéanti chez nous l'art de la déclamation. Combien nos entretiens ne seraient-ils pas insoutenables, si l'on y admettait ce choc bizarre de l'esprit, et ce refrein de chutes épigrammatiques, si fort en vogue à présent sur nos Théâtres? On ne peut trop le répéter, le dialogue est le seul, le vrai coloris de la Comédie. C'est à ce mérite qu'il faut attribuer une partie du naturel et des graces de Molière; et c'est par-là que Térence l'a peut-être surpassé.

On pourrait trouver aussi une dernière cause de décadence dans ce Spectacle étranger introduit parmi nous, comme si le plus riche Théâtre de l'Europe, celui de la nation, ne suffisait pas à nos plaisirs. On a vu des auteurs (si l'on doit donner ce nom à tous ceux qui écrivent) profiter de l'indulgence du public pour ce Théâtre devenu l'asyle du mauvais goût, et nous donner, sous le nom de Comédies, des Drames informes, à peine

dignes de paraître dans nos places publiques, et qui pourtant sont représentés dix ou douze fois. Il est arrivé même que nos meilleurs Poètes ont hasardé à ce Spectacle de très-bons Ouvrages : mais ce ne sont point ces pièces qui ont eu les réussites les plus brillantes ; ce sont quelques Opéra bouffons, quelques ridicules Parades, que souvent on y joue six mois de suite. Jamais *Athalie*, jamais le *Misanthrope* ne se sont soutenus aussi long-tems sur nos Théâtres.

On pourra me reprocher, Madame, d'avoir mis à la tête du faible Essai que j'ai l'honneur de vous présenter, des réflexions sur un art dans lequel je suis encore si étranger. Mais du moins l'ai-je étudié autant que je l'ai pu, et si quelques-unes de mes remarques sont justes, qui pourrait me condamner de les avoir écrites? Tout le monde a des yeux pour voir les abus; la gloire de les détruire est réservée sans doute à des mains plus habiles que les miennes. J'ai cru pouvoir cependant essayer d'en faire naître l'idée. Les

encouragemens que le Public m'a donnés, prouvent qu'il reverrait avec plaisir sur la Scène un genre que votre bon goût vous a fait regretter plus d'une fois. Mais qu'il y a loin d'une petite Pièce, presque sans nœud et sans intrigue, dont le dénoûment est prévu dès les premières scènes; qu'il y a loin, dis-je, de cet Essai à la perfection de l'Art! Vous savez, Madame, qu'une Comédie anglaise fort irrégulière (comme le sont presque tous les Drames d'une Nation d'ailleurs si riche) m'a fourni les caractères que j'ai peints, et qui sont presque étrangers à nos mœurs. Un style qui a paru celui du genre, un dialogue assez naturel, une expression où peut-être il est entré quelques traits de cette force comique si négligée; voilà, Madame, à quoi je suis redevable de l'honneur de votre suffrage. Les plus légères dispositions trouvent en vous une bonté toujours prête à les encourager. C'est ainsi qu'agissent les grandes ames; c'est par elles que s'entretient l'émulation. Que ne puis-je me flatter de justifier un jour

vos bontés par de vrais talens! Je n'ai jamais senti plus vivement le chagrin de ma médiocrité, qu'en me rapelant l'obligation où je suis de vous prouver ma reconnaissance.

ACTEURS.

ORGON,
BAVARDIN, } Tuteurs de Julie.
GÉRONTE,

JULIE.

DAMIS.

MARTON.

CRISPIN.

La Scène est à Paris.

LES TUTEURS:

Lanterne reſpectable,
Que tu nous as coûté!

LES TUTEURS, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, MARTON.

MARTON.

Vous soupirez, Madame?

JULIE.

Ah! Marton.

MARTON.

Je devine, Vous aimez.

JULIE.

Que dis-tu ?

MARTON.

Plus je vous examine,
Plus j'ai lieu de penser que l'amour...

JULIE.

Oui, Marton,
Mon cœur est à Damis.

MARTON.

Votre cœur a raison.
Comment, Damis, Madame! aimable, jeune, riche,
Vous vouliez le cacher? un pareil goût s'affiche.

JULIE.

Je l'aime; mais je crains, Marton, qu'un si beau feu
De mes cruels Tuteurs n'obtienne pas l'aveu.

MARTON.

La crainte, par malheur, n'est que trop bien fondée;
Et même plus j'y rêve.... Aussi par quelle idée
Feu Monsieur votre père, à qui Dieu fasse paix!
S'avisa-t-il, Madame, au jour de son décès,
De vous assujettir aux volontés bizarres
De trois originaux, dans leur espèce rares;
Tous trois divers d'humeur, de goûts, de sentimens,
Et qui n'ont en commun qu'un défaut de bon sens?
Dites-moi,

Dites-moi, s'il vous plaît, par quel autre caprice,
Voulant apparemment que sa race finisse,
Il vous défend d'aimer et d'oser faire un choix,
Qu'autant qu'il pourrait être approuvé de tous trois.
Mais c'est précisément le moyen infaillible
De vous rendre à jamais tout hymen impossible.
Trois Argus divisés du matin jusqu'au soir:
L'un fait, l'autre défait, l'un veut blanc, l'autre noir;
Les accorder entre eux ce serait un prodige.
Ce maudit testament m'inquiète et m'afflige.

JULIE.

Quel supplice, Marton! Mais ne pourrais-tu pas
M'aider, par ton esprit, à sortir d'embarras?
Inventer... tu m'entens... là... quelque stratagême?

MARTON.

Non, j'y perdrais mes soins.

JULIE.

Ma douleur est extrême.
Ah! ma chère Marton!

MARTON.

Madame, y pensez-vous?
Je pourrais essayer de guérir un jaloux,
De corriger un fat, de fixer un volage,
De polir un savant, de rendre un abbé sage,

De trouver deux auteurs l'un pour l'autre indulgens,
Une amitié sincère entre deux courtisans,
De calmer d'un dévot la pieuse colère,
De forcer au respect un amant sûr de plaire;
Plutôt que d'accorder les bizarres humeurs
De ceux que le défunt vous donna pour Tuteurs.

JULIE.

Ils ont pour eux l'aveu de toute ma famille.

MARTON.

Oh! vous courez danger de rester long-tems fille.
Monsieur vous réservait ce trait pour le dernier:
C'était peu jour et nuit de l'entendre crier,
Pester, jurer, gronder; dans ses accès farouches,
Contrôler nos rubans, nos pompons et nos mouches;
Industrieux dans l'art d'épargner un écu,
Nous contredire en tout, tandis qu'il a vécu;
Il fallait que sa fin répondît à sa vie,
Que Monsieur jusqu'au bout contentât sa manie,
Que par un ridicule il achevât son sort,
Nous désolât vivant, et nous désolât mort.

JULIE.

Si tu me promettais de seconder ma flamme...

MARTON.

Oh! je vous le promets, et de toute mon ame;

Mais quand (je vous l'accorde) un stratagême heureux
Nous mettrait en état d'en gagner jusqu'à deux,
Le troisième, toujours maître de son suffrage,
Par caprice ou par goût détruirait notre ouvrage.

JULIE.

Je ne sais... mais enfin j'espère un sort plus doux;
Je vois tous les écueils, mais l'Amour est pour nous.

MARTON.

Oui, Madame, l'Amour se plaît dans les obstacles;
Si l'on en fit un Dieu, c'est qu'il fait des miracles:
Il brave les Tuteurs, les maris et le sort;
Le danger le réveille, et le calme l'endort.

JULIE.

Que je t'aime, Marton! tu me rends l'espérance.

MARTON.

Monsieur Damis, sans doute, est dans la confidence?

JULIE.

Il sait notre embarras.

MARTON.

Et de chaque Tuteur
Il connaît les travers, le caprice, l'humeur?

JULIE.

Pas encore.

MARTON.

Il le faut, et je commence à croire
Qu'il pourrait... oui... fort bien... en sortir à sa gloire.
Damis a de l'esprit?

JULIE.

Ah! s'il en a, Marton!

MARTON.

Oui! puisque vous l'aimez, il doit en avoir.

JULIE.

Non;
L'amour en sa faveur ne m'a point prévenue,
Et je n'ai pas été séduite par la vue.
Ah! si tu l'entendais, Marton, quel sentiment!
Que son ardeur pour moi s'exprime éloquemment!

MARTON.

Oui... là... de ce ton vrai qu'inspire la nature?

JULIE.

Son caractère encore ajoute à sa figure;
C'est par-là que sur-tout il a su m'enflammer:
Le cœur seul, quand on pense, a droit de nous charmer.

MARTON.

Je conçois tout cela; mais le voici.

SCÈNE II.

DAMIS, JULIE, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

MADAME,
Dissipez d'un regard le trouble de mon ame.
Peut-être (si l'amour savait feindre un moment)
Devrais-je vous cacher ce noir pressentiment;
Mais je ne vois pour nous que des partis extrêmes.

CRISPIN.

J'ai beau rêver, courir, chercher des stratagêmes,
Je m'épuise en projets sans en trouver un bon;
Et si je ne comptais sur l'esprit de Marton,
Cet esprit si fertile en intrigues secrettes,
Qui la rend à mes yeux la perle des Soubrettes,
Las de venir, d'aller, et de perdre mes pas,
Je me pendrais, je crois, pour sortir d'embarras.

MARTON.

L'expédient me plaît.

101992

CRISPIN.

Ma foi, je perds courage.

Comment de trois Tuteurs arracher le suffrage?
Qui diable, excepté toi, pourrait y réussir?

DAMIS.

Ah! ma chère Marton, si tu veux nous servir,
Tu peux tout exiger de ma reconnaissance.

CRISPIN.

Tien, regarde, Crispin sera ta récompense.

MARTON.

Le beau présent!

JULIE.

Marton, je n'espère qu'en toi.

MARTON, les contrefaisant.

Marton... chère Marton... L'on a besoin de moi.
Ma foi, que les amans sont une sotte espèce!
Mais à quoi vous sert donc ce grand fond de tendresse,
Si, contens de gémir et de vanter vos feux,
Vous n'avez le secret de devenir heureux?
Si le moindre embarras qui vous paraît à craindre,
Ne vous laisse d'esprit que celui de vous plaindre?
Vous me disiez si bien : » J'espère un sort plus doux;
» Je vois tous les écueils, mais l'Amour est pour nous. «
Eh! qu'il vous serve donc, qu'il agisse; j'enrage,
Lorsque j'entends tenir ce doucereux langage,

Ce Dieu si réclamé, quand on le prend au mot,
A besoin de Marton, et l'Amour n'est qu'un sot.

DAMIS.

Elle a raison; l'Amour est un fort mauvais guide:
Plus le mien est ardent, plus il me rend timide.
Un sentiment moins vif permet de réfléchir,
Nous laisse le sang-froid qu'il nous faut pour agir.
Plus un objet nous plaît, plus il nous intéresse,
Souvent pour l'acquérir moins nous montrons d'adresse.
Un cœur indifférent prend bien mieux son parti;
Peut-être en pareil cas servirais-je un ami:
Mais qu'on peut rarement se conseiller soi-même!
Plus j'aime, plus je crains de perdre ce que j'aime.
Cette image m'accable; et quand je veux songer
A former des projets pour sortir de danger,
Malgré moi, cette crainte est tout ce qui m'occupe.

MARTON.

Mais avec tout cela vous en seriez la dupe.
Ce que vous avez dit, au fond, est très-bien dit.
Moi, si j'aimais, je sens que j'aurais plus d'esprit;
J'aurais, pour l'intérêt de Madame et le vôtre,
Gagné les trois Tuteurs.

CRISPIN.

Oui.

MARTON.

Mais l'un après l'autre.
L'un, grand admirateur de toute antiquité,
Croit que depuis mille ans le monde a radoté.
Cent manuscrits rongés font sa bibliothéque;
Souvent même par goût il s'habille à la grecque.
Il n'admet au logis que de vieux médaillons,
Des urnes, des trépiés, ou tels autres chiffons;
Ençor dans la maison n'ont-ils pas leur entrée,
Que leur antiquité ne soit bien avérée :
Mais comme il n'est doué que d'un discernement
Très-mince, à ce qu'on dit, on le trompe aisément.
Aussi, sur tout cela, Dieu sait comme on l'attrape!
Il croit avoir chez lui la barbe d'Esculape;
Et je le vis hier payer au poids de l'or
Le marteau d'un cyclope, et la pique d'Hector.
Quand Madame chez lui veut être bien reçue,
Il faut que, dans la peur de lui choquer la vue,
Elle aille, en arrivant, dans un vaste sallon
Tapissé des portraits d'Ajax, d'Agamemnon,
Et de tous ces débris qu'avec soin il conserve,
Avant de lui parler, s'habiller en Minerve.

DAMIS.

Voilà, je l'avoûrai, le fou le plus complet...

MARTON.

Oh! Monsieur, demandez, je l'ai peint tel qu'il est.

L'autre est un autre fou que la mode gouverne ;
Rien ne lui paraît beau qu'autant qu'il est moderne.
Nouvelliste d'ailleurs par état et par goût,
Il faut flatter son choix et l'admirer en tout,
Appuyer fortement ses moindres conjectures,
Louer sa politique, être de ses gageures ;
Ne l'aborder jamais qu'une lettre à la main,
En date d'Edimbourg, de Rome ou de Pekin.
La gazette, sur-tout, l'enchante par le style ;
C'est-là qu'il a puisé sa politique habile :
Il a pour la gazette un respect scrupuleux,
Par jour il la médite au moins une heure ou deux :
Pour elle son estime est enfin si complette,
Que lorsqu'il est à table, on lui lit la gazette.

CRISPIN.

Cet homme assurément n'a pas tout-à-fait tort ;
La gazette est très-belle, et je l'estime fort.
Et le dernier Tuteur ?

MARTON.

Encor plus ridicule ;
Aussi sot dans son genre, et tout aussi crédule :
Un vieillard singulier, qui s'occupe aujourd'hui
A regretter les jours qu'il a passés chez lui ;
Qui, plein des Voyageurs, sa lecture ordinaire,
Dont il est fort avide, et qu'il ne comprend guère,

Ne parle avec respect que des peuples lointains,
Chinois, Cochinchinois, Japonnais, Africains;
Voudrait avoir couru les trois quarts de sa vie,
D'Amérique en Europe, ou d'Afrique en Asie;
Qui croit un Voyageur un homme vraiment grand,
Et qui porte, je pense, envie au Juif errant;
D'ailleurs fort curieux des productions rares
Que la nature étale en ces climats barbares;
Ne louant que les mœurs de l'Inde ou du Japon,
Et grand admirateur du fameux *Robinson* (*).

JULIE.

Eh bien! de tout cela que prétends-tu conclure?

MARTON.

Que Monsieur tout-à-tour doit prendre leur figure,
Copier leurs travers, leurs goûts, leurs sentimens,
Et s'assurer par-là de leurs consentemens.

DAMIS.

A merveille! Marton.

JULIE.

Marton, que je t'embrasse!

CRISPIN, embrassant aussi Marton.

Permettez-moi tous deux d'avoir la même audace.

(*) Personnage célebre d'un Roman anglais, connu de tout le monde.

DAMIS.

A tromper ces vieillards j'ai bien quelque remord;
Mais ma vie en dépend, l'Amour est le plus fort.
Adieu, belle Julie.

MARTON.

Allez, mais au plus vîte;
Car nos trois surveillans vont rentrer dans leur gîte:
Il vous est important qu'aucun ne vous ait vu.

DAMIS.

Va, ne crains rien, Marton, je leur suis inconnu.

SCÈNE III.

JULIE, MARTON.

MARTON.

Quoi! Damis sort à peine, et vous êtes rêveuse!
Voilà donc comme on est, quand on est amoureuse?
Mais c'est aimer, cela, comme l'on n'aime plus:
Ma foi, vous irez loin après de tels débuts...
Mais je vois nos Tuteurs.

JULIE.

Ah! fuyons-les.

SCÈNE IV.

LES TUTEURS, JULIE, MARTON.

BAVARDIN.

Julie?

JULIE.

Que vous plaît-il, Monsieur?

BAVARDIN.

Le célibat t'ennuie,
Cela doit être au moins, et nous venons exprès
Délibérer ici sur tes vrais intérêts.

(Ils s'asseyent.)

A ton âge, un époux est un mal nécessaire;
Il faut t'en donner un, mais digne de te plaire,
Un homme essentiel. J'en connais un, vraiment,
Qui sans doute, Messieurs, aura votre agrément.
A vous parler sans fard, ses biens sont assez minces:
Mais c'est un homme instruit des intérêts des Princes!
Un homme! qui, je crois, est de tous leurs secrets;
Qui sait quand nous aurons ou la guerre ou la paix;
Un homme! qui s'occupe à fouiller nos chroniques,
Et qui m'a démontré par des faits authentiques,

Que depuis Pharamond, et deux siècles avant,
Quoi qu'on en ait écrit jusqu'aux jours d'à-présent,
Les Français n'ont jamais été battus.

MARTON.

La peste!
Quel homme!

BAVARDIN.

Outre cela, c'est qu'il est si modeste,
Qu'il ne songe pas même, avec tous ses talens,
A paraître à la cour, à percer chez les grands.
Rien ne l'occupe moins que sa propre fortune;
Mais il a ce qu'il faut, du moins, pour en faire une;
Et ce serait toujours un des meilleurs partis,
N'eût-il que le secret de faire des paris.
Qu'en dis-tu?

JULIE.

Vous m'allez trouver extravagante;
Mais je ne suis, Monsieur, que son humble servante,
Et je ne lui serai, s'il se peut, rien de plus.

BAVARDIN.

Comment?

ORGON.

Elle a raison; j'approuve son refus.
Le bel époux, vraiment, à donner à Julie,

Qu'un ridicule, assez dépourvu de génie,
Pour s'occuper toujours de semblables débats !

BAVARDIN.

Quoi donc? les intérêts des plus grands Potentats!
Les guerres! les combats, les traités!

ORGON.

Bagatelle,
Qui ne mérite pas de troubler la cervelle.
Parlez-moi de quelqu'un dont les vastes talens
Percent, quand il leur plaît, dans l'abyme des tems;
Pour qui l'antiquité n'offre point de ténèbres;
Qui connaît ses débris, ses monumens célèbres;
Qui peut, à la faveur de ses nobles travaux,
(Avec enthousiasme.)
Dérober à l'oubli le portrait d'un héros;
Qui possède un trépié, des couteaux victimaires,
Des urnes...

BAVARDIN.

Le vieux fou, qui vante ces chimères!

ORGON.

Peste de la gazette, et du sot qui la lit!

BAVARDIN.

Peste soit des trépiés, et du sot qui les fit!

ORGON.

L'extravagant!

BAVARDIN.

Le fat !... la fureur me transporte ;
Je n'y peux plus tenir... il vaut mieux que je sorte.
La gazette, morbleu !

(Il sort.)

ORGON.

Les trépiés ! le cheval !
Le butor !

MARTON.

Le débat est très-original.

ORGON à Julie.

Va, ne l'écoute point, Julie ; il faut qu'un homme
Connaisse les beautés de la Grèce et de Rome ;
Qu'il sache distinguer un Galba d'un Othon ;
Qu'on respire l'antique en toute sa maison ;
Qu'il ait au moins chez lui quelque peu d'eau lustrale,
Quelque petit morceau de lampe sépulchrale :
Conviens qu'un tel mari serait plus de ton goût,
Que tu l'adorerais ?

JULIE.

Moi, Monsieur ! point du tout.

GÉRONTE.

Je penserais ainsi, non pas que je n'estime
Autant, ou plus que vous, l'antiquité sublime.

(A part.)

J'ai pour elle (il faut bien applaudir le brutal)
Et pour ses monumens un respect sans égal.
Mais je crois qu'un Savant amuse peu les femmes.
Je pense que le Ciel a versé dans leurs ames
Beaucoup d'affinité pour des plaisirs plus doux
Que ceux que peut donner la science. Entre nous,
Pensez-vous qu'en effet, dans les momens nocturnes,
Elles feraient grand cas des trépiés et des urnes?
Il faudrait à Julie un époux moins savant,
Mais d'une humeur égale, attentif, amusant,
Qui fît tout son bonheur de l'aimer, de lui plaire,
Un honnête homme enfin, tel qu'on n'en trouve guère,
Sur-tout dans ces climats. Je voudrais, pour son bien,
Pouvoir la marier à quelque brave Indien,
Quelque honnête Chinois, quelque petit Bramine.
Ah! c'est là, c'est chez eux que la vertu domine!
Mais du moins, au défaut d'un aussi bon parti,
Je veux en peu de jours te donner pour mari
Un Voyageur instruit des mœurs et des usages
De ces Peuples qu'à tort on a nommés Sauvages.
Quel agrément pour toi d'entendre ses récits!
De voir les raretés de ces charmans pays!

(Avec enthousiasme.)

Des serpens! des oiseaux! des poissons! des reptiles!
Des fleurs! des calumets! de petits crocodiles!

Des

Des insectes!... cela t'amuserait du moins:
Conviens qu'un tel parti te plairait?

JULIE.

Encor moins.

GÉRONTE *piqué.*

Point du tout! encor moins!

MARTON.

Elle tranche un peu vîte.

ORGON *ironiquement.*

Un petit crocodile a pourtant son mérite.

GÉRONTE.

Une urne en a bien plus, du moins aux yeux des foux.

ORGON.

Mon petit Voyageur...

MARTON.

Messieurs, y pensez-vous?
Allez-vous pour cela vous quereller encore?
(A Orgon.)
Avez-vous oublié que c'est une pécore?
(A Géronte.)
Ce n'est qu'un animal, un imbécille, un sot.
Messieurs, faut-il ainsi se brouiller pour un mot,
Ne suivre, n'écouter que son premier caprice?
Je vois qu'au fond du cœur vous vous rendez justice.

(A Orgon.)

S'offensa-t-on jamais des propos d'un oison ?

(A Géronte)

Il radote.

ORGON.

Il est vrai.

GÉRONTE.

Cette fille a raison.

MARTON.

Pourquoi donc vous fâcher? Et quant à ma maîtresse,
Dont il paraît aussi que le refus vous blesse,
Peut-elle, malgré vous, se donner un mari ?
Il lui faut votre aveu pour choisir un parti.

(A Orgon.)

Un Voyageur la choque à la mettre en colère.

(A Géronte.)

Elle prendrait la mort plutôt qu'un Antiquaire:
Ainsi, vous avez tort de vous mettre en courroux,
Et c'est de votre choix qu'elle attend un époux.

GÉRONTE.

Oui, sans doute, c'est moi qui dois disposer d'elle,
Autrement point d'époux.

ORGON.

Songez, Mademoiselle,
Qu'il faudra m'obéir, ou rester fille. Adieu.

MARTON.

Fort bien, Messieurs, fort bien! vous allez voir beau jeu.

SCÈNE V.

JULIE, MARTON.

JULIE.

Les voilà donc partis ! grace au Ciel, je respire.
Vit-on jamais, Marton, un semblable délire ?

MARTON.

Il nous servira bien, si j'en crois mon projet ;
Mais allons y rêver, nous en verrons l'effet.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

MARTON.

N'AI-JE pas bien, Monsieur, arrangé mon systême?

DAMIS.

Fort bien.

MARTON.

Tout est-il prêt pour notre stratagême?

DAMIS.

Oui.

MARTON.

Songez que ma chambre est votre magasin.

DAMIS.

Tout est déja rangé.

MARTON.

L'affaire est en bon train

Continuez, Monsieur, payez d'effronterie,
Jouez bien votre rôle, et vous avez Julie.
Quel agrément de voir nos benêts attrapés,
Et qu'ils méritent bien tous trois d'être dupés !
Mais n'admirez-vous pas que ce logis rassemble
Trois fous aussi peu faits pour habiter ensemble,
Si discordans entre eux, jamais du même avis ?
Bon ! c'est plutôt cela qui les a réunis.
Chacun de son voisin croit être en droit de rire,
Et c'est un de leurs goûts que de se contredire.
Allons vîte, Crispin, votre déguisement.

CRISPIN.

Je vais le chercher.

(Il sort.)

MARTON.

Va, car voici le moment
Où, quand notre Antiquaire a fini quelque emplette
Il rentre à la maison.

CRISPIN *revenant avec une lanterne et deux habits ridicules.*

Voilà votre toilette,
Voici la mienne aussi.

MARTON.

Cette lanterne-là
Est-elle aussi du compte ?

CRISPIN.

Elle nous servira.

MARTON *riant du déguisement de Damis.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah! le bizarre équipage!

DAMIS.

Il s'accorde fort bien avec mon personnage.

CRISPIN.

Et le mien, qu'en dis-tu? n'est-il pas d'un bon choix?

MARTON.

Il te sied à ravir. Mais quelqu'un vient, je crois;
Il faut nous séparer, de crainte de surprise.
Adieu; c'est bien notre homme, et j'allais être prise.

(*Elle s'enfuit.*)

SCÈNE II.

ORGON, DAMIS, CRISPIN.

ORGON *au fond du théâtre, et se parlant à lui-même.*

Ils n'en démordront pas, j'ai paru trop tenté:
N'importe, un monument de cette antiquité

(*Appercevant Damis et Crispin.*)

Fût-il plus cher encor... Mais que vois-je? deux hommes

A ma porte !

CRISPIN.

Monsieur ne sait pas qui nous sommes.

ORGON.

Ni ne veux le savoir. Cet habit singulier
N'annonce rien de bon.

DAMIS.

Il est particulier,
Mais il en a, Monsieur, d'autant plus de mérite,
Et nous venons tous deux vous rendre une visite.

ORGON.

Une visite, à moi?

CRISPIN.

Sans doute, à vous.

DAMIS.

On dit,
Et c'est faire en deux mots connaître votre esprit,
Que vous avez, Monsieur, pour ce qu'on nomme antique,
Une amitié qu'on peut appeler sympathique;
Que l'un de vos plaisirs, et même le plus doux,
Est de vous occuper à rassembler chez vous
Le peu d'antiquités que vous pouvez connaître.

ORGON.

Mais j'en connais beaucoup.

DAMIS.

Monsieur, cela peut être;
Mais comme de tout tems je m'en occupe aussi,
Et que jusqu'à présent j'ai toujours réussi,
Je crois, sans me flatter, en avoir quelques-unes,
Qui pourraient vous manquer, et ne sont pas communes.

ORGON.

Et Monsieur les vendrait apparemment?

DAMIS.

Non pas.
J'en connais trop le prix, et j'en fais trop de cas;
L'Antiquité, Monsieur, fut ma première étude.

CRISPIN *d'un ton suffisant.*

Moi, sans trop me vanter, j'en ai quelque habitude.

DAMIS.

Et comme en arrivant, j'apprends que notre goût
Est le même à-peu-près, ou, pour mieux dire, en tout,
Je venais admirer ces monumens...

ORGON.

De grace,
Souffrez qu'auparavant, Monsieur, je vous embrasse.
Quoique de vos trésors je sois un peu jaloux,
Je suis heureux de voir un homme tel que vous;

Et vous êtes vous-même un trésor. A votre âge
Aimer l'antiquité ! c'est être vraiment sage.
Mais, dites-moi, Monsieur, d'où vous vient cet habit ?
C'est sans doute une antique ?

CRISPIN.

On vous le garantit,
Mais d'une antiquité, Monsieur, si fort... antique,
Là... d'une antiquité... d'autant plus authentique...
Qu'on voit assurément que rien n'est moins nouveau.
Eh bien ! malgré cela, convenez qu'il est beau.

ORGON.

Ah ! s'il est beau !

CRISPIN.

Dailleurs, c'est qu'il est si commode !
Vraiment, il fut un tems qu'il était à la mode ;
Mais il faut remonter à deux mille ans au moins.

ORGON.

Deux mille ans !

CRISPIN.

Oui, Monsieur, j'en aurais des témoins.
En fait d'antiquité, mon maître est un bon juge ;
Demandez.

DAMIS *froidement.*

Cet habit vient du tems du déluge.

ORGON.

Du déluge!

CRISPIN.

Comptez : je vous l'avais bien dit.

ORGON.

Comment! c'est un bonheur d'avoir un tel habit.
Du déluge, morbleu!

CRISPIN.

Les preuves sont complètes,
Et Noé le portait le dimanche et les fêtes.

ORGON.

Du déluge! Monsieur, peut-on vous demander
Comment, par quel secret il a pu se garder?

CRISPIN.

Les étoffes d'alors valaient mieux que les nôtres.

DAMIS.

Sans doute; et pour juger de ces tems-là par d'autres,
Ne voyons-nous pas bien que tout a dépéri?
Tout semble n'exister aujourd'hui qu'à demi :
On voit que par degrés le monde dégénère ;
Notre siècle extravague à me mettre en colère.
Tous nos petits auteurs, si fiers de leurs succès,
Sont pour les gens sensés de vrais colifichets.

Une métaphysique où le jargon domine,
Souvent imperceptible à force d'être fine,
Du clinquant honoré du nom de bel-esprit;
Voilà ce qui décide en faveur d'un écrit.

ORGON.

Il est vrai.

DAMIS.

Croiriez-vous que nous venons d'Athène,
Sur un simple rapport qu'autrefois Diogène,
(Monsieur, vous connaissez sans doute un si grand nom?)
Ce Philosophe Grec...

ORGON.

Si je le connais? bon!
J'ai lu plus de cent fois tout ce qui le concerne.
Eh bien, que Diogène?

DAMIS.

Y laissa sa lanterne,
Et qu'on pourrait encor la retrouver. Je pars,
Je m'embarque; en un mot, après mille hasards,
La voilà.

ORGON *saisi d'admiration.*

La voilà!

CRISPIN.

Lanterne respectable,
Que tu nous a coûté!

ORGON *à part.*

C'est un homme admirable :
Quel bonheur si... mais non, il ne voudra jamais,
Après tant de périls, et les pas qu'il a faits.
(Haut.)
Si vous étiez tenté de changer ou de vendre
Ce trésor... je sens bien que j'ai tort d'y prétendre ;
Mais ce serait, Monsieur, me faire un grand cadeau ;
J'allais de Diogène acheter le tonneau.
Quel plaisir d'assembler deux merveilles si rares !

CRISPIN.

Vraiment, je le crois bien.

ORGON.

Si vous n'êtes barbares...

DAMIS *feignant de se concerter avec Crispin.*

La lanterne, Crispin, perd un peu de son prix,
Si le tonneau nous manque.

CRISPIN.

Il est vrai.

DAMIS.

Des amis
M'avaient fait espérer de le trouver à Rome.

CRISPIN *d'un ton d'érudition.*

C'est à Rome, en effet, que mourut ce grand homme.

DAMIS.

J'étais prêt à partir pour l'acheter. De-là,
Comme il ne me manquait justement que cela,
J'avais fait le projet de repasser en France,
D'y jouir en repos d'un cabinet immense,
Et de m'y marier.

CRISPIN.

Il faut faire une fin.

ORGON.

De vous y marier?

DAMIS.

Oui, c'était mon dessein.

ORGON.

Se marier! qu'entens-je? Il me vient une idée
Admirable, et d'ailleurs je la crois très-fondée.
(A part.)
Avec le peu de bien que je possède encor,
Je ne pourrais jamais acquérir ce trésor;
L'argent coûte si cher! le jeter, c'est folie.
Si j'osois me flatter qu'il acceptât Julie?
(Haut.)
Monsieur, je crois avoir votre fait.

DAMIS.

Et comment?

ORGON *à part.*

O Ciel ! fais qu'il se prête à cet arrangement !

(Haut.)

J'ai sous mes lois, Monsieur, une jeune pupille,
Aimable, belle, riche, et d'une humeur docile...

DAMIS *froidement.*

Jeune, me dites-vous?

ORGON.

Oui, Monsieur.

DAMIS.

Mais, tant pis.

CRISPIN.

Oui, nous l'aimerions mieux avec des cheveux gris :
Cela serait plus beau, plus antique.

ORGON.

Ah ! je tremble ;
Il a parbleu raison. Mais, Monsieur... il me semble
Que vous pourriez un peu, sur cet article là...

CRISPIN.

Sans doute, avec le tems, ce défaut passera ;
Je veux, à soixante ans, lui voir un port de Reine.

DAMIS.

Ah ! si c'était du moins une beauté Romaine ?

ORGON.

Vous l'en aimeriez mieux? Eh bien, j'en suis ravi,
Elle en a tous les traits.

CRISPIN.

Oui-dà?

ORGON.

Si ce parti
Pouvait vous convenir.

CRISPIN.

Vraiment, c'est quelque chose.

DAMIS *d'un ton d'indifférence.*

Oui, mais l'hymen...

ORGON.

Je sais, quand je vous la propose,
Que si vous l'acceptez, vous lui faites honneur,
Et je vous le demande à titre de faveur.
C'est faiblement, Monsieur, vous payer la lanterne,
Ma pupille est pour elle un prix bien subalterne;
Mais vous ne m'en cédez, au fond, que l'usufruit,
Vous la retrouverez à ma mort.

CRISPIN.

C'est bien dit.

ORGON.

Le goût, les sentimens, l'humeur, tout nous rassemble;

Nous aurions le plaisir de demeurer ensemble,
Et d'ailleurs l'amitié...

DAMIS lui donnant la lanterne.

C'en est fait, j'y consens :
L'amitié sur mon cœur a des droits si puissans!...

ORGON baisant la lanterne, et la serrant avec transport dans ses bras.

Le mien ne peut suffire à l'excès de ma joie :
Béni soit à jamais le Ciel qui vous envoie!
Mais si par un dédit... (Excusez-moi, Monsieur,
Si je parais encor douter de mon bonheur)
Nous confirmions tous deux ce charmant hyménée?

DAMIS.

Soit, j'y consens encor.

CRISPIN.

Voyez la destinée!
(A Orgon.)
Vous allez à présent acheter le tonneau?

ORGON.

Je ne veux pas manquer ce précieux morceau :
(A Damis.)
Entrez, Monsieur, entrez, et nous allons conclure.

DAMIS à Crispin.

Attends-moi, je reviens après la signature.

SCÈNE III.

CRISPIN seul.

BON! déja l'antiquaire est pris dans nos filets :
Ma foi, vive Crispin pour les brillans projets!
Lanterne que jadis alluma Diogène,
Pour chercher vainement un Sage dans Athène,
Sage qu'il n'eût pas mieux découvert à Paris,
Il le faut avouer, tu nous a bien servis!
Mais songeons à remplir un nouveau personnage:
Commençons par ôter ce bizarre équipage.

(Il jette son habit d'antiquaire dans la coulisse.)

Adieu, mon pauvre habit du déluge. A présent
Me voici nouvelliste. On vient: c'est justement
Notre second Tuteur. Qu'il a l'air en colère!
Aurait-il sur les bras quelque fâcheuse affaire?

SCÈNE IV.

BAVARDIN, CRISPIN.

BAVARDIN en colère, et comme parlant à quelqu'un dans la coulisse.

Oui, vous êtes un sot. Je vous soutiens, morbleu,
Que bientôt au Mogol nous allons voir beau jeu.
Vraiment, il vous sied bien, avorton nouvelliste,
D'oser me contredire!

CRISPIN en lui-même.

Oui, l'aventure est triste.

BAVARDIN toujours en colère.

Ignorant! selon vous, le Mogol est en paix?
Morbleu! j'irais plutôt au Mogol à mes frais,
Que de venir ainsi débiter des sornettes,
Et d'oser jusque-là démentir les gazettes.
Oui, je l'ai parié, je le parie encor.

CRISPIN le contrefaisant.

Et si vous le niez, vous n'êtes qu'un butor.

BAVARDIN.

J'avais été, vraiment, un plaisant imbécille,
De promettre à ce fat la main de ma pupille!

CRISPIN.

Comment!

BAVARDIN prenant seulement garde à Crispin.

Oui, je voulais... Mais qui donc êtes-vous?
Que cherchez-vous ici?

CRISPIN un peu embarrassé.

Monsieur... il m'est bien doux
De vous entretenir... Vous saurez... que mon maître,
Que j'attends, et qui brûle aussi de vous connaître,
Va venir dans l'instant pour vous voir.

BAVARDIN.

Me voir? lui?

CRISPIN.

Ne vous nommez-vous pas Monsieur Bavardin?

BAVARDIN.

Oui.

CRISPIN.

N'êtes-vous pas d'ailleurs un fameux nouvelliste?

BAVARDIN.

Oui.

CRISPIN.

Nous avons l'honneur de les suivre à la piste.
N'êtes-vous point aussi tuteur d'une beauté
Que l'on nomme Julie ?

BAVARDIN.

Oui.

CRISPIN.

J'en suis enchanté :
Mon maître va venir. Justement, c'est vous-même.
Vous ne croiriez jamais à quel point il vous aime.

BAVARDIN.

Et quel homme est ton maître ?

CRISPIN.

Un homme singulier,
Qu'on soupçonne d'avoir un démon familier ;
Qui sait ce qui se passe aux quatre coins du monde,
Et, vous dis-je, a pour vous une estime profonde.

BAVARDIN.

Comment !

CRISPIN.

Figurez-vous qu'il ne se passe rien
A la ville, à la cour, soit en mal, soit en bien,
Qu'il n'en soit informé par des avis fidèles :

Mais vraiment, c'est son fort aussi que les nouvelles :
Il en reçoit par jour plus qu'un autre en dix ans ;
A peine il peut suffire à ses correspondans :
On prétend qu'il en a jusque dans les planètes ;
Je lui connais par mois au moins cinq cents gazettes
De différens endroits, du Mogol, du Japon...

BAVARDIN.

Du Mogol ?

CRISPIN.

Oui, Monsieur. Le Courrier d'Avignon,
Le Journal de Paris ; que sais-je? a son adresse
Il en vient chaque jour des flots de toute espèce :
Je ne finirais pas sur cet article-là.

BAVARDIN.

Te me surprends.

CRISPIN.

Ce n'est encor rien que cela.
Pour qu'on pût avec goût traiter la politique,
Il voudrait que l'on mît la gazette en musique.
Il n'est point de pays, de climats inconnus,
Dont il ne sache à fond, et sans les avoir vus,
Les intérêts, les mœurs, les usages, les modes,
(Comme en confidence.)
Il a quelque commerce avec les antipodes.

BAVARDIN.

Mais, c'est donc un oracle?

CRISPIN.

Oh! l'on peut s'y fier!
Jugez, puisqu'entre nous, on croit qu'il est sorcier.

BAVARDIN.

Il me dira donc bien si, comme je le pense,
La guerre est au Mogol.

CRISPIN.

Je le savais d'avance.
Depuis plus de six mois il en est averti :
Soyez tranquille.

BAVARDIN.

Bon! j'ai gagné mon pari.

CRISPIN.

Si vous l'avez gagné? Mais c'est de l'or en barre.

BAVARDIN.

Quel plaisir de connaître un mérite si rare!
Le verrai-je bientôt?

CRISPIN.

Il devrait être ici;
Je l'attends.

BAVARDIN.

Si c'était un homme tel que lui
A qui j'eusse songé pour établir Julie!

CRISPIN.

Quoi! véritablement, vous en auriez envie?

BAVARDIN.

Comment donc! j'en serais au comble de mes vœux.

CRISPIN *feignant de regarder si personne n'écoute.*

Eh bien, soyez content, il en est amoureux.

BAVARDIN.

Amoureux! que dis-tu?

CRISPIN.

Là chose est très-certaine.

BAVARDIN.

Ne me berces-tu pas d'une espérance vaine?

CRISPIN.

Mais quand je vous le dis... au moins soyez discret;
Car j'avais bien promis de garder le secret.

BAVARDIN.

Tu ne m'abuses pas?

CRISPIN.

Non, je vous dis qu'il l'aime,

Et si vous en doutez.... Mais le voici lui-même :
Il vous en parlera probablement.

SCÈNE V.

DAMIS, BAVARDIN, CRISPIN.

BAVARDIN avec empressement.

Monsieur,
Dois-je croire un récit qui charmerait mon cœur ?
Est-il vrai qu'en effet Julie ait su vous plaire ?

DAMIS.

Eh ! qui vous a, Monsieur, révélé ce mystère ?

BAVARDIN montrant Crispin.

Lui.

DAMIS.

Lui ? comment, maraud !

CRISPIN feignant d'être alarmé.

(A Bavardin.)

A quoi m'exposez-vous ?

BAVARDIN à Damis.

Permettez.

DAMIS.

Je ne sais qui retient mon courroux!

BAVARDIN à Damis.

De grace.

DAMIS.

Impertinent!

BAVARDIN.

Mais d'où vient ce silence?
Quoi! ne veniez-vous pas m'en faire confidence?
J'avais promis Julie, assez légérement,
A certain raisonneur, de qui l'air suffisant
En avait imposé d'abord à ma franchise;
Mais vraiment, j'aurais fait une étrange sottise;
Il n'a qu'à se résoudre à prendre un autre vol.

CRISPIN faisant des signes à son maître.

Comment! il soutenait, Monsieur, que le Mogol
N'est pas en guerre.

DAMIS.

Bon!

CRISPIN.

Jugez quel imbécille!

BAVARDIN.

Bien plus, si je l'en crois, le Mogol est tranquille

Depuis près de dix ans; mais j'ai gagé, morbleu,
Que cela n'était pas.

DAMIS *froidement.*

Le Mogol est en feu.

CRISPIN *à Bavardin.*

Eh bien! en doutez-vous à présent?

DAMIS.

Cette lettre
Que dans le moment même on vient de me remettre,
En est un sûr garant.

BAVARDIN *avec empressement.*

Monsieur, peut-on la voir?

CRISPIN.

Lisez : elle est, Monsieur, du grand Eunuque noir.

BAVARDIN *essayant de lire.*

Mais je n'y comprends rien, et plus je l'examine...

CRISPIN.

Quoi! vous n'entendez pas cette langue divine?

BAVARDIN.

Non, vraiment.

CRISPIN.

Ecoutez : Abou-Mullah-Maki,
Salamalem Sicrac. Cela veut dire ici :

» Le souffle empoisonné de la guerre sanglante,
» A porté dans nos murs la mort et l'épouvante:
» Notre grand Empereur ne s'en alarme pas;
» Il a pour lui nos vœux, et l'ange des combats.«

BAVARDIN.

Quoi! dans ces quatre mots?...

DAMIS.

Monsieur, il les explique
Très-littéralement. Cette langue énergique
En dit plus en deux mots que la nôtre dans dix.

BAVARDIN.

Langage merveilleux, oh! que ne t'ai-je appris!
Mais voudriez-vous bien, Monsieur, me les redire?
J'ai justement ici ce qu'il faut pour écrire.
(Il tire de sa poche une écritoire.)
Je veux confondre un peu ce nouvelliste obscur,
Qui m'osait disputer un fait dont j'étais sûr:
Jugez à quel excès cet homme est ridicule!

DAMIS dictant.

Abou, Mullah, Maki, Salamalem.

CRISPIN.

Virgule.

BAVARDIN.

Je reconnais bien-là le style oriental.

Franchement, nos auteurs n'en feraient pas plus mal,
S'ils adoptaient un peu cette riche méthode.

DAMIS.

Comment! ce style-là devient fort à la mode.

BAVARDIN *répétant le dernier mot.*

Salamalem.

DAMIS.

Sicrac.

BAVARDIN.

Je vous suis obligé;
Je vais trouver mon sot, et lui donner congé.
Mais, pour en revenir, Monsieur, à ma pupille,
Vous plaît-elle en effet?

DAMIS.

Il serait difficile
De la voir sans l'aimer.

BAVARDIN.

Bon! je suis trop heureux!
Vous l'aimez?

DAMIS *d'un ton d'irrésolution.*

Je l'avoue, elle avait tous mes vœux;
Mais je croyais, Monsieur, avoir quelque espérance,

Et je ne savais pas, quand j'en fis connaissance,
Qu'elle eût deux insensés pour Tuteurs. Franchement,
Je ne dois pas m'attendre à leur consentement.
L'un des deux est, dit-on, un benêt d'antiquaire:
Je suis déja, Monsieur, bien sûr de lui déplaire.
L'autre est un voyageur, mais c'est de mal en pis;
Je ne pourrais jamais accorder leurs esprits:
Ainsi, tout bien pesé, je ne dois de ma vie
Faire le moindre fond sur l'hymen de Julie.

BAVARDIN.

Vous êtes amoureux, et vous vous rebutez?
C'est un jeu pour l'Amour que ces difficultés.

DAMIS *avec froideur.*

Il faut y voir du moins quelque ombre d'apparence.

BAVARDIN.

Oh! vous l'épouserez, j'en répondrais d'avance:
Je prends sur moi l'affaire, et je vous servirai.
D'abord, c'est un grand point d'être bien assuré
Que nul autre que vous n'épousera Julie.

DAMIS.

Eh! qui m'en répondra, Monsieur, je vous en prie?

BAVARDIN.

Moi. Ne faut-il donc pas que je consente aussi?
Tenez, puisqu'aussi bien j'ai ce qu'il faut ici,

Je m'en vais, par écrit, vous donner mon suffrage:
Etes-vous satisfait?

(Il écrit.)

DAMIS.

Ah! cela m'encourage.

BAVARDIN.

J'en suis ravi. Lisez : vous sentez maintenant,
Qu'étant déja muni de mon consentement,
L'un ou l'autre Tuteur ne peut vous faire ombrage.

DAMIS *ironiquement.*

Vous ne pouviez, Monsieur, m'obliger davantage.

BAVARDIN.

Ils en enrageront, mais c'est tant pis pour eux :
C'est un plaisir de plus de les choquer tous deux.
Adieu; je vais un peu répandre la nouvelle
Des troubles du Mogol.

CRISPIN.

La bizarre cervelle!

DAMIS.

En voilà déja deux; ce début est fort bon:
Tu m'as bien secondé. Mais que nous veut Marton?

SCÈNE VI.

MARTON, DAMIS, CRISPIN.

CRISPIN.

Nous avons fait, Marton, d'excellentes affaires.

MARTON.

Oui!

CRISPIN.

Ma foi, tes conseils nous étaient nécessaires:
Nous en avons aussi, parbleu, bien profité.
Je suis dans une joie!...

DAMIS.

Ah! je suis enchanté.
Va, tu peux de ma part assurer ta maitresse
Que tout me réussit au gré de ma tendresse:
Je suis déja muni de deux consentemens.

MARTON.

Mais vous avez fort bien employé votre tems.

DAMIS.

Ah! si tu m'avais vu faire le difficile,

Lorsqu'ils m'offraient tous deux leur charmante pupille!
Pour hâter un hymen à mes desirs si doux,
Je les aurais, je crois, fait mettre à mes genoux.
J'ai peine encor, Marton, à m'empêcher d'en rire.

CRISPIN.

Au moment du contrat, comme ils vont nous maudire!
(A Marton.)
Mais sois donc moins rêveuse.

MARTON.

Avez-vous tout dit?

DAMIS.

Oui.

MARTON.

Et vous avez donc lieu d'être bien réjoui?

DAMIS.

La demande est plaisante; assurément, je pense.

CRISPIN.

Eh bien! que veux-tu dire avec ce grand silence?

DAMIS.

Explique-toi, Marton.

MARTON.

Monsieur, tout est perdu.

DAMIS.

DAMIS.

Comment?

MARTON.

Tout est perdu, vous dis-je.

CRISPIN.

Que dis-tu?

DAMIS.

Serait-il arrivé du malheur à Julie?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Serait-on instruit de notre fourberie?

MARTON.

Non.

DAMIS.

Eh! qu'avons-nous donc à craindre de fâcheux?

MARTON.

Vous avez un rival qui traverse vos feux.

DAMIS

Serait-il aimé?

MARTON.

Non.

DAMIS.

Surement?

MARTON.

Non, vous dis-je.

DAMIS.

Eh bien! de quoi, Marton, veux-tu que je m'afflige?

MARTON.

Il n'a fait seulement que gagner un Tuteur.

DAMIS.

Lequel donc?

MARTON.

Le plus fou des trois, le voyageur,
Par conséquent, Monsieur, le plus opiniâtre.

DAMIS.

C'est sans doute un malheur; mais on peut le combattre.
Et d'où sais-tu cela;

MARTON.

Du valet du vieillard,
Qui m'a tout dit. D'ailleurs, par un heureux hasard,
Il connaît l'intrigant, il sait à fond sa vie;
Et s'il est amoureux, c'est du bien de Julie.

DAMIS.

Et quel est-il, Marton?

MARTON.

De ces aventuriers
Qui se font appeler marquis ou chevaliers;
Espèce malfaisante, à l'intrigue livrée,
Tantôt du bel-esprit arborant la livrée,
Tantôt dupant les sots par des airs importans;
Dans la société dangereux charlatans,
Prodiguant leurs secrets pour épier les vôtres,
Fripons autorisés pour découvrir les autres;
Orateurs des cafés, où se forma leur goût,
Qui, par-tout rejetés, reparaissent par-tout;
Intrépides d'ailleurs à déchirer les femmes,
Et laissant à leur dos payer leurs épigrammes.

DAMIS.

Et ce valet, Marton, dont il est si connu,
Ne le démasque pas?

MARTON.

Son maître est prévenu;
Et quand il l'est, Monsieur, il l'est bien.

DAMIS.

Quelle adresse
A-t-il pu mettre en œuvre?

MARTON.

Il ment, il le caresse;

Pour mieux s'insinuer, il se dit voyageur,
Et l'applaudit en tout.

CRISPIN.

Comment! cet affronteur,
Sans lanterne, Monsieur, sans habit du déluge,
Sans Abou-Mullah-Ki, nous donne du grabuge?
Venez: nous allons voir s'il soutiendra le feu;
Il n'est pas naturel de perdre à si beau jeu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

GÉRONTE, DAMIS, CRISPIN.

CRISPIN *riant aux éclats.*

AH! j'en rirai, je crois, le reste de ma vie:
Ah, ah, ah, ah, ah, ah! quel maître en fourberie!

GÉRONTE *riant aussi.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah! comme il s'est enferré!

DAMIS.

Il n'a pas soutenu son air délibéré.

CRISPIN *continuant de rire.*

Mais il eût dû savoir, sans être fort habile,
Que Livourne est un fleuve, et non pas une ville.

GÉRONTE.

J'allais me trouver pris, pourtant.

CRISPIN.

Vous?

GÉRONTE.

En honneur.

DAMIS.

Oh! les plus clair-voyans sont sujets à l'erreur.

GÉRONTE.

Fiez-vous désormais à de pareils corsaires!

CRISPIN.

Ces gens auprès des sots font très-bien leurs affaires.

GÉRONTE.

Mais vous l'avez, parbleu! démasqué plaisamment.

DAMIS.

Il ne prévoyait pas ce fâcheux dénoûment.

CRISPIN.

Comme il faut en ce monde être sur le qui-vive!
Je l'ai connu jadis sous le nom de l'Olive.

GÉRONTE.

Oh! bien fin à présent qui saurait m'attrapper!

CRISPIN.

Vraiment, un tel exemple a dû vous détromper.

DAMIS.

Je pourrais pardonner un tendre stratagême

A quelqu'un comme il faut, tel que vous... ou moi-même,
Qui d'un feu plein d'appas éprouvant la douceur,
N'aurait que ce moyen d'assurer son bonheur;
Qui se verrait forcé, contre son caractère,
De tromper un vieux fou, de flatter sa chimère,
Sur-tout, si la beauté qui commande à son cœur,
Daignait autoriser ses soins et son ardeur.
Qu'en pensez-vous, du moins?

GÉRONTE.

La chose est différente.

DAMIS.

Mais un vil intrigant! l'aventure est criante.

GÉRONTE.

Il faut se défier de ces gens à grands mots;
Et vous êtes venu, ma foi, très-à-propos.
Mais dites-moi comment vous connaissez Julie?

DAMIS.

Pour abréger, Monsieur, je revenais... d'Asie:
Car, autant que j'ai pu, j'ai toujours voyagé.

GÉRONTE.

Voyagé? quel bonheur! vous êtes affligé
D'avoir fini sitôt.

DAMIS.

Fini? moi! Dieu m'en garde;

Et n'était la saison, Monsieur, qui nous retarde,
Je serais déja loin. A mon gré, c'est mourir
Que de rester chez soi. Quoi ! vivre sans courir !
J'espère bien encor, si le vent nous seconde,
Avoir fait en deux ans trois fois le tour du monde,
Et retourner encore au Monomotapa :
Je mourrais aujourd'hui sans cette attente-là.

GÉRONTE.

Au Monomotapa ? Je ne me sens pas d'aise.
C'est donc un beau pays ?

CRISPIN.

Il est, ne vous déplaise,
Plus beau que celui-ci.

GÉRONTE.

Va, j'en suis convaincu.

DAMIS.

S'il est beau ? mais sans lui, c'est que l'on n'a rien vu.
C'est là, c'est là, Monsieur, qu'on trouve des génies !
On y fait, comme ici, des vers, des comédies,
Des chansons, des ballets.

GÉRONTE.

Au Monomotapa ?

DAMIS.

Oui, Monsieur, on y fait jusqu'à des opéra.

GÉRONTE.

Des opéra?

DAMIS.

Sans doute, et bien meilleurs qu'en France:
La musique est divine; elle enchante.

CRISPIN.

Et la danse!

GÉRONTE.

Et l'orchestre?

DAMIS.

L'orchestre est admirable aussi.
Les spectacles, d'ailleurs, sont plus décens qu'ici;
On n'y voit ni rumeurs, ni reflux, ni cabales;
Les danseuses, sur-tout, sont autant de vestales.

GÉRONTE.

Pouvez-vous maintenant aller à l'opéra?

DAMIS.

Moi, je n'y vais jamais.

GÉRONTE à Crispin, qui bat des entrechats.

Eh! que fais-tu donc là?

CRISPIN.

Je répétais un pas d'une danse huronne.

GÉRONTE.

Comment?

DAMIS.

C'est qu'il la danse aussi bien que personne:
Il pourrait au besoin en donner des leçons.

CRISPIN.

Ah! les honnêtes gens que messieurs les Hurons!

GÉRONTE *avec transport.*

Sans doute, leurs vertus sont encor dans leur force,
Au lieu que parmi nous on n'en a que l'écorce.

DAMIS.

Voilà pourquoi le ciel, moins prodigue envers nous,
Leur a donné des biens dont nous serions jaloux,
Des secrets surprenans, des raretés uniques.

CRISPIN.

Des remèdes certains, mais doux et pacifiques;
De ces remèdes... là... qui guérissent; enfin,
On y meurt de son mal, jamais du médecin:
Ce n'est pas comme ici; nous sommes les sauvages.

GÉRONTE.

Ce garçon parle d'or.

CRISPIN.

J'ai vu certains breuvages
Opérer des effets que vous ne croiriez pas.

GÉRONTE.

Moi?

CRISPIN.

Vous. J'ai rapporté de ces heureux climats
Un élixir divin. Ah! quel plaisir extrême,
Si je pouvais, Monsieur, l'essayer sur vous-même!
Près de cet élixir les autres ne sont rien;
Mais malheureusement, vous vous portez si bien!

GÉRONTE.

Non, pas si bien.

CRISPIN.

Tant mieux : comptez sur mon service;
Deux flacons de mon eau vous rendraient un novice,
Un jeune adolescent. Vous pourriez, au besoin,
Vous faire un héritier... en m'en laissant le soin.
La sultane d'Agra, quoique laide et caduque,
Dans le tems qu'au sérail je lui servais... d'Eunuque,
Avec cet élixir aurait eu des enfans,
Et je l'aurais fait vivre encor plus de cent ans.

GÉRONTE *avec admiration.*

Encor plus de cent ans!

CRISPIN.

Moins quelques mois peut-être.
Je ne suis cependant qu'un sot près de mon maître.

Il ne doit qu'à lui seul cet excès de santé :
Voyez ce coloris !

GÉRONTE transporté de joie.

Ah! je suis enchanté.

(A part.)

Quel homme! et que le Ciel à propos me l'adresse!
Moi, qui touche aux glaçons de la triste vieillesse,
Je suis sûr avec lui de l'immortalité.

(Haut.)

Monsieur, votre entretien, ma curiosité,
Nous ont jusqu'à présent écartés de Julie :
Eh bien! vous disiez donc qu'au retour de l'Asie?...

DAMIS.

L'Amour guida mes pas; j'arrivai dans ces lieux :
Pouvais-je me soustraire au pouvoir de ses yeux!
Elle a cet enjoûment qui plaît en Italie;
Ce port majestueux qui charme en Circassie;
Ces traits fins, délicats, ce brillant coloris;
Cet œil vif, animé, qu'on recherche à Paris;
Cet air de liberté, l'ornement des Françaises;
Cet éclat de blancheur naturel aux Anglaises;
Un pied qui dans Pekin n'aurait pas de rival;
L'esprit... oh! pour l'esprit je n'ai rien vu d'égal :
Enfin, tout l'univers soupirerait pour elle;
Il n'est pas de climat qui ne la trouvât belle.

GÉRONTE *enchanté.*

Ah! que je vais l'aimer!

DAMIS.

Vous connaissez mes feux;
C'est de vous que dépend le succès de mes vœux,
Tout mon espoir enfin.

GÉRONTE.

Vraiment, j'en suis fort aise;
Je me tiens honoré, Monsieur, qu'elle vous plaise,
Et vous méritez bien de captiver son cœur.
Si je pouvais, moi seul, faire votre bonheur,
Vous seriez dès ce soir le mari de Julie;
Mais, malheureusement, elle est assujettie
A deux autres Tuteurs quinteux, extravagans,
Et je ne réponds pas de leurs consentemens.

DAMIS *un peu embarrassé.*

Mais vous pourriez toujours,... en m'assurant du vôtre,
Empêcher que leur choix ne tombât sur un autre;
Ou... s'ils lui proposaient de choisir un époux,
Elle rejetterait son désaveu sur vous:
Ce prétexte du moins... lui servirait d'excuse.

GÉRONTE.

Oui,.. vous avez raison.

DAMIS.

Cette innocente ruse
Pourrait l'aider, je crois, à s'en débarrasser.

CRISPIN.

Je suis de cet avis.

GÉRONTE.

Mais c'est fort bien penser.

DAMIS.

N'êtes-vous pas son maître aussi bien qu'eux ?

GÉRONTE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ma foi, pour réussir, il n'est pas d'autre route.

GÉRONTE.

Je me venge d'ailleurs en les bravant.

CRISPIN.

Fort bien.

GÉRONTE.

L'avis de ces Messieurs ne fut jamais le mien ;
Quel dépit ils auront !

CRISPIN.

Ils s'en pendront peut-être.

GÉRONTE.

Enfin, je suis mon goût en obligeant ton maître.
(Il s'approche d'un bureau pour écrire.)
Voici précisément ce qu'il faut. Ecrivons.

CRISPIN.

C'est très-bien fait à vous de brider ces oisons.

GÉRONTE à Crispin, qui se penche familièrement sur son épaule.

Je veux qu'il mette au jour ses différens voyages.

CRISPIN.

Je me charge, Monsieur, du détail des naufrages;
C'est mon genre.

GÉRONTE achevant d'écrire.

Comment se nomme-t-il?

CRISPIN.

Damis.

GÉRONTE.

Bon! j'ai connu son père, et nous étions amis.
Oh, parbleu! son nom seul eût hâté mon suffrage.
(Il lui donne le consentement.)
Tenez, Damis, tenez.

DAMIS.

Cet écrit m'encourage.
Que ne vous dois-je point après un tel plaisir?

GÉRONTE.

Mais ce n'est pas là tout, et je veux vous servir.
Attendez... oui, fort bien. Je prends sur moi la chose;
Malgré les préjugés, le mérite en impose :
Jamais ils ne pourront vous refuser leur choix,
Et vous allez, Monsieur, nous réunir tous trois.
Que je serais charmé de finir cette affaire
Dès ce soir !

CRISPIN *ironiquement.*

Mais vraiment, cela se pourrait faire.

GÉRONTE.

Bon! je vais les chercher; il ne faut qu'un moment:
Attendez-moi tous deux dans mon appartement.
Quand ils seront d'accord, je vous ferai paraître.

SCÈNE II.

GÉRONTE *seul.*

Je rends grace au hasard qui me l'a fait connaître.
Que je vais avec lui!... Quelqu'un vient.

SCÈNE III.

JULIE, GÉRONTE, MARTON.

GÉRONTE.

MON enfant,
Je veux sur ton bonheur te faire un compliment.

JULIE.

Et quel bonheur, Monsieur?

GÉRONTE.

Que tu seras contente!
Je te donne un époux, un homme qui m'enchante.

JULIE.

Un époux?

GÉRONTE.

Oui, ma fille, un fameux voyageur,
Et qui te fera voir bien du pays.

MARTON.

Monsieur,
Comment le nomme-t-on, s'il vous plaît?

GÉRONTE.

La future
Va l'apprendre à l'instant, car nous allons conclure.
C'est un homme accompli qui l'aime, et qui d'ailleurs
La charmera d'abord, ainsi que nos Tuteurs.
Adieu, je te rejoins ici dans l'instant même :
Je suis vraiment ravi.

SCÈNE IV.

JULIE, MARTON.

JULIE.

Ma frayeur est extrême.
Que veut-il m'annoncer? Que penses-tu, Marton,
De tout ceci?

MARTON.

Ma foi, je m'y perds. Que sait-on?
Peut-être le hasard vous a-t-il bien servie ;
Peut-être aussi que non ; car il faut dans la vie
S'attendre à tout.

JULIE.

Peux-tu me désoler ainsi?

MARTON.

Je ne décide rien.

JULIE.

Damis n'est point ici!
Devrait-il me laisser dans cette incertitude?
Je suis dans un état...

MARTON.

Oui, je sens qu'il est rude:
Voilà précisément ce qui m'afflige aussi.

JULIE.

Il y serait déja, s'il avait réussi.

MARTON.

Paix! j'entends nos vieillards.

JULIE.

Marton, que vais-je apprendre?

SCÈNE V.

LES TUTEURS, JULIE, MARTON.

ORGON à Bavardin.

Vous pouvez l'assurer qu'il a tort d'y prétendre,
Il ne l'obtiendra pas.

BAVARDIN vivement.

Je soutiendrai mon choix.

GÉRONTE d'un ton de confiance.

J'en ai fait un qui va nous accorder tous trois.

ORGON.

Vous?

GÉRONTE.

Moi.

BAVARDIN.

Chansons!

GÉRONTE.

Messieurs....

ORGON.

Pourquoi tant de redites?

GÉRONTE.

Ecoutez-moi du moins.

ORGON en colère.

Le bien que vous m'en dites
Ne m'obligera pas à changer de projet;
Je me suis engagé, par écrit, qui plus est.

BAVARDIN.

Et moi par un dédit.

GÉRONTE.

J'ai fait la même chose;
Et si vous connaissiez celui que je propose...

ORGON.

Non, ce sera le mien.

BAVARDIN.

Je n'en démordrai pas.

GÉRONTE.

Parbleu, ni moi non plus.

ORGON.

Nous verrons.

BAVARDIN.

Quel fracas!
La dispute entre nous devient fort inutile.

GÉRONTE.

Vous n'auriez pu, morbleu, mieux choisir entre mille,
Du moins vous l'allez voir. Venez, venez, Monsieur.

SCÈNE VI et dernière.

Les Acteurs précédens, DAMIS, CRISPIN.

ORGON.

Me trompé-je?

BAVARDIN.

Que vois-je?

JULIE.

Ah! Marton.

MARTON.

Quel bonheur!

C'est lui, Madame.

ORGON.

Ah! Ciel! Eh! c'est mon antiquaire!

GÉRONTE.

Non, c'est un voyageur, Monsieur, sans vous déplaire.

BAVARDIN.

Ah! c'est mon nouvelliste!

CRISPIN *à Bavardin.*

Abou Mullah-Maki,
Salamalem Sicrac.

BAVARDIN.

Oui, justement, c'est lui.

ORGON.

Il n'avait pas tantôt un habit si moderne;
Mais c'est lui cependant.

CRISPIN *à Orgon.*

Sans doute, et la lanterne?..

ORGON.

Va, je le remets bien.

GÉRONTE.

Que veut dire cela?

CRISPIN *à Géronte.*

Oh! vous vous souviendrez du Monomotapa.

GÉRONTE.

Veux-tu bien m'expliquer cet étrange mystère?

ORGON *à Damis.*

Eh quoi! n'êtes-vous plus ce fameux antiquaire?

DAMIS.

Non, Messieurs. Puisqu'il faut vous parler franchement,
Mon rôle est achevé, je ne suis qu'un amant.

J'ai, pour vous accorder, eu recours à la ruse :

(Montrant Julie.)

Mais j'étais amoureux, et voilà mon excuse.

GÉRONTE.

Ah, Ciel !

ORGON.

Après ce tour, à qui donc se fier ?

BAVARDIN.

On me l'avait bien dit, il faut qu'il soit sorcier.

(Ils sortent en colère.)

DAMIS à Julie.

Venez, que votre main comble mon espérance.

JULIE.

Ah ! vous êtes bien sûr de ma reconnaissance.

MARTON.

Je l'avais bien prédit, l'Amour est le plus fort :
Quand il conduit la barque, elle arrive à bon port.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LE BARBIER
DE BAGDAD,
COMÉDIE.

AVERTISSEMENT.

On se permet d'imprimer cette bagatelle, qui n'a été faite pour aucun théâtre, quoiqu'elle ait été demandée plus d'une fois à l'Auteur. On peut la regarder comme un exemple de ce qu'on appelle dans le monde *Pièce de Société.*

Elle servit à l'amusement d'une personne illustre, qui en indiqua le sujet. Il est tiré des Contes Arabes, connus sous le nom des *Mille et une Nuits.* C'est une des meilleures histoires du livre : et peut-être la gaîté française n'a-t-elle rien imaginé de plus comique dans ce genre.

Le personnage d'Arlequin est le seul qui soit de l'invention de l'Auteur. Il parut se soutenir à côté du rôle principal. L'entreprise n'était pas aisée : on en appelle à tous ceux qui ont lu le Conte. Le reste de la pièce n'est que le sujet même mis en dialogue. On a cru devoir conserver jusqu'aux expressions, qui, dans l'original, sont en effet aussi plaisantes qu'elles puissent l'être.

ACTEURS.

LE CADI.

ZULIME.

ALMANZOR.

FATMÉ.

ARLEQUIN.

LE BARBIER.

ESCLAVES d'Almanzor.

SUITE du Cadi.

La Scène est à Bagdad.

RAR
THE
...
ANC
THE
TIC

Savez vous que dans tout Bagdad, vous ne trouve:
riez pas un Barbier qui me ressemble ?

LE BARBIER DE BAGDAD, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALMANZOR convalescent, en désbabillé; FATMÉ.

ALMANZOR.

De grace, ma chère Fatmé, que je te parle encore de Zulime.

FATMÉ.

C'est-à-dire, que vous allez me répéter ce que vous m'avez déja dit cent fois.

ALMANZOR.

Non, Fatmé, je ne t'ai point encore dit combien elle est aimable; du moins ne te l'ai-je pas

dit comme je le sens. Mais toi qui as le bonheur de la servir, parle : vis-tu jamais plus de graces réunies sur un même visage, des traits plus délicats, une physionomie plus piquante ? Tu peux me contredire, chère Fatmé, je ne m'en offenserai pas. Après son injuste rigueur, je souhaiterais de lui trouver un défaut.

FATMÉ *malignement.*

Je veux bien convenir que Zulime est en effet très-aimable ; mais...

ALMANZOR *vivement.*

Je veux bien convenir ! Zulime ne vous est-elle pas bien obligée ? Ne voilà-t-il pas une jolie expression ? En vérité, vous autres femmes, quand vous louez les personnes de votre sexe, vous avez toujours un ton si sec, si aride, qu'il n'est pas possible de vous écouter de sang-froid. Je veux bien convenir !

FATMÉ *riant.*

Ha, ha, ha, ha ! Tu peux me contredire, Fatmé, je ne m'en offenserai pas. Ha, ha, ha !

ALMANZOR.

Peux-tu me railler, Fatmé, et voir l'état déplorable où je suis réduit ?

FATMÉ.

Mais, riche comme vous l'êtes, Almanzor, que ne vous adressez-vous directement au Cadi?

ALMANZOR.

Je sais qu'il fut l'ami de mon père, que ma fortune est égale à la sienne, et qu'il pourrait peut-être me donner la préférence sur mes rivaux; mais, Fatmé, le triste bonheur que de jouir d'un cœur à qui l'on aurait fait quelque violence! Non, je ne veux obtenir Zulime que d'elle-même.

FATMÉ.

Voilà bien de la délicatesse.

ALMANZOR.

Et c'est un plaisir de plus que je dois à l'Amour. Mais n'aurais-je donc plus d'autre ressource? Tu m'avais promis de me servir, et je n'ai vécu, tu le sais, que sur cette espérance.

FATMÉ.

Vraiment, c'était bien mon intention; mais Zulime ne ressemble point du tout aux autres femmes.

ALMANZOR.

Il est trop vrai, Fatmé; nulle autre femme n'est comparable à Zulime.

FATMÉ.

Je pourrais bien vous faire une confidence; mais cela ne ferait qu'augmenter votre amour.

ALMANZOR.

Ah! ne me cache rien.

FATMÉ.

Vous m'en priez de si bonne grace! Apprenez donc que j'ai parlé à Zulime.

ALMANZOR.

Achève.

FATMÉ.

Je lui ai représenté cette langueur intéressante dans laquelle vous êtes tombé, cette maladie qui vient de nous donner tant d'alarmes pour vos jours, et que j'ai mise entièrement sur le compte de son indifférence.

ALMANZOR.

Eh bien?

FATMÉ.

Elle m'a écoutée avec plaisir, tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous avait fait souffrir; mais aussitôt que j'ai voulu l'engager

à

à vous permettre de la voir : » Vous êtes bien » hardie, ma-t-elle dit, d'oser me faire une sem« blable proposition. »

ALMANZOR.

Que tu me désespères, ma chère Fatmé!

FATMÉ.

Je le conçois, car je fus désespérée moi-même.

ALMANZOR.

Quoi! pas un mot plus favorable?

FATMÉ.

Pas un mot.

ALMANZOR.

Et Zulime te dit tout cela d'un ton à ne te pas laisser le moindre doute de ses sentimens?

FATMÉ.

Oh! du ton le plus convaincant.

ALMANZOR.

Ah! Fatmé, que je suis malheureux! Aurais-tu pensé que l'amour pût irriter à ce point une femme aimable?

FATMÉ.

En vérité, les femmes sont impénétrables.

ALMANZOR.

Tu n'osas repliquer, sans doute?

FATMÉ.

Oh! que je ne me rebute pas si légérement!

ALMANZOR.

Eh! dis donc vîte. Peux-tu me laisser dans cette cruelle incertitude ?

FATMÉ.

Hélas! il en mourra, lui dis-je.

ALMANZOR.

Eh bien ?

FATMÉ.

Je prononçai ces derniers mots d'un ton si naturel et si vrai, qu'elle en devint toute rêveuse. Ses beaux yeux se baissèrent; mais un regard en dessous qu'elle me jeta, m'en apprit plus qu'elle ne m'en voulait cacher.

ALMANZOR.

Comment?

FATMÉ.

Je compris qu'elle voulait observer sur mon visage, si j'étais en effet aussi pénétrée de vos sentimens que je semblais l'être. Je m'y connais,

Seigneur Almanzor; il y avoit de l'intérêt dans ce regard-là, et les mouvemens d'une femme échappent rarement aux yeux d'une autre femme.

ALMANZOR avec transport.

Ah! Fatmé, chère Fatmé, que ne te dois-je pas! Quoi! Zulime?...

FATMÉ.

Voilà bien les amans! tour-à-tour les victimes du désespoir, ou les jouets de l'espérance.

ALMANZOR vivement.

Cours, ma chère Fatmé, cours. Ose tenter avec Zulime un nouvel entretien. Prends ma bourse, ces bijoux; tout est à toi, si je peux réussir à toucher le cœur de la belle Zulime. Ne laisse point au faible intérêt qu'elle a pu te marquer pour moi, le tems de se refroidir. Songe que je vais compter tous les momens, et mesure ton zèle sur mon impatience.

FATMÉ.

Adieu, Seigneur Almanzor. Croyez que je vous servirai bien; mais que l'amour a toujours dans le cœur d'une femme quelque intelligence secrette, qui a plus de crédit que tous nos services.

SCÈNE II.

ARLEQUIN, ALMANZOR.

ARLEQUIN *voyant sortir Fatmé.*

J'AI dîné quand je vois cette femme-là. Dès qu'un maître est amoureux, il n'y a plus rien à gagner que pour ces intrigantes.

ALMANZOR.

Ah! te voilà, maraud; eh! d'où viens-tu?

ARLEQUIN.

D'où je viens, Monsieur?

ALMANZOR.

Oui, réponds....

ARLEQUIN.

Eh! mais de chez le Barbier apparemment.

ALMANZOR.

Quoi! toujours ce maudit Barbier?

ARLEQUIN.

Doucement, Monsieur, doucement: n'en dites

pas de mal. Si vous saviez combien il vous aime! C'est lui qu'il faut entendre parler de Monsieur votre père, de sa sagesse, de sa prudence! Oh! vraiment c'était un homme, lui!

ALMANZOR.

Que veux-tu dire avec ces impertinences?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur, ce n'était pas une tête à donner dans les pièges d'une jeune coquette, ni à dépenser inutilement son bien en présens pour des soubrettes; entendez-vous? Enfin, quelque jour, peut-être, vous serez curieux d'entendre le Barbier.

ALMANZOR.

Plaisant oracle, en effet, d'une tête comme la tienne!

ARLEQUIN.

Oh! c'est que ce n'est pas un Barbier qui ne sache faire que la barbe, du moins.

ALMANZOR.

Tant pis.

ARLEQUIN.

C'est un grand astrologue, un grand philosophe, qui prédit le beau temps et la pluie mieux

qu'un almanach, qui explique tous les songes;... mais ce n'est rien, ce n'est rien que tout cela.

ALMANZOR.

Auras-tu bientôt fini?

ARLEQUIN.

Un grand astrologue! un grand philosophe! un grand Barbier! ce n'est rien. Ce sont ses histoires dont vous seriez enchanté. Il faut qu'il ait une bibliothèque dans la tête. Dans le moment même il en racontait une; mais d'une beauté!... d'une beauté!... d'un intérêt!... d'une longueur qui ne se conçoit pas! Des enchantemens, un génie, une baleine, une tortue... oh! rien n'est si beau.

ALMANZOR.

Laisse-là tes histoires, te dis-je, et songe que j'ai besoin de toi. Enfin, mon cher Arlequin, j'ai lieu de croire que la belle Zulime commence à devenir plus sensible. Fatmé vient de me promettre d'employer....

ARLEQUIN en même tems que son maître, dit entre ses dents.

La tortue aux écailles dorées, montée sur l'éléphant couleur de rose... Non; l'éléphant couleur de rose monté sur la tortue....

ALMANZOR.

Que marmottes-tu là entre tes dents?

ARLEQUIN.

N'y prenez pas garde, Monsieur; c'était une distraction : je vous écoute.

ALMANZOR.

Fatmé m'a donc promis d'employer toute son adresse auprès de Zulime....

ARLEQUIN *continuant toujours sans écouter son maître.*

L'éléphant prit son vol pour traverser.... l'Euphrate, oui, l'Euphrate, pendant que la Tortue...

ALMANZOR.

Encore?

ARLEQUIN *comme s'éveillant.*

Achevez, Monsieur, je ne perds pas un mot.

ALMANZOR.

Conçois, mon cher Arlequin, conçois tout l'excès de ma joie, si Fatmé ne m'abuse point. Mais, dis-moi, penses-tu que Zulime ne se rende pas en effet à tant d'amour?

ARLEQUIN *avec distraction.*

Si Fatmé a promis de vous servir....

ALMANZOR.

Oh! oui, je peux compter entièrement sur son zèle.

ARLEQUIN du même ton.

Je ne doute pas qu'elle ne réussisse. Elle a une de ces physionomies qui promet beaucoup, cette fille-là! Quant à Zulime, je vous dirai, seigneur Calife, que la tortue ayant passé l'Euphrate, fut très-effrayée de ne plus apercevoir l'éléphant; mais puisque Fatmé veille à vos intérêts....

ALMANZOR.

Quel diable de galimatias me fais-tu là d'éléphant, de tortue, et de je ne sais combien d'autres impertinences?

ARLEQUIN se frappant la tête.

Cette maudite histoire me revient toujours à l'esprit! Mais voilà qui est fait, Monsieur, je me rappelle très-bien ce que j'avais à vous dire. Il est certain que Zulime est femme, par conséquent susceptible d'amour; et quand elle aurait le cœur aussi dur que les arches du pont d'argent, les soumissions du prince bossu l'emporteraient à la fin sur les enchantemens de la perfide baleine: ce qui doit absolument vous tranquilliser.

ALMANZOR.

Ce coquin est ivre ou ensorcelé. Quel est le démon qui ta fourré dans la tête toutes ces extravagances?

ARLEQUIN.

Le Barbier.

ALMANZOR. Pendant qu'il parle, Arlequin s'éloigne insensiblement.

Mais peux-tu me voir dans l'inquiétude où je suis, et t'occuper de pareilles misères? Songes-tu bien que ma vie dépend du succès de mon amour, et ne devrais-tu pas, du moins, te montrer sensible?... (Arrêtant Arlequin.) Oh! pour le coup, je t'y attendais. Voilà donc, double traître, l'attention que tu me prêtes! Parle, réponds, où allais-tu?

ARLEQUIN avec crainte.

Monsieur....

ALMANZOR.

Parle, dis-je, ou je t'assomme.

ARLEQUIN avec crainte.

Eh bien! Monsieur, puisqu'il faut vous le dire, j'allais....

ALMANZOR.

Où ?

ARLEQUIN *avec un soupir.*

Chez le Barbier.

ALMANZOR.

Chez le Barbier, malheureux!

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur; je suis persuadé qu'il n'a pas encore achevé sa belle histoire de la tortue aux trois royaumes, et je voulais....

ALMANZOR.

Maudit soit le bélître avec ses histoires!

ARLEQUIN.

Si vous me permettiez de vous la raconter.

ALMANZOR.

Te tairas-tu, bourreau! crois-tu que mon amour me permette?...

ARLEQUIN.

Oui, votre amour; et voilà précisément ce que vous reproche le Barbier.

ALMANZOR.

Eh! que m'importe, dis-moi, le suffrage de ton misérable Barbier?

ARLEQUIN.

Ce n'était pas ainsi que pensait Monsieur votre père.

ALMANZOR.

Approche, babillard insupportable, approche, que je me donne une fois le plaisir de te confondre. Eh bien! parle, que peut-on trouver à redire à mon amour?

ARLEQUIN.

Vous aurez toujours raison contre moi; mais si vous souhaitiez, j'irais...

ALMANZOR.

Non, j'écouterai de sang-froid, réponds.

ARLEQUIN.

Premièrement, Monsieur, il est clair que Zulime se moque de vous.

ALMANZOR.

Eh! qui te l'a dit, traître, qu'elle se moquât de moi?

ARLEQUIN.

Le Barbier.

ALMANZOR.

Peste soit du maroufle!

ARLEQUIN.

Vous même enfin, Monsieur, puisqu'il faut parler. Vos plaintes continuelles, vos imprécations, vos soupirs, et toutes ces pièces d'or que vous enlève cette coquine de Fatmé, ne voilà-t-il pas d'assez bonnes preuves que l'on se moque de vous ?

ALMANZOR.

Ah! je t'entends; mes libéralités pour Fatmé te déplaisent. Si tu étais moins intéressé, tu me trouverais plus raisonnable. Il me semble pourtant que le rang que tu tiens dans ma maison, et les espérances que je t'ai données pour l'avenir, devraient suffire à ton avidité.

ARLEQUIN.

Bon! des espérances. Eh! qui les remplira ces belles espérances, si ce maudit amour continue de vous tourner la tête ? Vous n'avez qu'à retomber malade, comme dernièrement; ne refusiez-vous pas tous les secours qu'on voulait vous donner ?

ALMANZOR.

Mais si je te démontre, maraud, que ma passion même devient pour toi le véritable chemin

de la fortune, que répondras-tu? N'est-il pas vrai que si j'ai le bonheur de plaire à Zulime, je l'épouse? Si je l'épouse, il faudra que je lui fasse une maison, que je lui donne des esclaves, des eunuques ; et c'est toi précisément sur qui j'avais jeté les yeux, toi que je destinais intérieurement à cette fonction bienheureuse....

ARLEQUIN.

Moi!

ALMANZOR.

Oui, je me proposais de te faire le chef de mes eunuques.

ARLEQUIN.

Chef des eunuques! oh! oh! c'est sans doute quelque dignité considérable?

ALMANZOR.

Oui, qui t'eût donné tes entrées par-tout dans mon sérail.

ARLEQUIN.

Mais d'un exercice peut-être bien pénible?

ALMANZOR.

Non, rien du tout à faire.

ARLEQUIN.

Et je pourrais par conséquent boire, manger, dormir à mon aise?

ALMANZOR.

Tu te verrais engraisser à vue d'œil.

ARLEQUIN.

Ah! l'excellente chose, l'excellente chose! je n'aurais de ma vie songé à cet emploi-là.

ALMANZOR.

J'entends quelqu'un, c'est Fatmé. Que vient-elle m'apprendre?

SCÈNE III.

FATMÉ, ALMANZOR, ARLEQUIN.

FATMÉ.

OUF! je n'en puis plus; j'ai couru d'une vîtesse inconcevable : laissez-moi, s'il vous plaît, reprendre haleine.

ALMANZOR.

Ma chère Fatmé, comment pourrais-je m'acquitter de tant de services?

FATMÉ.

Il faut que l'intérêt que vous m'ayez inspiré

soit bien vif. Je ne m'occupe, en vérité, que de vos affaires.

ARLEQUIN à part.

La fine mouche!

ALMANZOR.

Sois bien sûre aussi que je ne mettrai point de bornes à ma reconnaissance. Tu as parlé à Zulime, sans doute?

FATMÉ.

Oh! je la crois enfin dans les dispositions.... (Appercevant, Arlequin et riant.) Mais quelle est cette plaisante figure? ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Voilà une fille qui me paraît bien joyeuse.

FATMÉ.

Comment donc! Seigneur Almanzor, cela parle! ha, ha, ha, ha, ha, ha!

ALMANZOR.

C'est un de mes esclaves noirs, qui se nomme Arlequin. Mais de grace, ma chère Fatmé, dis-moi....

FATMÉ.

Arlequin, dites-vous? ah! la bonne figure! ha, ha, ha, ha!

ARLEQUIN.

Oui, Arlequin, Mademoiselle; qu'y trouvez-vous donc de si risible?

FATMÉ.

Ha, ha, ha, ha, ha!

ALMANZOR.

Fatmé.

FATMÉ.

Non, je n'ai rien vu de si comique. Ha, ha, ha!

ARLEQUIN.

Voilà, par exemple, qui commence à devenir impertinent. Savez-vous, Mademoiselle la Soubrette, que je n'entends pas raillerie?

FATMÉ.

Ah! la drôle de chose! Pourquoi donc ne me l'aviez-vous pas encore montré?... Je crois que j'en deviendrai folle; ha, ha, ha!

ALMANZOR à Arlequin.

Retire-toi, maraud.

FATMÉ.

Non, s'il vous plaît, qu'il ne s'en aille pas; il est trop divertissant; ha, ha, ha!

ALMANZOR.

Ma chère Fatmé !

FATMÉ.

Le singe de Zulime n'est pas, à beaucoup près, si plaisant; ha, ha, ha, ha !

ARLEQUIN.

Voyez un peu cette guenon-là, avec son singe ! Savez-vous bien à qui vous parlez, Mademoiselle ? Vous perdez le respect à un chef des eunuques, entendez-vous ?

FATMÉ.

Un chef des eunuques ! ha, ha, ha ! Mais, oui, vraiment, il en a bien la mine ; ha, ha, ha ! Je n'ai jamais tant ri de ma vie : ha, ha !

ARLEQUIN la contrefaisant.

Ho, ho, ho, ho, ho ! Est-ce que vous croyez que l'on ne sait pas rire aussi bien que vous ?

FATMÉ.

Ha, ha, ha, ha !

ARLEQUIN.

Ho, ho, ho, ho !

ALMANZOR.

Je n'y peux plus tenir moi-même. (Ils rient tous trois.)

Eh bien, Fatmé! cette gaîté du moins est-elle d'un heureux présage pour mon amour?

FATMÉ.

Quoi! je ne vous ai pas encore dit?...

ALMANZOR.

Vraiment, non.

FATMÉ.

Allons, Seigneur Almanzor, de la vivacité, de la joie. Tout réussit au gré de vos espérances. Cette Zulime si fière, vous l'accorde enfin ce rendez-vous si desiré. Elle vous attend chez elle dans une heure.

ALMANZOR.

Ah! chère Fatmé, que je t'embrasse!

FATMÉ.

Son père sera sorti pour quelques affaires de son commerce. Vous vous présenterez à cette porte, où vous me trouverez pour vous recevoir, Convenez, Seigneur Almanzor, que je n'ai pas la main malheureuse.

ALMANZOR.

Je ne peux trop te payer une si bonne nouvelle. Tiens, Fatmé.

(Il lui donne une bourse: Arlequin fait plusieurs lazzis pour s'en emparer.)

FATMÉ.

Disposez toujours de même de mes petits services. Adieu, Monsieur le chef des eunuques.

ARLEQUIN.

Adieu, Soubrette infernale, adieu.

SCÈNE IV.

ALMANZOR, ARLEQUIN.

ALMANZOR.

ALLONS! vîte un Barbier. Dépêche-toi, je n'ai pas un moment à perdre.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur. (Revenant sur ses pas.) Mais le vôtre demeure fort loin; si j'allais chercher l'autre?

ALMANZOR.

Qui, l'autre?

ARLEQUIN.

Eh oui! celui dont je vous parlais; notre voisin le Barbier.

ALMANZOR.

Que m'importe! vas où tu voudras, et reviens au plus tôt.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur : ah, quel plaisir!

SCÈNE V.

ALMANZOR seul.

ENFIN, je suis le plus heureux des hommes; je suis aimé de Zulime! Mes peines passées ne sont plus qu'un songe, dont le bonheur est le réveil. Momens fortunés! que vous tardez encore à mon amour. Ah! Zulime, ma chère Zulime! par combien de caresses je vais vous faire expier vos rigueurs! Mais ce traître d'Arlequin ne revient pas. Ce Barbier loge à ma porte, et le malheureux n'est pas encore ici! Je crois que tout le monde s'est donné le mot aujourd'hui pour m'impatienter. Arlequin! ce maraud me fera perdre l'esprit. Maudit Arlequin! peste soit du faquin de Barbier!

SCÈNE VI.

LE BARBIER, ALMANZOR, ARLEQUIN.

ARLEQUIN. Il entre à reculons, comme pour ne pas perdre le Barbier de vue, et se laisse tomber sur son maître. Le Barbier tombe aussi embarrassé dans les jambes d'Arlequin. Ce dernier se relève, et court vîte au secours du Barbier, avec un empressement qui tient du respect.

Le voici, le voici le Barbier! Vous prenez feu d'abord, comme si tout était perdu.

ALMANZOR, se relevant.

Voyez un peu ce butor! Allons, maraud, dépêche-toi.

LE BARBIER, après de grandes révérences qui étonnent Almanzor.

Béni soit, Seigneur Almanzor, l'heureux jour qui m'approche de votre personne, le fidèle esclave qui est venu m'apporter vos ordres, et l'occasion fortunée qui me procure le précieux avantage de vous être utile!

ALMANZOR, à part.

Voilà bien des cérémonies!

LE BARBIER.

Ah! Seigneur, la renommée ne ment point. Vous êtes en effet le vivant portrait du plus honnête et du plus vertueux père. Je crois le voir, l'entendre, et ce souvenir m'arrache encore des larmes.

(Il pleure.)

ALMANZOR.

Consolez-vous, bonhomme, et songez que j'ai besoin de vous. Allons donc vîte, Arlequin, allons donc vîte!

ARLEQUIN, pleurant.

Oui, Monsieur.

LE BARBIER, avec un profond soupir.

Puisqu'il faut étouffer une douleur si juste, permettez-moi, Seigneur, de vous demander comment vous vous portez. Votre visage ne semble pas des meilleurs.

ALMANZOR, avec une nuance d'impatience.

Aussi ne fais-je que relever de maladie.

LE BARBIER.

Dieu veuille vous préserver de tous maux, et

que l'esprit du Prophète vous conduise en toutes vos démarches!

ALMANZOR.

Arlequin?

ARLEQUIN préparant une toilette au fond du théâtre.

Tout est prêt, Monsieur, tout est prêt.

LE BARBIER.

Oserai-je à présent vous demander en quoi mon petit ministère peut vous être utile? Est-ce le Médecin, l'Astrologue ou le Barbier dont vous avez besoin?

ALMANZOR.

Quoi! ce traître ne vous a pas dit?...

LE BARBIER.

Doucement, Seigneur Almanzor, doucement, toute impatience est dangereuse après une grande maladie. Si vous êtes curieux de votre horoscope, j'ai mon astrolabe. S'il faut vous tirer du sang, voici mes lancettes....

ALMANZOR.

Eh non! ce sont vos rasoirs qu'il me faut, et promptement, s'il vous plaît.

LE BARBIER.

Je vais donc les chercher, et je suis à vous dans le moment; dans le moment je suis à vous.

SCENE VII.

ALMANZOR, ARLEQUIN.

ALMANZOR.

COMMENT, double faquin, tu vas m'appeler ce Barbier, et tu ne lui dis pas?....

ARLEQUIN.

Dans le moment il est à vous, Monsieur, dans le moment. Monsieur votre père n'était pas impatient comme vous, du moins; mais tenez, le voilà déja, le Barbier, le voilà!

SCÈNE VIII.

LE BARBIER, ALMANZOR, ARLEQUIN.

LE BARBIER. Il passe gravement une serviette au col d'Almanzor, et s'approche comme pour commencer; mais tout-à-coup il quitte ses rasoirs, ouvre une fenêtre, prend son astrolabe, et va consulter les astres.

Je n'ai pas tardé, comme vous le voyez, à prendre mes rasoirs; mon grand âge ne m'a point encore fait perdre de mon activité.... Mais qu'allais-je faire ?

ALMANZOR.

Quelle diable de cérémonie faites-vous donc là?

LE BARBIER.

La plus essentielle de toutes, celle sans laquelle l'homme raisonnable ne commence jamais aucune action.

ALMANZOR.

Aurez-vous bientôt fini ?

LE BARBIER.

Voilà qui est fait. Vous serez, sans doute, fort

aise d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au dix-huitième de la lune de Saphar, de l'an quatorze cent treize, de l'époque du grand Iskender aux deux cornes; c'est-à-dire que, par la conjonction actuelle de Vénus et de Mercure, vous ne pouviez choisir d'heure plus commode, plus propice et plus salutaire pour vous faire raser.

ARLEQUIN.

Ah, la belle chose! la belle chose!

ALMANZOR.

Savez-vous, Seigneur Astrologue?...

LE BARBIER.

Il est vrai que je dois vous prévenir aussi que la même conjonction vous expose....

ALMANZOR.

Eh! je ne n'ai que faire de vos avis, ni de vos prédictions. Commencez, de grace, ou retirez-vous.

LE BARBIER.

Mais quel sujet avez-vous de vous mettre en colère? Savez-vous que dans tout Bagdad vous ne trouveriez pas un Barbier qui me ressemble? Un homme qui possède à fond (avec une volubilité prodigieuse)

la cosmométrie, la géométrie, la trigonométrie et l'arithmétique! qui soit plus versé dans la métallurgie, la chymie, l'anatomie, la zoologie, la musurgie, la myologie et la réthorique! qui ait plus approfondi la chiromancie, l'arithmancie, la géomancie, l'hydromancie, la gyromancie, la pyromancie, l'onomancie, la rabdomancie, la myomancie, la nécromancie et la grammaire! Je ne parle point de la physiognomonie, de la métoposcopie, de l'onirocratie et de l'orthographe! il suffit de vous dire que vous voyez en moi la polymathie, ou plutôt l'encyclopédie des connaissances humaines.

ARLEQUIN laissant tomber d'admiration le plat à barbe.

Oh! l'habile homme, l'habile homme!

ALMANZOR à part.

Je crois que si j'étais moins pressé, ce bourreau parviendrait à me faire rire.

LE BARBIER s'essuyant le visage.

Ah! que votre honnête homme de père connaissait bien tout mon mérite! aussi...

ALMANZOR.

Homme, Barbier ou Diable, finiras-tu? Je ne

crois pas qu'il y ait dans toute la Perse un babillard de cette espèce.

LE BARBIER.

Qui ? moi babillard? vous me faites injure. J'avais six frères, à la vérité, qui pouvaient mériter ce nom. L'aîné se nommait Bacbouc; le second, Bacbarac; le troisième Bacbac; le quatrième, Alcouz; le cinquième, Alnaschar; et le sixième, Schacabac. C'étaient d'insupportables parleurs; mais moi, qui suis leur cadet, je suis grave et concis dans mes discours : aussi m'avait-on surnommé le Silencieux....

(Pendant ce *dialogue*, Arlequin et le Barbier se trouvent naturellement accoudés chacun sur une épaule d'Almanzor, qui les repousse avec violence.)

ALMANZOR.

Arlequin, donne-lui trois pièces d'or, qu'il s'en aille et me laisse en repos; je ne veux plus me faire raser.

LE BARBIER.

Eh! qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher; c'est vous qui m'avez fait quitter ma boutique, et je jure, foi de Musulman, que je

ne sortirai point d'ici que je ne vous aie rasé. Si vous ne connaissez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute.

ALMANZOR abattu d'impatience.

Non! il n'est pas possible qu'il y ait au monde un homme qui se fasse, comme vous, un plaisir de désoler les gens! Au nom de Dieu! laissez là tous vos beaux discours....

LE BARBIER.

Je vais parier que vous avez quelque affaire très-pressante.

ALMANZOR.

Eh! sans doute, il y a deux heures que je vous le dis.

LE BARBIER commençant à le raser, et s'arrêtant alternativement.

Allons! Seigneur Almanzor, nous allons commencer; mais, au lieu de vous mettre en colère, si vous m'appreniez la nature de votre affaire, je pourrais vous donner d'excellens conseils.

ALMANZOR à part.

Que puis-je dire à ce misérable? (Haut.) Des amis m'attendent à un festin qu'ils me donnent pour célébrer le retour de ma santé.

LE BARBIER.

Ah! Seigneur, s'il est ainsi, je vous accompagne, et dès ce moment, je m'attache à votre service pour jamais. Je veux m'acquitter envers vous de tout ce que je dois à votre illustre père. Aussi-bien ma profonde science et ma profession me donnent à peine de quoi vivre : malgré cela, je n'engendre point de mélancolie. Nous sommes quatre ou cinq amis de la même humeur; Zantou qui vend des fèves; Aboumékarès qui arrose les rues, et Cassem de la garde du Calife, tous bons vivans, ni querelleurs, ni fâcheux; silencieux, comme votre serviteur, et plus contens que le Calife lui-même. Chacun d'eux a sa petite danse ou sa petite chanson pour amuser les passans. Je crois me rappeler celle d'Aboumékarès qui arrose les rues. (Il danse et chante avec Arlequin.) Balada, balachou, balada, balada, balacbou.

ALMANZOR en fureur.

Maudit Barbier!.... traître d'Arlequin!.... Peste soit de l'extravagant! Barbier de malheur, finirez-vous?

LE BARBIER se remettant à l'ouvrage.

Allez! Seigneur Almanzor, quand vous aurez à votre suite un homme tel que moi....

ALMANZOR.

Juste Ciel! je ne pourrai donc pas me défaire de ce fâcheux! Au nom de Dieu! cruel Barbier, trève de discours : allez trouver votre Zantou et vos autres amis; buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens...

LE BARBIER.

Non, je n'abandonnerai pas ainsi le fils de mon généreux bienfaiteur. Il ne sera pas dit qu'on puisse me reprocher, dans Bagdad, une pareille ingratitude. Vos amis ne peuvent pas trouver mauvais que je vous accompagne : d'ailleurs, c'est une chose résolue; battez-moi, tuez-moi, je vous suivrai.

ALMANZOR à part.

Ouf! dissimulons, et tâchons par la douceur d'éloigner ce misérable. (Haut.) Eh bien! voilà qui est fini, sans doute?

LE BARBIER.

A l'instant même.

ALMANZOR.

Remportez vos rasoirs, vos lancettes, votre astrolabe, je ne partirai point sans vous.

LE BARBIER lui ôtant la serviette, et lui faisant plusieurs révérences.

Voilà une barbe qui m'a coûté bien des peines! Je vais vîte chez moi, Seigneur, prendre un équipage plus honnête, et je reviens sans vous faire attendre (Il sort en chantant.) Balada, balachou, balada.

SCÈNE IX.

ALMANZOR, ARLEQUIN.

ALMANZOR.

Que la foudre t'accompagne! Enfin, m'en voilà défait. Ah! scélérat d'Arlequin, rends grace au moment qui me presse, et qui m'empêche de t'assommer : oui, de t'assommer, bourreau! Mais à mon retour, quel orage de coups de bâton! Allons! mon doliman, misérable : vîte! mes pabouches, mon turban. (Il s'habille avec précipitation.) Qu'on m'attende.

(Il veut sortir.)

ARLEQUIN l'appellant.

Monsieur, Monsieur!

ALMANZOR.

ALMANZOR.

Qu'est-ce encore?

ARLEQUIN.

Vous oubliez donc?...

ALMANZOR.

Quoi?

ARLEQUIN.

Le Barbier.

ALMANZOR le battant.

Attends-moi, traître, attends! tiens, voilà pour ton impertinence. (Arlequin se sauve.)

SCÈNE X.

ALMANZOR à la porte de Zulime.

C'EST ici la maison de Zulime. Je ne vois personne paraître. Il me semble pourtant que Fatmé devait se tenir aux environs pour m'introduire. Frappons. Mais que vois-je?... Ah! c'est encore ce fâcheux, ce démon que l'enfer a détaché sur mes pas. Fatmé! Fatmé! Il me prend fantaisie d'étrangler ce misérable. Je ne sais par quel pressentiment je crains sa présence. Fatmé! Mais on ouvre, et je crois entendre la voix de Zulime.

(Il entre, et ferme la porte au nez du Barbier qui accourt.)

SCÈNE XI.

LE BARBIER *accourant avec empressement.*

Seigneur Almanzor ! Seigneur Almanzor ! Ah ! je vois ce que c'est. Il a quelque affaire chez le Cadi, dont il a voulu me faire un secret. Mais non..... le Cadi vient de sortir il n'y a qu'un moment.... il a passé devant ma boutique... Ah, diable! mais il a une très-jolie fille. Ce sera, sans doute, cette Zulime dont Arlequin m'a parlé. Ah! ah! je ne m'étonne plus s'il ma donné tant d'impatience. Peste! l'amour le tenait éveillé de bon matin!.... Mais pourquoi m'en faire un mystère ? Bon ! demandez de la prudence aux jeunes gens! J'aurais pu le servir, écarter les surveillans, les fâcheux.... Si le Cadi allait rentrer? Almanzor est très-heureux que je puisse observer ce qui se passe... Mais il me semble... non.... Oui, je ne me trompe pas.... C'est lui-même, c'est le Cadi. Ah! les pauvres amans, les pauvres amans! Comment empêcher ce maudit vieillard de rentrer chez lui? Si je voyais Arlequin... Il n'y a pas un moment à perdre, il faut l'aborder.

SCÈNE XII.

LE CADI, LE BARBIER. Suite du Cadi.

LE BARBIER.

JUSTICE, Seigneur Cadi, justice! (à part.) Que diable lui dire?

LE CADI.

Approchez, l'honnête homme, approchez; que voulez-vous?

LE BARBIER à part.

Arlequin est éloigné... bon! il me vient l'idée d'un stratagême.

LE CADI.

Rassurez-vous, et parlez. Croyez que tant que je vivrai, on n'aura pas fait impunément une injustice dans Bagdad. Levez-vous, bonhomme, levez-vous.

LE BARBIER.

Seigneur....

LE CADI.

Levez-vous, vous dis-je.

LE BARBIER.

Je sais trop....

LE CADI.

Je vous l'ordonne.

LE BARBIER.

Seigneur, je traversais à l'instant une rue détournée, chargé d'un panier plein de provisions pour la subsistance de ma famille. J'avais fait emplette de deux chapons gras, d'une oie, et surtout d'un morceau de fromage d'une saveur admirable. J'invitais déja, dans ma tête, ceux de mes amis à qui je ferais part de ces mets délicieux, lorsqu'un esclave du Seigneur Almanzor a passé près de moi. L'occasion a tenté ce misérable. Voir mes provisions, se jeter sur elles, y démêler, comme par une espèce d'instinct, le morceau choisi dont je me régalais en espérance, et s'en emparer, fut l'affaire d'un instant. Voulant du moins lui disputer sa proie, je me suis au plutôt débarrassé de mon panier; mais lui, sans paraître occupé de sa défense, tranquillement et comme pour me braver, a commencé par dévorer le fromage avec une avidité qui tient du prodige. La douleur me prêtait des forces : j'allais m'élancer sur lui; déja même je

croyais le saisir, quand le traître, me passant sous le bras, a trouvé le moyen de s'emparer encore du panier; et me laissant immobile d'étonnement, s'est mis à courir d'une vîtesse qui m'a fait perdre l'idée de le suivre.

LE CADI.

Le cas est grave. Il est un de ceux expressément condamnés dans l'Alcoran, chapitre sept, verset soixante. Revenez ce soir, mon ami, je vous ferai justice : une affaire pressante m'appelle actuellement dans ma maison.

LE BARBIER *à part, en se mettant entre la porte et le Cadi.*

Vraiment, ce n'est pas là mon compte. *(Haut.)* Seigneur?...

LE CADI.

Eh bien!

LE BARBIER.

Si vous différez de me faire justice, ce malheureux pourra s'évader et se soustraire au châtiment.

LE CADI.

Mais quel est-il encore cet esclave? le connaissez-vous?

LE BARBIER.

Oui, Seigneur; il se nomme Arlequin.

LE CADI.

Arlequin ! je crois connaître cette figure-là.

LE BARBIER.

Vous avez pu cent fois l'apercevoir de vos fenêtres.

LE CADI.

Un balourd ?

LE BARBIER.

Justement.

LE CADI.

Homme fort laid ?

LE BARBIER.

C'est lui-même.

LE CADI.

Une physionomie très-remarquable ?

LE BARBIER.

C'est cela.

LE CADI.

Oui, je me le rappelle. Une figure assez patibulaire, d'ailleurs ?

LE BARBIER.

Précisément... (Apercevant Arlequin.) Mais que vois-je ? Ah ! pauvre Arlequin, où viens-tu te fourrer ?

(Il lui fait toutes sortes de signes pour l'empêcher d'avancer.)

LE CADI.

Il y a long-tems que j'ai des mémoires contre ce coquin-là.

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, LE CADI et sa Suite, LE BARBIER.

LE BARBIER à part.

Ah! pauvre Arlequin, pauvre Arlequin!

LE CADI.

Que murmurez-vous là de ce misérable?...... Mais ne serait-ce pas?... Eh! oui, je pense, c'est lui-même. La peine ne saurait fuir le criminel. Approche, malheureux, approche!

ARLEQUIN.

Ah! bonjour, monsieur le Cadi.

LE CADI.

Bon jour, monsieur le fripon, bonjour!

ARLEQUIN.

Fripon, monsieur?

LE CADI.

Oui, fripon, voleur même.

ARLEQUIN.

Ceci devient bien fort, au moins.

LE CADI.

Et que je ferai pendre dans mon premier moment de loisir.

ARLEQUIN.

Monsieur, monsieur, voilà le Barbier....

LE CADI.

Eh! oui, je le sais bien, maraud, voilà le Barbier. (*A sa suite.*) Qu'on lui applique sur le champ la plus vigoureuse bastonnade.

ALEQUIN *battu.*

Ah, ah, ah, ah! Seigneur Cadi: ah, ah! doucement, Messieurs. Ah, ah, ah! Monsieur le Barbier, à mon secours.

LE BARBIER *à Arlequin d'un air de finesse.*

Paix! c'est un stratagême.

LE CADI.

Une autre fois, faquin, cela t'apprendra à dérober les passans.

SCÈNE XIV.

LE BARBIER, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

QUE diable veut-il dire avec ses passans?

LE BARBIER.

Ah! mon pauvre Arlequin, tu vois un homme au désespoir.

ARLEQUIN.

Quoi donc?

LE BARBIER.

Tu me vois prêt à m'aller pendre.

ARLEQUIN.

Comment! vous aurait-on donné aussi la bastonnade?

LE BARBIER.

Au contraire, mon cher Arlequin; ce sont les coups de bâton que l'on t'a donnés dont je me plains. Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Il est vrai que j'ai les côtes toutes rompues.

LE BARBIER.

Ah! ce ne sera rien, dès que je t'aurai appliqué les spécifiques convenables. Mais ce qui me désole, c'est que tu les aies reçus ces coups de bâton. Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Ah! l'honnête homme!

LE BARBIER.

Je voudrais qu'on me les rendît.

ARLEQUIN *se mettant en devoir de le battre.*

Absolument?

LE BARBIER.

Oui, mon cher Arlequin. Tu ne sais peut-être pas encore qui t'a fait donner ces coups de bâton.

ARLEQUIN.

Non.

LE BARBIER.

Devine.

ARLEQUIN.

Ma foi.... cela m'est égal à présent.

LE BARBIER.

C'est moi.

ARLEQUIN.

Vous, monsieur le Barbier?

LE BARBIER.

Oui, mon cher Arlequin. Tu m'en vois pénétré de douleur; mais c'était le plus beau stratagême!

ARLEQUIN.

Comment donc cela, s'il vous plaît?

LE BARBIER.

Ecoute! ton maître est actuellement chez la fille du Cadi.

ARLEQUIN.

Eh bien?

LE BARBIER.

J'ai jugé qu'il y était pour une intrigue d'amour, et que le retour du Cadi allait le jeter dans le plus grand embarras. J'ai voulu empêcher ce maudit vieillard d'entrer chez lui, et pour l'en détourner, je lui ai conté l'histoire....

ARLEQUIN.

De la tortue?

LE BARBIER.

Non; mais celle d'un prétendu vol que tu m'avais fait: tu conçois combien cela devenait plaisant.

ARLEQUIN *riant.*

Oh, oh, oh, oh! Oui, c'était effectivement une drôle d'invention.

LE BARBIER.

C'était le plus adroit stratagême que j'eusse imaginé de ma vie! Mais, par malheur, tu es arrivé précisément pour recevoir cette grêle de coups de bâton...

ARLEQUIN.

Oui, voilà qui ne vaut plus rien, par exemple.

LE BARBIER.

Je regretterai toute ma vie ce stratagême-là. Il faut pourtant se consoler, mon cher Arlequin, et ne pas laisser ton maître dans la crise. Si ce malheureux Cadi venait à le découvrir....

ARLEQUIN.

Il n'en serait peut-être pas quitte pour une bastonnade?

LE BARBIER.

Vraiment; non. Je suis dans une agitation, dans une inquiétude affreuse... N'entends-tu pas quelque bruit, mon cher Arlequin? Approche-toi tout doucement de la porte du Cadi.

ARLEQUIN s'approchant de la porte.

Ah! monsieur le Barbier, l'excellente odeur de macarons!

LE BARBIER.

Ecoute! écoute!

ARLEQUIN.

Voilà des macarons qui embaument!

LE BARBIER.

N'entends-tu rien?

ARLEQUIN.

Oh! que si, j'entends.

LE BARBIER.

Quoi?

ARLEQUIN.

Je me trompais; ce n'est que le tournebroche.

LE BARBIER.

Tout est donc bien tranquille?

ARLEQUIN.

Oh! pour le coup, j'entends quelque chose. Venez, venez écouter vous-même.

LE BARBIER s'approchant.

Je n'entends rien.

ARLEQUIN.

Ah! je l'entends bien, moi. Peste! quel sabat!

LE BARBIER.

Comment?

ARLEQUIN.

Ce n'est rien, ce n'est rien; c'est le petit chat qui miaule.

(Se retirant tout-à-coup, comme s'il était fort effrayé.)

Oh! oh! ce n'est plus un badinage, au moins.

LE BARBIER.

Qu'est-ce donc, mon cher Arlequin?

ARLEQUIN.

J'entends un bruit épouvantable.

LE BARBIER.

Oh! il n'en faut plus douter! c'est assurément ton maître qui est découvert. Pauvre jeune homme! Que diable allait-il faire chez ce chien de Cadi? Cours vîte, mon cher Arlequin. Cours chercher tous les esclaves du malheureux Almanzor. (Arlequin sort.) Au secours! mes voisins, au secours! au meurtre! Ah! c'est une chose abominable, et qui crie vengeance! (Arlequin rentre avec des esclaves.) Ah! te voilà, mon pauvre Arlequin! frappons tous, mes amis; brisons la porte de ce maudit vieillard.

SCÈNE XV.

LE CADI, LE BARBIER, ARLEQUIN, ESCLAVES D'ALMANZOR.

LE CADI.

Que veut donc dire tout ce tapage? A-t-on jamais fait un pareil bruit à la porte d'un honnête homme?

ARLEQUIN.

Ah! ah! Monsieur le Cadi, vous croyez donc qu'il ne tient qu'à faire donner la bastonnade, et qu'il vous sera permis d'assassiner les gens?

LE CADI.

Assassiner les gens?

LE BARBIER.

Oui, méchant Cadi. Rendez-nous notre maître au plus vîte, ou nous allons brûler la maison.

ALMANZOR *à la fenêtre, faisant inutilement des signes au Barbier.*

Quoi! c'est encore ce malheureux! ce traître!...

LE CADI.

Votre maître, imposteur, votre maître? Eh! quel sujet m'aurait-il donné de le maltraiter? Est-ce qu'il est dans ma maison?

LE BARBIER.

Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, vieil hypocrite. Je sais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, et lui a donné un rendez-vous pendant votre absence....

ALMANZOR.

Juste Ciel!

LE BARBIER.

Quelque démon vous en aura sans doute averti, vieux magicien; vous les avez surpris ensemble, et vous....

LE CADI.

Cet homme me semblait tout-à-l'heure dans son bon sens. Quelque maligne vapeur, sans doute....

ARLEQUIN.

Oh! que nenni, monsieur, oh! que nenni; le Barbier n'a point de vapeurs.

LE CADI.

La tête tourne assurément à ces bonnes gens. Mes amis, si ce que vous dites est vrai, il n'est

pas

pas besoin de faire tant d'éclat. Entrez, voyez, cherchez, je vous le permets.

LE BARBIER.

Oui, oui, nous chercherons. Attendez-moi là seulement, mes amis. Le Calife sera informé de cette action, et il en fera bonne et briève justice.

LE CADI.

Entrez seulement sans tant de rumeur... Mais que vois-je ? c'est Almanzor lui-même : qu'on l'arrête à l'instant.

SCÈNE XVI.

Les Acteurs précédens, ALMANZOR.

ALMANZOR.

Il n'en est pas besoin, Seigneur Cadi. Je viens moi-même me livrer à votre ressentiment. J'adore, il est vrai, la belle Zulime. Mon amour, ma constance, ont fléchi son insensibilité. Voudrez-vous faire deux malheureux?...

LE CADI.

Vous en êtes aimé, dites-vous?

SCÈNE XVII et dernière.

Les Acteurs précédens, ZULIME.

ZULIME.

Oui, mon père, j'ose vous l'avouer. Ma perte et ma grace sont entre vos mains; mais Zulime vous est chère, et le même arrêt (montrant Almanzor) qui lui donnerait la mort, entraînerait aussi la mienne. (Ils tombent tous aux genoux du Cadi.)

LE CADI après un moment de silence.

Levez-vous, mes enfans! Je ne briserai pas des nœuds que le Ciel même semble avoir pris plaisir à former.

ALMANZOR.

Je suis au comble du bonheur. En faveur de cet événement, trouvez bon, seigneur Cadi, que je donne la liberté à mes esclaves. Je me charge de l'établissement de Fatmé, et même de ce malheureux Arlequin.

ARLEQUIN.

Et le Barbier?

ALMANZOR.

Je lui pardonne aussi ; mais ne m'en parle jamais.

LE BARBIER.

Mon zèle ne saurait se démentir. Je vais, seigneur Almanzor, faire tout disposer pour les apprêts de la nôce.

FIN.

CLERVAL ET CLÉON,

OU

LES NOUVEAUX MÉNECHMES,

COMÉDIE.

AVIS DES ÉDITEURS.

CETTE comédie, qui n'a rien de commun d'ailleurs, ni pour les caractères, ni pour l'intrigue, avec la comédie des *Ménechmes*, est fondée comme elle sur la ressemblance parfaite de deux personnages.

Pour rendre cette ressemblance vraisemblable aux yeux, l'auteur avait combiné son sujet de manière que les deux personnages ne paraissant jamais ensemble, un seul et même acteur, sous des habits différens, pût remplir à-la-fois les deux rôles.

On sait que chez les Grecs et chez les Romains, à la faveur des masques antiques, deux acteurs pouvaient représenter avec illusion, ou les deux *Sosies*, ou les deux *Amphitryons*, ou les deux *Ménechmes*; mais

on conçoit à peine comment, sur nos théâtres modernes, le public a pu s'accoutumer à voir représenter ces personnages par des acteurs qui, loin d'avoir entre eux aucune ressemblance, ne présentaient aux yeux que la disparité la plus absurde et la plus choquante.

L'innovation de l'auteur était donc un moyen heureux, qui même a été tenté depuis avec succès dans la comédie des *Trois Jumeaux Vénitiens*. Mais celui qui avait eu le mérite de l'imaginer le premier, éprouva d'abord cette espèce de résistance que l'esprit de routine, ce fléau de tous les arts, ne manque jamais d'opposer à tout ce qui s'écarte des usages reçus.

La pièce a été remise à la nouvelle salle du théâtre, le 30 décembre 1785, et le public a paru la recevoir avec la même bienveillance dont il avait honoré, à la même salle, la reprise tardive de tous les ouvrages de l'auteur. Il a sur-tout applaudi au talent

distingué de l'acteur qui s'était chargé des deux personnages : on sent assez que cette difficulté ne pouvait être vaincue que par un excellent comédien.

N. B. Qu'un excellent comédien étant, même au théâtre de Paris, un phénomène très-rare, on pourrait, dans les provinces, se conformer à l'ancien usage, et distribuer les rôles à deux acteurs.

ACTEURS.

DORIMON, père de Lucile.

LUCILE.

CLERVAL, amant de Lucile.

CLÉON, prétendant à Lucile.

LE MARQUIS, autre prétendant.

CLITANDRE, neveu de Dorimon.

VALÈRE, ami de Clerval.

LISETTE, suivante de Lucile.

FRONTIN, valet de Clerval.

PASQUIN, valet de Cléon.

La Scène est au Palais royal.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY

LES MÉPRISES.

Ce bien si cher n'était pas fait pour moi.

CLERVAL ET CLÉON,

OU

LES NOUVEAUX MÉNECHMES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLERVAL seul, un portrait à la main.

QUOI! ce portrait changerait mes destins!
Le coup du sort qui le mit dans mes mains
Devait sur moi lui donner cet empire!
Clerval, Clerval, rougis de ton délire!
J'ai trop long-tems différé mon départ.
Il faut la fuir..... mais ce sera trop tard.
Quelle aventure étonnante, imprévue!

(Il regarde le portrait.)

Ces traits à peine avaient frappé ma vue,

J'en éprouvais le charme dangereux,
L'original se présente à mes yeux.
Je crois rêver, j'accours, c'était lui-même;
Le charme agit, l'on me regarde, et j'aime!
Il faut encore, il faut pour m'achever,
Que par caprice, ou bien pour m'éprouver,
On ait eu l'air de m'accueillir. J'approche,
On me salue, on m'adresse un reproche,
Et l'on s'éloigne; enfin, depuis deux jours,
Le même sort qui me poursuit toujours,
A ramené les mêmes circonstances;
Nouveaux regards, nouvelles révérences,
Et de ma part toujours nouveau plaisir.
Ah! c'en est trop, ce songe doit finir.
Frontin!

(Frontin paraît.)

SCÈNE II.

FRONTIN, CLERVAL.

FRONTIN.

MONSIEUR.

CLERVAL.

Il faut dès ce jour même,
Il faut partir.

FRONTIN.

Ma surprise est extrême;
Comment partir, Monsieur! nous arrivons.

CLERVAL.

Ah! j'ai pour fuir de trop justes raisons.
Que tout soit prêt.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, que répondre
A vos amis, que ce trait va confondre?
Que diront-ils? Quel caprice!

CLERVAL.

Obéis.

FRONTIN.

Vous annoncez un voyage à Paris.
Six mois au moins vous étaient nécessaires
Pour terminer vos pressantes affaires,
Et vous partez? Vraiment le beau dessein!

CLERVAL.

Te tairas-tu?

FRONTIN.

C'était donc bien en vain
Que j'avais cru vous témoigner mon zèle,
En m'occupant, en serviteur fidèle,
A vous donner quelque éclaircissement
Sur cet objet inconnu, mais charmant,
Qui sur vos sens avait pris tant d'empire.
J'ai du regret à ce qu'on m'a pu dire:
Autant vaudrait avoir perdu mes pas.

CLERVAL soupirant.

Ah! cher Frontin.

FRONTIN.

Vous ne partirez pas.

CLERVAL.

Tu peux penser?...

FRONTIN.

Ce soupir me rassure,
Et maintenant, j'en ferais la gageure.

CLERVAL.

Tu me crois donc bien fortement épris?

FRONTIN.

Vous resterez, c'est moi qui vous le dis.

CLERVAL.

Oui, j'avouerai qu'à la première vue,
Je fus frappé des traits de l'inconnue.
Vit-on jamais en effet plus d'appas?
Des yeux plus doux?

FRONTIN.

Vous ne partirez pas.

CLERVAL.

C'est là plutôt, c'est là ce qui me chasse,
Je songe à fuir le coup qui me menace.
(Après un moment de silence.)
Mais d'elle enfin que sais-tu?

FRONTIN.

Presque rien.
Je sais son nom, son état et son bien.

CLERVAL *vivement.*

Eh! pourquoi, traître?...

FRONTIN.

Oh! soyez plus tranquille.
Sachez d'abord que son nom est Lucile;
C'est un beau nom! Son père est un vieillard,
Espèce d'ours, animal campagnard,
Fort entêté de son rang, de ses titres,
De son blason dessiné sur les vitres
De son château; tout plein du vieil honneur;
Bourgeois ici, dans son hameau seigneur;
Sauvage aux champs, et frondeur à la ville:
Sa passion dominante est Lucile;
Il va bientôt lui donner un époux,
Pour se livrer tout entier à ses goûts.

CLERVAL.

Qui t'en a donc tant dit?

FRONTIN.

Une Lisette,
Fille piquante, avisée et discrette,
Pour les Frontins s'expliquant volontiers,
Et qu'autrefois j'ai connue à Poitiers.
Je sais encore (et vous deviez le craindre)
Que vous avez des rivaux.

CLERVAL.

CLERVAL.

Pour m'en plaindre,
Lucile, hélas! a trop d'attraits.

FRONTIN.

L'un d'eux
Est un marquis assez peu dangereux,
Quoiqu'à Lucile il s'efforce de plaire;
Mais le second....

CLERVAL.

Il a l'aveu du père?

FRONTIN.

Vous l'avez dit ; de plus, il est aimé.

CLERVAL.

Dans mon projet me voilà confirmé.
On parle donc d'un futur hyménée?

FRONTIN.

Non, Monsieur, non; l'affaire est terminée.
On n'attend plus, pour sceller l'union,
Que le retour du fortuné Cléon.
Depuis deux mois il réside en Provence;
Il devait faire une moins longue absence:
Mais il revient sans doute incessamment,
Il n'écrit plus.

CLERVAL.

Ah! Frontin, quel tourment!

FRONTIN.

Jusqu'à présent je débrouille sans peine
Tous ces détails, hors un point qui me gêne.
J'ai beau rêver; quoique vaste et profond,
A parler vrai, mon esprit s'y confond.
Depuis trois jours, sans aller chez Lucile,
Votre rival a paru dans la ville.
Lucile croit, soutient qu'elle l'a vu.

CLERVAL.

Bon!

FRONTIN.

C'est un fait, et je m'y suis perdu.
Je ne sais point expliquer les miracles.
Elle l'a vu, prétend-elle, aux spectacles,
Suivre ses pas, enfin la regarder,
Et soupirer, et n'oser l'aborder.

CLERVAL.

A quoi tendrait cet absurde mystère?

FRONTIN.

Je l'ai traité, comme vous, de chimère;
Mais je démêle enfin cet embarras.
Lucile avait, pour observer ses pas,

Un vieil argus, une éternelle tante,
Digne en tout point du nom de surveillante,
Et qui d'ailleurs protège le marquis.
Cléon paraît; l'instant était mal pris:
Mais s'éloignant un moment de son guide,
» Cessez, dit-elle à son amant timide,
» Cessez de craindre un odieux rival;
» De quelque appui dont l'honore ma tante,
» Ce front austère et jaloux vous sied mal:
» Vous voyez trop que Lucile est constante. «

CLERVAL.

Que ma surprise augmente avec raison!
C'est à moi-même, et non pas à Cléon,
Que s'est tenu ce discours.

FRONTIN.

Quel vertige!
Il est aisé d'expliquer ce prodige.
Cléon, sans doute, était auprès de vous,
Et le hasard....

CLERVAL.

Tu me mets en courroux.
C'était à moi.... Dans quel trouble il me jette!
Mais d'où sais-tu ces détails?

FRONTIN.

De Lisette.

CLERVAL *rêvant.*

Se pourrait-il qu'abusant tous les yeux,
J'eusse, en effet, ce rapport merveilleux
Avec Cléon?

FRONTIN.

Ces faits sont assez rares;
Mais la nature a des jeux plus bizarres,
Et de nos jours, des exemples connus,
Bien avérés....

CLERVAL.

Je ne m'étonne plus
Si tant de gens (tu les a vus, je pense,)
M'ont salué d'un air de connaissance.

FRONTIN.

Voilà l'énigme, et je comprends pourquoi
De tous côtés on me demande à moi
Ce qu'un Paquin, mon prétendu confrère,
Est devenu. Vraiment la chose est claire.

CLERVAL.

J'ai trop tardé de m'éloigner d'ici;
Mon triste sort est assez éclairci.
Mais c'en est fait.

FRONTIN.

Eh quoi! Cléon nous chasse?

Loin de le fuir, il faut s'armer d'audace :
Pourquoi Clerval voudrait-il lui céder ?

CLERVAL.

Il est aimé.

FRONTIN.

Tout pourrait s'accorder :
Il est absent.

CLERVAL.

C'est lui que Lucile aime ;
Je n'irai point, par un vil stratagême,
En imposer à sa crédulité :
Tout le défend, l'honneur, la probité.

FRONTIN.

Moi, je rirais. L'aventure est unique,
Le dénoûment peut en être comique.
Que savez-vous ? Peut-être a-t-il des torts.
Pour les absens, ainsi que pour les morts,
L'amour s'éteint. Voyez nos jeunes veuves ;
Observez-les, Monsieur, voilà mes preuves.

CLERVAL.

Non, tes conseils sont affreux, et mon cœur
De tout mensonge eut toujours trop d'horreur

FRONTIN.

Eh bien ! Monsieur, je suis moins difficile,

Et je me charge et du plan et du style :
Je mentirai pour vous ! Que d'importans
Ne laissent pas cet office à leurs gens !
Fort à propos Lisette ici s'avance ;
Vérifions d'abord la ressemblance.

SCÈNE III.

LISETTE, CLERVAL, FRONTIN.

FRONTIN.

Quoi ! si matin dans le Palais royal ?
Je t'y guettais.

LISETTE.

Plaisant original,
Pour me guetter ! mais... plus je considère....
Plus c'est Cléon.

FRONTIN.

Voyez le grand mystère !
Le rare effort de pénétration !

LISETTE

C'est vraiment lui, Lucile avait raison.

FRONTIN.

Tu nous fais donc l'honneur de nous connaître?

LISETTE.

L'œil de l'amour vaut mieux que l'œil du maître,
J'avais tort. Mais ne nous trahit-il pas?
Vous m'alarmez par cet air d'embarras;
Parlez, Monsieur.

CLERVAL.

Non, jamais ta maîtresse
Ne fut aimée avec plus de tendresse.

FRONTIN.

C'est un amour qui ne ressemble à rien.

LISETTE.

Eh! qu'en sais-tu?

FRONTIN.

Vraiment, il siérait bien
Qu'en fait d'amour il eût pour ma personne
Quelque secret.

LISETTE *à Clerval.*

Il vous sert?

FRONTIN.

Oui, mignonne.

LISETTE.

Eh! mais, Monsieur, qu'est devenu Pasquin?

FRONTIN.

Pasquin, dis-tu? C'était un grand coquin.
Y preniez-vous quelqu'intérêt, ma mie?

LISETTE.

Mais...

FRONTIN.

S'il revient de sa paralysie,
Tu peux encor conserver quelque espoir.
Le Médecins ont bien fait leur devoir.

LISETTE.

Les Médecins? Le mal est sans remède:
Pauvre Pasquin!

FRONTIN.

Le Ciel lui soit en aide!
Mais à propos, Monsieur, ce diamant
(Prenant la main de Lisette.)
Dont vous vouliez orner ce doigt charmant,
Où donc est-il?

CLERVAL le donnant.

Il a peu d'importance,
Et ce sera pour faire connaissance.

FRONTIN *à son maître.*

Renouveler serait plus à propos.

LISETTE.

Je ne sais point chicaner sur les mots;
Mais il devrait me parler de Lucile.

CLERVAL.

Ah! mon esprit n'est point assez tranquille!
J'aurais, hélas! trop à t'interroger.

LISETTE.

Qu'a-t-elle fait pour vous décourager?
J'aurais aussi besoin d'être éclaircie
Sur bien des points. Quelle mélancolie!
Qu'il est changé!

FRONTIN.

Trouves-tu?

LISETTE.

Ce n'est pas
Ce qu'il a fait de plus mal, en tout cas.
Par fois léger, avantageux, frivole,
Même un peu fat, tel fut jadis son rôle;
Mais je l'aimais ainsi mieux que jaloux.

FRONTIN.

C'est un poison qu'il a repris chez nous.
L'air du climat agit beaucoup sur l'ame.

CLERVAL.

Ce sentiment doit te prouver ma flamme.

LISETTE.

Moi, je m'y perds; avant votre départ,
Pour le marquis vous n'aviez nul égard;
Vous plaisantiez de ses feux, au contraire:
Même, entre vous, on a craint une affaire.

CLERVAL *en lui-même.*

Ah! je rougis de tant d'aveuglement.
Qui me retient?

LISETTE.

L'accès est violent;
Vous m'effrayez, et cette jalousie
Pourrait aller jusqu'à la frénésie:
C'est à Lucile à vous guérir. Entrons;
Venez, Monsieur.

CLERVAL.

Moi?

LISETTE.

C'est trop de façons.
Entrez, vous dis-je, ou craignez sa colère.

CLERVAL.

Avec excès, je crains de lui déplaire....

Mais non, mon cœur ne l'osera jamais;
Contre mes feux je prends ses intérêts.
Epargnons-lui ma présence importune :
Ciel! est-ce à moi de troubler sa fortune!
Je dois la fuir, et pour elle, et pour moi,
Pour mon rival; l'honneur m'en fait la loi:
Je la suivrai.

LISETTE.

Je demeure immobile.
C'est être ingrat que d'affliger Lucile.
Craignez enfin d'exciter son courroux,
Craignez l'effet de vos transports jaloux.
Elle a compris, puisqu'il faut vous le dire,
Combien sur vous ils avaient pris d'empire.

FRONTIN.

Oh! rien n'échappe aux femmes!

LISETTE.

Votre amour
En a paru plus digne de retour.
Elle se plaît à voir dans vos alarmes
L'impression du pouvoir de ses charmes.
Elle est flattée...

CLERVAL.

Arrête... ô jour heureux!
Que tu me tends un piège dangereux!

Sur mon rival j'aurais la préférence!
Dois-je goûter cette douce espérance?
Me dis-tu vrai? Tu surprends ma raison:
Tu me ravis par cette illusion.

LISETTE.

Venez, Monsieur, l'apprendre d'elle-même;
Venez entendre à quel point on vous aime.
Vous balancez?

CLERVAL.

Si tu savais... attends.
Je dois, je veux...

LISETTE.

Ah! Ciel! il n'est plus tems.
Remettez-vous, je vois venir son père.
Craignez, sur-tout, d'exciter sa colère;
Il serait homme à prendre son parti;
Il est très-vif. Vous êtes averti,
Songez à vous.

CLERVAL.

Quel embarras!

FRONTIN.

Courage!

SCÈNE IV.

DORIMON, CLERVAL, LISETTE, FRONTIN.

DORIMON.

C'EST toi, Cléon? As-tu fait bon voyage?
Je savais bien que malgré tes délais
Et ton silence, enfin tu reviendrais.
La paix est faite; embrasse-moi, mon gendre,
Et je te tiens excusé sans t'entendre.

CLERVAL.

Monsieur, je dois...

DORIMON.

Mon Dieu! ne sais-je pas
Ce que l'on dit en un semblable cas?
De ta lenteur, loin de te faire un crime,
L'air campagnard t'a plu, je t'en estime.
Moi, si jamais je revoyais mes champs,
Je ne viendrais à Paris de long-tems.
Là, le plaisir est fils de la nature,
Il porte à l'ame une gaîté plus pure:
Ici, l'art seul en fait tous les apprêts.

FRONTIN.

C'est mon avis. Bois, prés, vallons, forêts,
Voilà, ma foi, la bonne compagnie :
On vit en paix, du moins, si l'on s'ennuie.

DORIMON.

Ce garçon-là me plaît, il a du bon.
Je veux un jour te posséder, Cléon,
Dans mon château : c'est un domaine antique ;
L'architecture en est un peu gothique :
Mais c'est par-là qu'il m'enchante sur-tout.
Je crois qu'au fond tu seras de mon goût ;
Je hais le faste et les modes nouvelles.
Un pont-levis, des fossés, des tourelles,
Des parapets et de larges crénaux,
Bien et dûment armés de fauconneaux ;
Ajoutes-y dix mille écus de rente ;
C'est là, morbleu ! c'est là qu'on représente !
Mais à Paris, tout rang est confondu ;
Un gentilhomme y végète inconnu ;
Le dernier fat le tient sur le qui-vive ;
On n'y sait pas ce que c'est que censive,
Dîmes, champarts : c'est un ennui mortel.

LISETTE.

Voilà Paris condamné sans appel.

DORIMON.

J'en parle encor avec trop d'indulgence.
Le luxe a pris un degré d'insolence
Si révoltant, si scandaleux! Les mœurs
Y font rougir. Des travers, des noirceurs,
Nulle décence, encor moins de scrupules.
Le rendez-vous de tous les ridicules:
De jeunes fous dont on n'ose approcher;
Un important qui s'érige en cocher,
Et dont l'adresse, en ce vil ministère,
Paraît l'effet d'un art héréditaire;
Des écrivains audacieux par choix,
Qui n'ont d'esprit que pour fronder les loix;
Une coquette insultant la décence,
Et dont les airs font rougir l'innocence,
Qui, sans pudeur, des dons d'un étourdi
Fait en public l'inventaire hardi:
Tout est excès, profusion, délire.
Eh! qui peut voir, et s'empêcher de rire,
Un financier habiter un palais,
De ses couleurs chamarrer ses valets;
A ses festins appeler l'harmonie,
Donner chez lui concert et comédie,
Impunément trancher du souverain,
Et se montrer avec un front d'airain?

Voilà pourtant ce qu'on appelle usages,
Et nous avons la fureur d'être sages!

CLERVAL.

C'est nous juger avec trop de rigueur.
Quoi! rien ne peut vous désarmer, Monsieur?
Ici les arts rassemblent leurs miracles;
Et quand Paris n'aurait que ses spectacles,
Où brille encor la fleur du goût français,
Où les talens....

DORIMON *brusquement.*

Moi, je n'y vais jamais;
Je n'aime point toutes ces tragédies,
Du mauvais goût dolentes rapsodies.
On en fait trop : c'est un genre épuisé
Depuis long-tems; le moule en est brisé.
De tant d'auteurs la stérile abondance
M'afflige aussi pour l'honneur de la France :
Paris est plein de ces petits talens
Dont le cothurne écrase le bon sens.
Phèdre, Cinna, Rhadamiste, Zaïre,
Trésors de l'art qui devraient nous suffire,
Et qui devraient à tout petit rimeur
De son néant montrer la profondeur,
Défigurés, travestis, mis en pièces,
Sont en détail mutilés dans leurs Pièces.

Ce

Ce n'est plus là ce qu'il faut aujourd'hui;
Trop d'abondance amène enfin l'ennui.
Eh! que m'importe à moi Rome ou la Grèce,
Et ces échos se répétant sans cesse?
Corrigent-ils mes défauts, mon humeur?
Que de nos jours il s'élève un censeur
Qui de son siècle affrontant l'injustice,
Avec éclat fasse la guerre au vice:
Voilà l'auteur que j'irais approuver.

CLERVAL.

C'est fort bien dit; mais l'homme est à trouver.

DORIMON.

Vraiment, sans doute, il faudrait du courage;
Et ce n'est plus, morbleu! notre partage.

CLERVAL.

Ainsi, monsieur, vous pensez qu'autrefois
Tout allait mieux?

DORIMON.

Comment! si je le crois?
Tu le verras, si tu viens dans mes terres:
Tout y ressent la candeur de nos pères;
J'ai conservé jusqu'au fauteuil à bras
Où mes aïeux, blanchis dans les combats,
Braves guerriers et magistrats suprêmes,

A leurs vassaux rendaient justice eux-mêmes.
Ce tems n'est plus, cher Cléon. Le bon sens
Est révolté d'un tas d'impertinens,
De fous, de sots, dont la présence excède :
Le bien nous fuit, et le mal nous obsède.
Pour m'y soustraire, il n'est qu'un seul moyen ;
Prends ma Lucile, et puis je pars.

FRONTIN.

Fort bien.

DORIMON.

Oui, l'hymen fait, je retourne au village.

CLERVAL *avec inquiétude.*

L'heureux Cléon aura donc l'avantage
De posséder ce trésor ?

DORIMON.

Oui, vraiment.
N'es-tu pas sûr de mon consentement ?
Tu sais très-bien à quoi tenait l'affaire :
Tu dois avoir mis ordre à tout, j'espère ?

CLERVAL *prêt à se découvrir.*

Eh bien, monsieur, apprenez...

DORIMON.

Ce récit

Peut être long, ton retour me suffit
Quant à présent; je remets à t'entendre.
Tu t'es promis le plaisir de surprendre;
On pourra bien te bouder cependant;
Mais en amour on s'appaise en grondant.
Adieu. Je veux faire ta paix à table;
N'y manque pas.

SCÈNE V.

CLERVAL, LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Ce vieillard est bon diable.

LISETTE.

Eh bien, monsieur! allez-vous retomber
Dans vos ennuis?

CLERVAL.

Je crains de succomber.

LISETTE.

Comment!

CLERVAL.

Ecoute! il faut que je la voie;

Oui... tout mon cœur y consent avec joie.
Va m'annoncer, Lisette ; mais au moins
Fais, s'il se peut, que ce soit sans témoins ;
L'aveu secret qu'il faut enfin lui faire,
N'en souffre pas.

LISETTE.

Ah Ciel ! que de mystère !
Allons, monsieur, du moins commencez-vous
(A Frontin.)
A raisonner. Toi, viens prendre chez nous
Certains paquets arrivés pour ton maître.

FRONTIN.

Va, je te suis.

SCÈNE VI.

FRONTIN, CLERVAL.

FRONTIN.

Nous en viendrons peut-être
A notre honneur. Vous l'allez voir enfin ?

CLERVAL.

Ah ! sais-je, hélas ! quel sera mon destin ?

Si je pouvais du moins trouver Valère!
Qu'un tel ami me serait nécessaire
Pour m'éclairer!

FRONTIN.

Monsieur, s'il est ici,
Vous le verrez dès ce jour, comptez-y:
Pour le chercher, j'ai fait courir la ville.
Mais on revient de la part de Lucile.

SCÈNE VII.

LISETTE, CLERVAL, FRONTIN.

LISETTE.

Il faut garder vos secrets importans.
Tout ce qui dîne est arrivé céans;
J'ai du regret, monsieur, à vous le dire.

CLERVAL *vivement.*

J'en suis charmé, Lisette, je respire.

LISETTE.

Comment! charmé?

FRONTIN.

Que veux-tu, mon enfant?
L'accès revient; il change à chaque instant.

LISETTE.

Oh! bien, Monsieur, vous changerez encore;
Lucile attend ces secrets qu'elle ignore.
Après dîner, il dépendra de vous
D'obtenir d'elle un autre rendez-vous;
Autant que vous, peut-être, on le desire:
Mais à présent, j'ai l'ordre de vous dire
En termes clairs, bien précis, bien exprès,
Qu'on veut vous voir à l'instant ou jamais.

CLERVAL.

Ciel! se peut-il que mon cœur s'y refuse?

LISETTE.

Notre vieillard a parlé, plus d'excuse.

FRONTIN.

Conduis nos pas; dans son émotion,
Il aurait peine à trouver la maison.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRONTIN seul, des lettres à la main.

ÇA, commençons mon grave ministère,
Et procédons d'abord à l'inventaire
De ces paquets adressés à Cléon.
Mon maître aurait des scrupules; mais bon!
Tous les moyens sont égaux quand on aime,
C'est mon avis. Il faut, malgré lui-même,
Servir Clerval. D'ailleurs, je dois mentir,
Et tout menteur a droit de s'éclaircir.

(Il ouvre des paquets.)

Lisons. Fort bien! c'est un état fidèle
De ce qu'il doit : vraiment, la somme est belle!

(Il ouvre d'autres lettres; il en déchire quelques-unes.

Voyons la suite. » Il vous plaira payer,
» Sans nul délai, (propos de créancier)
» Deux mille écus. « Les paroles sont claires.
Vous avez là de très-bonnes affaires,
Mon cher Cléon! » Pour un billet d'honneur ,

» Deux cents louis ! « Mais, mon petit Seigneur,
(Il ouvre une dernière lettre.)
En est-ce assez? Ceci change de style.
» Il faut, mon cher, retourner à Lucile;
» Rends-lui ton cœur et ton premier amour:
» Tu ne peux plus espérer de retour
» De l'infidèle et volage Julie :
» Tout est rompu, demain on la marie.
» Fais sur toi-même un effort de raison
» Pour l'oublier. Ton ami Lysimon. «
Parbleu ! j'apprends un très-joli mystère !
Il faut garder cet écrit nécessaire.
Mais que me veut ce visage importun ?
Ressemblerais-je à mon tour à quelqu'un ?
On vient à nous ; allons, Frontin, courage,
Point de surprise, et ferme à l'abordage.

SCÈNE II.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

Ou je me trompe, ou c'est lui-même... Eh oui!
C'est...

FRONTIN.

Je ne sais, Monsieur, si je suis lui,
Mais je suis moi.

CLITANDRE.

C'est bien ce que Lisette
M'a désigné.

FRONTIN à part.

Peste de l'indiscrette!
(Haut.)
Ceci, sans doute, est du Cléon. Monsieur,
On vous a donc fait un portrait flatteur,
Intéressant?

CLITANDRE.

Le fat! Peux-tu m'apprendre
Combien Cléon prétend se faire attendre?
Toi, que fais-tu dans ce jardin?

FRONTIN un peu embarrassé.

Eh mais,
Apparemment, Monsieur, j'y prends le frais.

CLITANDRE.

Veux-tu parler?

FRONTIN à part.

Sachons qui ce peut être.
(Haut.)
J'arrange aussi les lettres de mon maître.

CLITANDRE voyant celles qui sont déchirées.

Tu me parais les arranger très-bien.

FRONTIN.

J'élague ainsi ce qui n'est bon à rien.

CLITANDRE.

Mais qu'en sais-tu?

FRONTIN.

Je les lis.

CLITANDRE.

La méthode
Me paraît neuve; elle est vraiment commode:
Mais réponds-moi. Cléon, pour un amant,
Semble marquer bien peu d'empressement.
Son premier tort, en quittant cette ville,

Fut d'oublier le portrait de Lucile.
Malgré mes soins, ce portrait s'est perdu,
J'ignore encor s'il me sera rendu ;
Depuis trois jours mes recherches sont vaines :
Il eût mieux fait de m'épargner ces peines.

FRONTIN à part.

Ah! voilà donc d'où nous vient le portrait?

CLITANDRE.

Que dis-tu là ?

FRONTIN.

Je parle du regret
Qu'aura mon maître en apprenant la chose.

CLITANDRE.

Sa négligence, après tout, en est cause.
Mais, quand chez lui j'ai passé ce matin,
Dis-moi, pourquoi son vieux valet Jasmin
De son retour m'a-t-il fait un mystère ?

FRONTIN.

Si c'en est un, monsieur, sans vous déplaire,
Ne sachant pas à qui je peux parler,
Me convient-il de vous le révéler?

CLITANDRE.

Parbleu! mon cher, tu parles à Clitandre ;

Tu vois en moi son ami le plus tendre,
Et son cousin, qui plus est.

FRONTIN.

Son cousin ?
Là... tout de bon, monsieur?

CLITANDRE.

Eh oui! faquin;
Il le devient, s'il épouse Lucile :
Hem! suis-je instruit?

FRONTIN.

Faquin est inutile,
Monsieur; parlons, s'il vous plaît, sans humeur,
Entendons-nous. Mon maître, à la rigueur,
Peut avoir tort; mais...

CLITANDRE.

Qu'avait-il à faire
De plus pressé? Je déplais à ma mère
En traversant un rival de Cléon
Qu'elle aime fort. Du vieillard Dorimon
Qui s'offensait enfin de son silence,
J'ai par mès soins calmé l'impatience;
J'étais, je crois, le premier qu'il dût voir.

SCÈNE III.

VALÈRE, CLITANDRE, FRONTIN.

VALÈRE à part, au fond du théâtre.

CLERVAL ici doit se rendre ce soir
Pour m'achever ce récit incroyable.
(Haut.)
C'est toi, Frontin?

FRONTIN à part.

Ah! voici bien le diable!
(Haut.)
Monsieur Valère ignore apparemment
Que j'ai quitté Clerval?

VALÈRE.

Non, mon enfant:
Tu sers Cléon, je le sais.

FRONTIN à part.

Je respire.
Il aura vu mon maître.

CLITANDRE.

Tout conspire

A redoubler mon indignation.
(A Valére.)
Eh quoi! monsieur, vous connaissez Cléon?

VALÈRE.

Parfaitement, monsieur; je viens l'attendre:
Dans un moment il doit ici se rendre.

FRONTIN à part.

Morbleu! tant pis. Le fâcheux embarras!
(Haut.)
Je vais, monsieur, je vais hâter ses pas
(A part.)
En vous nommant. Esquivons la mêlée.

CLITANDRE.

Va, je t'attends dans cette même allée.

FRONTIN à part.

Courons plutôt... Le voici justement.

SCÈNE IV.

CLERVAL, CLITANDRE, VALÈRE, FRONTIN.

CLERVAL *faisant un salut très-froid à Clitandre.*

Je suis ravi de ton empressement,
Mon cher Valère; et ton impatience...

FRONTIN *prestement.*

S'est modérée en faisant connaissance
Avec monsieur Clitandre, votre ami.
Si vous saviez comme il vous a servi,
Ce digne ami, ce cousin de Lucile!...

CLITANDRE *à Clerval, qui le salue avec froideur.*

Eh bien, Cléon, tu restes immobile!
Me remets-tu? Parbleu! ta gravité
Me divertit.

CLERVAL.

Je dois être enchanté
De voir en vous un parent de Lucile.
Votre amitié ne peut m'être qu'utile;
Je me promets d'en mériter l'honneur.

CLITANDRE.

L'honneur est bon, et le style est flatteur.
Répètes-tu quelque rôle comique?
Fort bien! le ton, l'attitude est unique.
Parbleu! mon cher, je ne m'attendais pas
A voir combler, par ce froid embarras,
Les autres torts dont j'avais à me plaindre.
M'as-tu bien vu? d'honneur, il est à peindre!

CLERVAL.

Moi! j'aurais eu quelques torts envers vous?

FRONTIN *très-fâché.*

Il a raison de se mettre en courroux.
(Tirant son maître.)
Morbleu! monsieur, voulez-vous bien m'entendre?
Vous me parliez si souvent de Clitandre,
De cet ami qui servait votre amour.

CLITANDRE *ému.*

Je me bornais à ce faible retour,
Qui d'un ami doit payer le service.

CLERVAL.

Un cœur ingrat, monsieur, n'est point mon vice,
Et vos soupçons vont cesser à l'instant.
Je peux du moins prouver très-aisément
Que vos bienfaits sont tombés sur un autre.

CLITANDRE.

CLITANDRE.

Eh quoi! Cléon, quel caprice est le vôtre?
Mais c'en est trop, et je vous ai compris:
Vous soupçonnez qu'en faveur du marquis,
Près de Lucile, appuyé par ma mère,
J'ai pu trahir vos feux pour lui complaire.
Adieu, monsieur; quels que soient vos progrès,
On peut encor vous attendre au succès.

SCÈNE V.

CLERVAL, VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN.

PARBLEU! monsieur, on a beau vous instruire,
Vous regarder....

CLERVAL.

Que pouvais-je lui dire?

VALÈRE.

Quoi! ressembler à ce point à Cléon!
Mais c'est un fait qui confond la raison.

CLERVAL.

Quel embarras!

VALÈRE.

Eh bien! votre entrevue?
Parlez.

CLERVAL *avec transport.*

Mon ame en est encore émue.
Que son accueil indulgent et flatteur
D'un doux espoir a pénétré mon cœur!
Mais dois-je croire une erreur qui m'enchante?
Tout ce qu'a dit cette bouche charmante,
Tout ce qui peut m'assurer de sa foi,
N'est qu'un vain songe, et rien n'était pour moi!
Sûr de lui plaire, au moins en apparence,
Mais rougissant d'un coupable silence,
J'allais parler; j'allais, quoiqu'à regret,
Lui révéler mon dangereux secret:
» Voici l'instant où chacun se retire,
(M'a-t-elle dit, avec un doux sourire),
» J'irai ce soir faire un tour au jardin. «
Je l'ai quittée en lui baisant la main,
Plein de desirs, d'espérance et de crainte.

VALÈRE.

Ma foi! mon cher, à te parler sans feinte,
Je te croirais le vainqueur de Cléon.
Lucile ignore encor sa passion;
Et ne croyant t'opposer qu'à toi-même,

Elle te juge, et c'est Clerval qu'elle aime.
A ton bonheur pourquoi te refuser?
Je suis bien loin de vouloir t'abuser;
Mais raisonnons : tu fais le sien peut-être;
Et quand Cléon viendrait à reparaître,
Entre vous deux l'avantage est égal:
Tu ne dois rien, au fond, à ton rival.

CLERVAL.

Je n'ai que trop de penchant à te croire;
Mais qui pourra garantir ma victoire,
Sans un aveu qui, rassurant mon cœur,
M'apprenne enfin le vrai nom du vainqueur?

VALÈRE.

Oui, cet aveu sans doute est nécessaire;
Reste Cléon pour les gens, pour le père,
Mais à Lucile il faut montrer Clerval.

CLERVAL.

Ah! cet aveu la rend à mon rival!

VALÈRE.

Je n'en crois rien.

FRONTIN à Clerval.

Monsieur, quelqu'un s'avance,
C'est Dorimon; il vous a vu, je pense.

CLERVAL.

Ah Ciel ! il faut l'éviter.

FRONTIN.

Vraiment non.

CLERVAL.

Comment veux-tu que, paraissant Cléon,
A tout moment je n'aille pas confondre ? . . .

FRONTIN.

Nous en savons assez pour lui répondre.

VALÈRE à Clerval.

Compte sur moi pour servir tes projets.
(Il sort.)

SCÈNE VI.

DORIMON, CLERVAL, FRONTIN.

DORIMON.

J'AVAIS bien dit que tu ferais ta paix :
Je prévois tout; je connais ma Lucile,
Je la gouverne, elle est faite à mon style :
C'est mon ouvrage; et dès ses jeunes ans
J'ai cultivé ses premiers sentimens.
Elle n'a rien de nos femmes hautaines,
Prudes par air, dans le fond très-humaines,
Et que l'on voit, quand leurs traits sont flétris,
Par désespoir devenir beaux esprits;
Dicter des loix aux enfans d'Uranie;
A leur toilette asservir le génie;
N'ayant pour lot qu'un caquet importun,
Très-décisif, mais pas le sens commun,
Et toutefois, pensant qu'on les admire.
Ce que j'en dis, ce n'est pas pour médire;
Tu dois savoir que je ne charge point.

CLERVAL *un peu rêveur.*

Oui, Lucile est accomplie en tout point.

DORIMON.

Je t'avais dit que ma seule présence
Vous remettrait d'abord d'intelligence.

CLERVAL.

Ah! que mon cœur redoutait ce moment!
Qu'il est cruel, monsieur, pour un amant
D'être incertain des vœux de ce qu'il aime!

DORIMON.

Mais d'où te vient ta défiance extrême?
Lucile est tendre; elle sent tout le prix
De ton amour. Au fond, j'en suis surpris:
Car j'aurais cru que par le caractère
Elle tiendrait de sa défunte mère,
Qui de ses jours ne sentit rien pour moi;
Mais elle t'aime, et c'est de bonne foi
Que tu lui plais.

CLERVAL.

Vous me flattez, peut-être?
Aujourd'hui même a-t-elle fait paraître
Ces sentimens?

DORIMON.

Eh oui! car sans cela,
Tout franchement nous en resterions là.
Avec les biens qu'elle a droit de prétendre,

Je ne pouvais jamais manquer de gendre;
Mais elle m'a répété tant de fois
Qu'elle voulait un époux de son choix,
Que le *cœur* seul pouvait la satisfaire,
Qu'il ne fallait, dans un nœud volontaire,
Avoir égard qu'à l'union des *cœurs*,
N'être attentif qu'au rapport des humeurs.
Avec ces *cœurs* et tous ces beaux passages,
J'ai toujours vu de fort sots mariages;
Mais puisqu'enfin elle le croit ainsi,
Et que c'est toi que son *cœur* a choisi,
Qu'en la gênant il irait trop du nôtre,
En bon français, je t'aime autant qu'un autre.
Ce compliment n'a rien de bien flatteur,
Mais il est vrai.

CLERVAL.

Ce compliment, monsieur,
Me flatte plus que je n'ose le dire;
Et dans ce jour tout ce que je desire,
C'est que Lucile, en faveur de mes soins,
Fût disposée à m'estimer du moins
Autant qu'un autre.

DORIMON.

Oh parbleu! sois tranquille.
En vérité, ces amans n'ont qu'un style.

Toujours se plaindre! Après tous mes aveux,
Tu dois, je pense, être sûr de ses vœux:
Mais à présent, parlons un peu d'affaire.
Tu sais, Cléon, que, l'hymen prêt à faire,
Je fus instruit, bien ou mal-à-propos,
(Ce fut, je crois, par un de tes rivaux)
Que tu devais beaucoup trop pour ton âge.
Il fut conclu qu'avant ton mariage,
Tu partirais pour te mettre en état
De procéder plus en règle au contrat,
En acquittant la cohorte importune
Des créanciers qui lorgnaient ta fortune.
Il s'agissait de ton repos, du mien.
As-tu payé?

CLERVAL.

Monsieur, je ne dois rien.

DORIMON.

C'est très-bien fait. Quiconque se marie
Doit renoncer à toute étourderie,
Et se ranger. Clitandre, mon neveu,
Quand tu partis, te gouvernait un peu.
Le beau mentor qu'un fat du second ordre,
Un éventé se plaisant au désordre,
Pour copier, gauchement et sans goût,
Nos étourdis qui se moquent de tout!
Tu fis très-mal de marcher à sa suite.

CLERVAL.

Vos seuls avis régleront ma conduite.

DORIMON.

Ah! bon cela; ta jeunesse a besoin
Qu'on la surveille, et j'en prendrai le soin.
Mais revenons. Tu sais que par sa mère
Déja Lucile était propriétaire
D'un très-beau bien. J'y joins dès à présent
Vingt mille écus : tu dois être content.

CLERVAL.

Ah! ce n'est point sa fortune que j'aime.
Sans tous ces biens...

DORIMON.

Tu l'aimerais de même,
N'est-il pas vrai? Je te savais par cœur.
Je crois au fond que tu n'es point flatteur;
Mais à tes yeux si le bien de ma fille
N'augmente pas l'éclat dont elle brille,
A ton bien-être il ne peut qu'ajouter.
Ça, maintenant, dis-moi sans hésiter,
De quel rapport est ta petite terre?
Dix mille francs? Hem? Parle sans mystère.
La terre donc peut valoir?...

CLERVAL.

J'en ai deux,
Monsieur.

DORIMON.

J'étais mal instruit, mais tant mieux.
Eh bien! les deux te rapportent de rente?

CLERVAL.

Dix mille écus, environ.

DORIMON.

Il m'enchante;
Mais il se trompe. Y pensez-vous, Cléon?

CLERVAL.

J'ai même encore en ma possession
D'autres effets assez considérables.

DORIMON à part.

Quoi! voudrait-il m'amuser par des fables?
Ceci commence à m'étonner très-fort.
(Haut.)
J'ai pu, Cléon, et peut-être ai-je eu tort,
Trop insister sur le bien de Lucile;
Oui, ce détail pouvait être inutile;
Mais il est mal de prendre un ton railleur
Pour m'imposer...

CLERVAL.

Moi! vous railler, Monsieur!
Le croiriez-vous de moi qui vous révère
Comme un ami, dirai-je comme un père?
Non, tout mensonge à mes yeux est trop bas,
Trop odieux.

DORIMON.

Mais je n'en reviens pas,
Et ta conduite est vraiment respectable.
Tu me parais sublime, inimitable!
Quoi! point d'orgueil, point de luxe, point d'airs!
Je t'accusais d'imiter les travers
De mon neveu. Mon erreur fut extrême.
Ha, ha, ha, ha! je te soupçonnais même
De dépenser un peu légérement.
Parbleu! mon cher, je devrais à présent
Te soupçonner d'être trop économe.

CLERVAL.

J'ai cru, monsieur, j'ai cru qu'un honnête homme
Devait régler son train sur son état.
En attendant, j'ai vécu sans éclat.

DORIMON.

Eh! oui, vraiment, voilà comme on est sage.
C'est très-bien vivre, en dépit de l'usage.

On en voit trop de ces impertinens,
Usurpateurs et de biens et de rangs,
Qu'on devrait mettre au nombre des faussaires;
Un jour d'hymen, pardevant leurs notaires,
S'intitulant *Hauts et puissans Seigneurs;*
Prenant un nom, des titres, des honneurs,
En marquisat érigeant leur chaumière.
Personne encor n'avait pris ta manière;
Et tu m'en vois dans un ravissement!...
Ha, ha! Je ris de mon empressement
A t'obliger d'acquitter quelques dettes,
Que franchement je croyais indiscrettes,
Et qui, parbleu, ne t'alarmaient en rien.
Tu m'as laissé mon erreur. Je vois bien
Que tu voulais, avant que de conclure,
Voir tes parens, leur vanter la future.

CLERVAL.

Je n'avais point à demander leur voix;
Mais je suis sûr qu'ils chériront mon choix.

DORIMON.

Embrasse-moi, cher Cléon, je t'admire.
Avec quel art il a su se conduire!
Car je devine à présent tous tes pas.
Se supposer des défauts qu'on n'a pas,
Mettre en amour un peu de négligence,

Avoir des torts, du moins en apparence,
Cacher ses biens, le tout pour éprouver
L'objet chéri! D'honneur je crois rêver.
Je n'admettais ces heureuses saillies
Que dans un conte, ou dans des comédies.
De ton histoire on ferait un roman:
J'en veux, morbleu! presser le dénoûment.
A ton mérite, il faut, ma foi, se rendre,
Et dès demain, je veux t'avoir pour gendre.

SCENE VII.

CLERVAL, FRONTIN.

CLERVAL.

SANS différer, il faut, mon cher Frontin,
Qu'enfin Lucile apprenne mon destin.
Si Cléon vient, je perds toute espérance.

FRONTIN.

Ses créanciers prolongent son absence.
L'argent est rare, et chez les usuriers...

CLERVAL.

On m'a vraiment parlé de créanciers.

FRONTIN.

Je suis au fait, monsieur. J'ai l'inventaire
Exactement dressé par son notaire.

CLERVAL.

Par quel hasard?

FRONTIN.

Ignorez le moyen,
Monsieur. Comptez que je vous sers très-bien.
J'alarmerais votre délicatesse.
Moi, ma devise est, la force, ou l'adresse.

CLERVAL *prenant l'état des dettes de Cléon.*

Donne, voyons... Total, vingt mille francs.
Bon! je n'ai plus à perdre de momens.
Allons trouver Valère, allons l'instruire
De mon dessein. L'amitié qui l'inspire
L'éclairera sur mes vrais intérêts.
Daigne l'amour seconder mes projets!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, LISETTE, LE MARQUIS.

LUCILE à Lisette, avant que l'on voie le marquis.

Quoi! ce marquis à chaque instant m'obsède!

LISETTE.

Déclarez-lui combien il vous excède.

LUCILE au marquis.

Pourquoi, monsieur, m'importuner ainsi?
Pourquoi me suivre, et venir jusqu'ici?

LE MARQUIS.

Pour m'assurer de votre indifférence,
Pour achever de perdre l'espérance.

LUCILE.

Eh! quel espoir auriez-vous pu former?

LE MARQUIS.

Le plus flatteur. En osant vous aimer,

Je peux encore aspirer à vous plaire.
Pour m'en priver cette erreur m'est trop chère.
Je sais qu'un père a nommé votre époux :
Mais votre main dépend encor de vous ;
Elle est promise, elle n'est pas donnée ;
Et je verrais changer ma destinée,
Si vous vouliez, libre de passion,
Ouvrir les yeux sur les torts de Cléon :
Si sa froideur, ses délais, son silence,
Je dirai plus, sa coupable inconstance,
(Car il fut prêt à former d'autres nœuds)
En ma faveur faisaient pencher vos vœux.

LUCILE.

C'est un rival irrité qui l'accuse.

LE MARQUIS.

Et c'est l'amour indulgent qui l'excuse.

LUCILE.

Cet entretien où se mêle l'aigreur,
M'irrite enfin. Pour l'abréger, monsieur,
S'il ne vous faut que mon aveu sincère,
Apprenez donc que l'ordre de mon père
Est en effet d'accord avec mon cœur.
Je crois Cléon digne de son bonheur,
Si c'en est un.

LE MARQUIS.

C'en est assez, madame,
J'obéirai, je contraindrai ma flamme.
Il faut céder à mon heureux rival,
Je le vois trop ; et lorsque dans ce bal
Qui précéda le jour de son voyage,
Ce digne amant, fier de votre suffrage,
Crut égayer son cercle à mes dépens,
Il connaissait à fond vos sentimens.
Votre présence arrêta ma colère;
Mais aujourd'hui, trop sûr de vous déplaire,
Je dois du moins faire entendre à Cléon
Qu'il aurait pu choisir un autre ton.

LUCILE.

Que dites-vous, monsieur?

LE MARQUIS.

Que son absence
Peu-être alors fut un trait de prudence;
Que son retour qu'il nous tient si secret,
Pourrait encore en paraître l'effet;
Que vos rigueurs ont pénétré mon ame,
Et qu'en un mot, si mon respect, madame,
Doit vous prouver combien j'étais épris,
Je ne sais point endurer des mépris.

SCÈNE II.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

HÉLAS! Lisette, en quel trouble il me laisse!

LISETTE.

Bon! c'est le style ordinaire à l'espèce;
Ou se tuer soi-même, ou ses rivaux,
Tout amant doit tenir de tels propos.
Ne faut-il pas montrer sa jalousie?
C'est une forme, une règle établie.
Dans leur dépit, ils ne respectent rien,
Et cependant tous se portent fort bien.
Ce bal, d'ailleurs, est une vieille affaire
Qui dans le tems parut assez légère,
Et que Clitandre appaisa sur le champ.

LUCILE.

J'attendais peu ce dépit éclatant.
Venir exprès l'accuser d'inconstance!
M'en imposer avec tant d'assurance!
Quel est son but? D'un amant en courroux

On peut souffrir l'emportement jaloux;
Mais la noirceur ne fut jamais permise.
N'en parlons plus. N'es-tu pas bien surprise
Du changement qui s'est fait en Cléon?
Que dois-je en croire? Est-ce une illusion?

LISETTE.

Qui! lui changé? C'est lui faire une injure.
Il est toujours le même, et sa figure...

LUCILE.

Je ne veux point te parler de ses traits.
Il est sans doute aussi bien que jamais,
Et ce n'est point ce frivole avantage
Que désormais mon amour envisage.
J'aime, sur-tout, j'aime ses sentimens.
Qu'à son départ ils étaient différens!
J'ignore, hélas! s'il voulut me surprendre;
Mais ses regards brillent d'un feu plus tendre,
De ses discours le charme est plus flatteur:
Il est enfin plus digne de mon cœur.

LISETTE.

Ce changement, comme vous, m'a frappée,
Et ce matin j'en étais occupée.
Sa vanité, son ton brusque et railleur
A disparu sous un maintien boudeur,

Froid, ombrageux, en un mot, fort étrange.
Je ne sais pas, au fond, s'il gagne au change;
Mais vous l'aimez, et vous fîtes très-bien
De rassurer son cœur.

LUCILE.

Ah! ne crains rien.
Si mon amour, blessé de son silence,
Lui reprochait un peu de négligence,
S'il eut des torts, Lisette, ils sont passés,
Et son retour les a tous effacés.
Mais le voici.

LISETTE.

Voyez sur son visage
Cet embarras, cet air sombre et sauvage.
L'avais-je dit?

SCÈNE III.

CLERVAL, LUCILE, LISETTE.

LUCILE.

APPROCHEZ-VOUS, Cléon,
De vos regards bannissez un soupçon
Dont vous devez connaître l'injustice.
Ce sentiment tiendrait trop du caprice.
Si vous m'aimez, que des transports jaloux
N'altèrent pas un entretien si doux.

CLERVAL.

Si je vous aime! ah! que pourrais-je dire
Qui sur mon cœur exprimât votre empire?
Et plût au Ciel que l'ardeur de mes feux
Pût excuser mes téméraires vœux!

LUCILE.

J'ai desiré cette tendresse extrême.
Que pourriez-vous craindre?

CLERVAL.

Si je vous aime!

Vous ignorez encor mes sentimens;
Je n'aurai pas recours à des sermens :
Il faut, madame, une épreuve plus sûre,
Je vous la dois.

LUCILE.

Vous me faites injure.
De votre ardeur, moi, je pourrais douter!
Ah! j'aime trop, Cléon, à m'en flatter.
Pourquoi m'offrir une inutile épreuve?
Mon cœur charmé ne veut pas d'autre preuve
Que le penchant qui m'intéresse à vous.
Demain les loix vous nomment mon époux :
Mais aujourd'hui ma juste confiance
Prévient ces loix, et l'amour les devance.

CLERVAL.

Belle Lucile! épargnez votre amant.
Peut-il suffire à cet aveu charmant?
A vos genoux, souffrez... Que vais-je faire?
Qu'ai-je à lui dire?... Et puis-je encor me taire?

LUCILE.

Que vois-je?... Eh quoi! vous évitez mes yeux!
Vous me fuyez!

CLERVAL.

Quel moment! justes Cieux!

LUCILE.

Parlez, mon cœur partage vos alarmes.
Je vous vois prêt à répandre des larmes :
Expliquez-vous.

CLERVAL.

Il faut vous obéir,
Il faut parler.... Vous allez me haïr.

LUCILE.

Moi, vous haïr! vous, douter de me plaire?

CLERVAL.

Je crains, hélas! d'être sûr du contraire.

LUCILE.

Eh quoi! Cléon me connaît assez mal...

CLERVAL *vivement.*

Ne me donnez donc plus ce nom fatal
Que vous aimez, qui m'a rendu coupable;
Ce nom cruel me punit et m'accable :
Il va tromper mon espoir le plus doux,
Et c'est de lui que mon cœur est jaloux!

LUCILE.

Quoi! votre nom?... Ah! Lisette, qu'entends-je?
Et qu'a-t-il donc, monsieur, d'assez étrange
Pour excuser, pour....

CLERVAL.

Il n'est pas le mien.

LUCILE.

Que dites-vous, et concevez-vous bien
L'indigne aveu que vous osez me faire?
Y pensez-vous?

CLERVAL.

Que n'ai-je pu me taire!

LUCILE.

Comment, monsieur, vous n'êtes pas Cléon?

CLERVAL.

Non.

LUCILE.

Mais, Lisette, il perd donc la raison?

LISETTE.

Vraiment, j'en tremble; et sa mélancolie
Nous annonçait...

CLERVAL à Lucile.

Ecoutez, je vous prie.

LUCILE.

Que diriez-vous qui pût vous excuser?

CLERVAL.

Quoi! fallait-il toujours vous abuser?

La vérité que je viens de vous dire,
Et dont mon cœur tremblait de vous instruire,
Belle Lucile! a dû trop me coûter,
Et c'est moi seul qui voudrais en douter.
Mon nom, madame, est Clerval.

LUCILE.

Que répondre
A ces discours?

LISETTE.

Rien; je veux le confondre.
Parlez, monsieur; quel est votre dessein?
N'étiez-vous pas Cléon, quand ce matin
Vous avez vu Dorimon et Clitandre?
Et ce beau nom qu'enfin vous voulez prendre,
Le portiez-vous (dites la vérité)
Quand à madame on vous a présenté?
L'avez-vous pris pour m'aborder moi-même?

CLERVAL.

J'en dois rougir, et mon tort fut extrême.
D'un feu naissant les trompeuses douceurs,
Un fol espoir, des conseils trop flatteurs,
Ont dans ce piège égaré ma prudence,
Et j'ai trompé, du moins, par mon silence.
J'ai, malgré moi, nourri l'illusion

Dont votre erreur flattait ma passion :
J'en suis puni si j'ai pu vous déplaire.
Le même sort qui me fut si contraire,
A dans mes mains fait tomber ce portrait ;
Par lui mon cœur reçut le premier trait
Qui me devient aujourd'hui si funeste :
Je vous le rends. Ma raison, s'il m'en reste,
M'impose, hélas ! cette cruelle loi.
Ce bien si cher n'était pas fait pour moi.

LUCILE.

Vous me rendez mon portrait ! Ah Lisette !

LISETTE.

Allez, monsieur, l'imposture est complette.
Nier encor que vous êtes Cléon,
Quand vous avez ce portrait ! Ma raison
M'ordonne à moi de vous trouver coupable.

CLERVAL.

Quand je le fus, tout m'était favorable.

LUCILE à part.

Tel était donc mon indigne destin,
Et le marquis n'en fut que trop certain !
J'en ai déja trop dévoré l'injure.
(Haut.)
Il est donc vrai qu'infidèle, parjure,
Jusqu'à ce point vous pouvez abuser ?...

CLERVAL.

Daignez m'entendre, et loin de m'accuser...

LUCILE *avec colère.*

Non, un détour aussi peu vraisemblable
Vous rend encor, monsieur, plus condamnable.
Votre présence est un tourment pour moi;
Obéissez à ma dernière loi,
Portez ailleurs votre indigne artifice.

CLERVAL *pénétré.*

Vous me rendrez bientôt plus de justice.
Adieu, madame.

SCÈNE IV.

LUCILE, LISETTE.

LUCILE *vivement.*

Eh bien! le conçois-tu?

LISETTE.

Le démon même a tramé ce tissu.

LUCILE.

Un tel détour!

LISETTE.

Un pareil stratagême!

LUCILE.

Tromper ainsi!

LISETTE.

Se renier soi-même!
Oh! je m'y perds.

LUCILE.

Me rendre mon portrait!

LISETTE.

Le scélérat nous réservait ce trait.
Mais si c'était une épreuve, madame?

LUCILE *avec indignation.*

Lui, m'éprouver! Non; je lis dans son ame.
Va, le marquis l'avait trop bien jugé.
Dans d'autres noeuds crois qu'il est engagé,
Ou que du moins il est tout prêt à l'être.
J'étais instruite; il l'ignore, le traître!
J'aurais joui de sa confusion.

LISETTE.

Mais qui l'oblige à prendre un autre nom?

LUCILE.

Oh! rien ne peut égaler ma surprise.

SCÈNE V.

DORIMON, LUCILE, LISETTE.

DORIMON.

ALLONS, morbleu! sans délai ni remise,
(A Lucile.)
Demain la noce. Ah! te voilà... Comment!
Qu'est-ce?... D'où vient cet air d'étonnement?
Parle-moi donc.

LISETTE.

Ah! monsieur, que vous dire?

DORIMON.

Que dire? à moi! Quel est donc ce délire?
N'as-tu pas vu Cléon? Répondras-tu?

LISETTE.

Hélas! monsieur.

LUCILE.

Je ne l'ai que trop vu,
Et désormais j'ose prier mon père
De m'épargner ce tourment.

DORIMON.

Quel mystère
Me fais-tu là? Le caprice est nouveau!
Crois-tu qu'au fond tout cela soit bien beau?
Tiens, j'ai vécu jadis parmi les femmes,
Je n'ai jamais trop bien lu dans leurs ames;
Mais s'il en est qu'un caprice embellit,
Il en est cent qu'un caprice enlaidit:
Retiens cela. D'où te vient ta colère?
Ce que Cléon t'a dit devrait te plaire.

LUCILE.

Quoi! ces détours...

DORIMON.

S'il t'a caché son bien,
Moi, je l'approuve, et c'était un moyen
De pénétrer si c'était pour lui-même
Que tu l'aimais.

LUCILE.

Ma surprise est extrême.
Vous ignorez tout ce qui s'est passé.

DORIMON.

Quoi?

LISETTE.

Son cerveau pour le moins est blessé.

Lui-même, ici, monsieur, vient de nous dire
Qu'il n'était pas Cléon.

DORIMON.

Tu me faire rire.
Ce garçon-là vraiment est singulier.

LISETTE.

Un autre fait non moins particulier,
C'est qu'à l'instant, sous ce nom qu'il veut prendre,
Et que j'oublie, il est venu nous rendre
Notre portrait.

DORIMON.

Peste ! un portrait rendu
Mais d'où vient donc tout ce mal-entendu?
Qui dit-il être ?

LISETTE.

Un autre.

DORIMON.

Badinage.

LISETTE.

Mais que répondre à ce froid persiflage ?

DORIMON.

Je répondrais... je ne répondrais rien,
Car la chose est impossible.

LISETTE.

Fort bien.

DORIMON *rêvant.*

Est-ce artifice, épreuve, stratagême ?

LISETTE.

Mais... je me trompe... ou, ma foi, c'est lui-même :
Oui, c'est Pasquin, c'est lui.

SCÈNE VI.

PASQUIN, DORIMON, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Comment peux-tu
Etre arrivé ?

PASQUIN.

C'est que je suis venu.
Que j'ai souffert ! ah ! le maudit voyage !
Un jour de plus m'eût fait perdre courage.
Je suis chargé pour monsieur Dorimon
Des complimens de son gendre Cléon ;
(*A Lucile.*)
Pour vous, madame, aussi. Bonjour, Lisette.

DORIMON.

Des complimens, dis-tu?

PASQUIN.

Ce qu'il regrette,
Ou ce qu'il craint, c'est que par sa lenteur
Il n'ait donné des soupçons de froideur;
Mais ce billet vous apprendra la cause...

LISETTE.

Il est donc lui, maintenant?

PASQUIN.

Oui, ma rose;
Toujours le même, empressé, vif, galant.
J'ai précédé son retour d'un instant,
Et ce billet...

LUCILE.

Qui? lui! m'oser écrire!

DORIMON.

Elle a raison. Je veux pourtant le lire.
Je veux savoir, en un semblable cas,
Comme on s'y prend pour sortir d'embarras.

PASQUIN.

Pour achever, monsieur, mon ambassade,
Je l'ai laissé ce matin fort malade;

Et fatigué d'avoir couru six jours,
Se reposant dans son lit à Nemours.

DORIMON.

Lui! dans son lit? à Nemours? Double traître!

PASQUIN.

En le voyant, vous le croirez peut-être.

DORIMON.

Voilà, morbleu! le plus hardi coquin,
Le plus fripon!...

LISETTE.

Tout beau, monsieur Pasquin;
Ne pense pas t'échapper de la sorte.

PASQUIN.

Moi, m'échapper! que le diable m'emporte,
Si j'y songeais. Pour démêler ceci,
Pour observer ce qui se passe ici,
Je reviendrais exprès de l'autre monde.

DORIMON.

Dispose-toi, maraud, que Dieu confonde!
A soutenir les plus rudes assauts
Que dans ta vie ait essuyé ton dos,
Si tu ne dis le vrai. Que fait ton maître?
Sans hésiter, réponds, où peut-il être?

PASQUIN.

Eh mais, monsieur! si vous doutez toujours...

DORIMON.

Réponds.

PASQUIN.

Il est à Nemours.

DORIMON.

A Nemours!

Le scélérat soutient son stratagême.
Oseras-tu nier qu'en ce lieu même
J'ai vu Cléon ce matin?

PASQUIN.

Ici, lui?

Et vous avez cru le voir aujourd'hui?
Excusez-moi, monsieur; sur ma parole,
Vous vous trompez.

DORIMON.

Comme il apprit son rôle!

PASQUIN.

Mes yeux l'ont vu: j'ai devancé ses pas;
Et quand vous même...

DORIMON.

Il n'en démordra pas.

Si tu poursuis, malheureux, je te jure...

PASQUIN à Lisette.

Dis-moi, mon cœur, si c'est une gageure;
Je te promets d'en garder le secret.

LUCILE à Dorimon, qui menace Pasquin des yeux.

Laissez, mon père, un impudent valet,
Dont le devoir est de servir son maître.
Vous le voyez. L'ingrat!

DORIMON à Pasquin.

Donne-moi, traître,
Donne au plutôt ce billet. Oui, vraiment,
C'est là sa main.

PASQUIN.

Il n'en eût pas fait tant
Le mois passé. J'ai tremblé pour sa vie.
Heureusement, la nature affaiblie
S'est...

DORIMON.

L'écriture est en effet de lui!
(Il lit.)
Ce dix-sept mars...

PASQUIN.

Ce dix-sept, aujourd'hui.

DORIMON lisant.

» Vous étiez sans doute alarmée de mon silence,

» belle Lucile; mais j'ai voulu vous épargner de » plus grands regrets, en vous cachant le danger » que j'ai couru. Pasquin vous dira que l'on a » tremblé pour ma vie; heureusement l'amour » veillait à ma conservation, et c'est lui qui me » ramène à vos pieds, etc. «

LUCILE.

Fut-il jamais de trahison plus noire!

DORIMON.

Ma foi, j'ignore encor ce qu'il faut croire;
J'entends fort mal ce manège amoureux,
Et j'aurais tort de me fâcher comme eux;
Il faut tâcher d'éclaircir cette affaire.
Mais ce fripon, ce maraud, ce faussaire,
Qui de mentir possède si bien l'art...

PASQUIN.

Sans vous fâcher.

DORIMON.

Sans me fâcher, pendart!

PASQUIN.

Eh bien, monsieur, en vous fâchant, de grace...

DORIMON.

Si tu ne veux expirer sur la place,
Fuis de mes yeux.

PASQUIN.

A qui diable en a-t-il ?
Je me flattais d'un accueil plus civil.
O vérité, trop mal récompensée ;
Par-tout, hélas! tu deviens déplacée.

LUCILE à Dorimon.

Clitandre vient ; dans le trouble où je suis,
Permettez-moi de cacher mes ennuis.

DORIMON.

Va, je prends part au couroux qui t'anime.

SCÈNE VII.

CLITANDRE, DORIMON.

DORIMON.

ÇA, mon neveu, vous dont l'esprit sublime
Démêle tout, entend tout, prévoit tout,
Qui vous mêlez de décider par-tout,
Et qui raillez mes mœurs et ma franchise,
Je vous prépare une belle surprise.

CLITANDRE.

Allons! au fait, mon oncle.

DORIMON.

Je vous dois
Le bel affront qu'aujourd'hui je reçois.
C'est vous, morbleu! qui, troublant ma famille,
M'êtes venu proposer pour ma fille
Votre Cléon, qu'enfin j'avais choisi.

CLITANDRE.

Ma foi, monsieur, je viens exprès ici
Vous déclarer que je vous l'abandonne;
Mais tout-à-fait. Acceptez sa personne,
Refusez-la, j'y prends peu d'intérêt.

DORIMON.

Croiriez-vous bien qu'à l'instant son valet
M'a soutenu, parlant en ma présence,
Qu'il n'était pas de retour de Provence,
Et qu'à Nemours il était dans son lit?

CLITANDRE.

Bon!

DORIMON.

Attendez, monsieur du grand esprit:
Que direz-vous en lisant cette lettre,
Que son valet est venu me remettre?
Lisez, lisez. Eh bien! voyez-vous clair?
Que pensez-vous de ces contes en l'air?

CLITANDRE.

Je ne saurais interpréter ses vues.

DORIMON.

Quoi ! votre esprit ne tombe pas des nues ?

CLITANDRE.

Pas de si haut, mon oncle.

DORIMON.

Quand on ment,
Je suis toujours, moi, d'un étonnement
Dont rien n'approche. Au fond, ce qui m'afflige,
Ce sont ses biens.

CLITANDRE.

Ses biens ?

DORIMON.

Eh oui, vous dis-je.

CLITANDRE.

Y pensez-vous, mon oncle ? En vérité,
Il n'est pas fait pour être regretté ;
Et si c'est là l'objet qui vous tourmente...

DORIMON.

Comment, morbleu ! dix mille écus de rente !
De bons effets !

CLITANDRE.

Qui? lui! dix mille écus!

DORIMON.

Quoi! m'en eût-il imposé là-dessus?
Si je croyais...

CLITANDRE.

Mais il faudrait en rire.

DORIMON.

M'en imposer! Eh bien! on viendra dire
Que je suis prompt à prendre de l'humeur,
Que j'ai parfois le naturel frondeur :
Voilà pourtant, dans le siècle où nous sommes,
Voilà comment se conduisent les hommes!
Allons! il faut éclaircir tout ceci,
Et nous verrons si l'on me joue ainsi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLERVAL, VALÈRE, FRONTIN.

CLERVAL.

Non, non, je pars.

VALÈRE.

Vous partez condamnable;
On vous soupçonne, on vous croira coupable.

CLERVAL.

Non, mon ami; le retour de Cléon
Va me laver d'un injuste soupçon.

VALÈRE.

N'importe, il faut prouver votre innocence.
Des plus grands torts vous avez l'apparence;
Elle vous croit infidèle, imposteur;
C'est trop long-tems lui laisser son erreur:
Il faut qu'enfin l'amour vous justifie.

CLERVAL.

Le puis-je, hélas! quand on me sacrifie,
Quand je deviens un objet odieux
Qu'elle a banni pour jamais de ses yeux?

VALÈRE.

Promettez-moi, du moins, d'être tranquille;
Mon cher Clerval, je saurai si Lucile
Conserve encor cette injuste rigueur.

SCÈNE II.

PASQUIN, CLERVAL, VALERE, FRONTIN.

PASQUIN à Clerval, le prenant pour Cléon.

Que vois-je? Eh! oui, c'est mon maître. Ah! monsieur,
Venez, venez apprendre un beau mystère.

FRONTIN à part.

Vraiment, c'est là Pasquin; la chose est claire.
Morbleu! comment écarter ce coquin?

CLERVAL à Pasquin.

Que me veux-tu?

PASQUIN.

Ce que vous veut Pasquin?

FRONTIN.

Va, va, Pasquin, ton maître est en affaire.

PASQUIN à Clerval.

Puis-je savoir, monsieur, sans vous déplaire,
Quel est ce masque, et d'où me connaît-il?

FRONTIN.

Comment! Pasquin? l'esprit le plus subtil,
Le plus adroit pour suivre un stratagême,
Le plus grand fourbe!

PASQUIN.

Oui, vraiment, c'est moi-même.
Mais cependant je ne le connais pas.

FRONTIN.

Avec le tems, va, tu me connoîtras.

VALÈRE aux deux valets.

Allez, messieurs, achever connaissance
Un peu plus loin.

PASQUIN tirant Clerval par son habit.

J'aurais impatience...

VALÈRE.

(A Pasquin.) (A Valère.)
Eloigne-toi. Même sur ce valet
Ta ressemblance a produit son effet.

CLERVAL.

Tout est perdu, le retour de son maître
M'ôte à jamais l'espérance.

VALÈRE.

Peut-être.
Ce contre-tems, que tu devais prévoir,
Ajoute encor un degré de pouvoir
A mes raisons. Clerval, il faut s'y rendre
Et ton honneur ne peut plus s'en défendre.
Accorde-moi Frontin pour un moment;
Reprends courage, et permets seulement
A ton ami de te prouver son zèle.

CLERVAL.

Va, je connais ton amitié fidèle,
Je te remets mon malheureux destin.

VALÈRE.

Frontin!

FRONTIN.

Monsieur!

VALÈRE.

Suis-moi.

FRONTIN.

Bonjour, Pasquin.

SCÈNE III.

CLERVAL, PASQUIN.

PASQUIN.

Ah çà! monsieur, puisqu'enfin ma personne
Peut vous parler de tout ce qui l'étonne...

CLERVAL.

Je ne connais que les sots d'étonnés,
Passons.

PASQUIN.

Le style est concis. Pardonnez
Si j'ose encor, monsieur, avec franchise
Vous témoigner l'excès de ma surprise.
Ce riche habit que je n'ai jamais vu,
Et cet ami qui ne m'est pas connu,
Votre arrivée étonnante et magique...

CLERVAL.

Est-ce là tout?

PASQUIN.

Quoi! toujours laconique!
Je ne pourrai terminer un discours!
Parbleu! monsieur, je vous laisse à Nemours,
Malade, au lit, fatigué comme un diable,
Et vous voilà! le fait n'est pas croyable;
En vérité, je n'en peux revenir,
Ni commencer...

CLERVAL.

Eh bien! tu peux finir.

PASQUIN.

Vous ne pouvez, monsieur, ou que je meure,
Etre arrivé, du moins, de plus d'une heure.

CLERVAL.

D'accord, qui songe à te le disputer?

PASQUIN.

Vous êtes là, je n'en saurais douter;
Mais dites-moi...

CLERVAL.

J'ai bien d'autres affaires.

PASQUIN.

Vous avez mis ordre aux plus nécessaires,
Vos créanciers sont enfin satisfaits.

CLERVAL.

Ah! cesse donc de m'en parler.

PASQUIN.

Eh mais,
Il faut pourtant... Soit, parlons d'autre chose.
A Dorimon j'ai porté votre prose.

CLERVAL *vivement.*

A Dorimon?

PASQUIN.

Oui, monsieur, s'il vous plaît.
Allez! la lettre a fait un bel effet!
Et Dorimon m'a répondu d'un style...

CLERVAL.

La lettre était adressée?

PASQUIN.

A Lucile.
Sur mon honneur, à ce sombre maintien,
On gagerait qu'il n'est instruit de rien.

SCÈNE

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, CLERVAL, PASQUIN.

LE MARQUIS *à Pasquin.*

Je veux parler en secret à ton maître;
A Clerval.
Laisse-nous seuls. En me voyant paraître,
Vous avez l'air, monsieur, d'être surpris;
Mais quand on est si caché dans Paris,
De son retour quand on fait un mystère...

CLERVAL.

Moi, me cacher! Pourquoi? pour quelle affaire,
Monsieur?

LE MARQUIS *en ricanant.*

L'oubli, sans doute, est très-prudent.
Laissons cela, monsieur, pour un moment;
Remettez-vous, daignez être tranquille.
L'hymen va donc vous unir à Lucile?

CLERVAL.

(A part.) (Haut.)
C'est encor là du Cléon. Ce bonheur

Satisferait tous les vœux de mon cœur;
Mais votre ton, monsieur, doit me surprendre.

LE MARQUIS *ironiquement.*

Doit, dites-vous? Enfin ce cœur si tendre,
Plus que jamais, sans doute, en est épris?

CLERVAL.

A ses regards s'il avait quelque prix,
Je me croirais, monsieur, digne d'envie;
Mais de quel droit venez-vous, je vous prie,
Me demander quels sont mes sentimens?

LE MARQUIS.

Vous l'ignorez, monsieur? Je vous entends,
Vous soutenez votre heureux caractère.
Souffrez pourtant un avis salutaire.
On peut aimer, monsieur; mais il est mal
De s'égayer du malheur d'un rival.

CLERVAL.

Oui, la leçon peut être vraiment bonne.
Me l'appliquer, c'est tout ce qui m'étonne,
Et franchement je ne la conçois pas.

LE MARQUIS.

C'est prudemment se tirer d'embarras.

CLERVAL.

Non, monsieur, non. Quelle erreur est la vôtre?
Vous me prenez sûrement pour un autre.

LE MARQUIS.

Vous vous donnez pour un autre, monsieur?
L'expédient vous fait beaucoup d'honneur.
Il est très-neuf, et j'aime à vous entendre.
Moi, cependant, je ne peux me défendre,
Par-tout ailleurs, de vous prendre pour vous.

CLERVAL vivement.

Ceci devient sérieux entre nous,
Monsieur.

LE MARQUIS.

Comment! vous entrez en colère?
Adieu, monsieur; un lieu plus solitaire
Conviendra mieux à l'éclaircissement
Que vous pourriez desirer.

CLERVAL très-vivement.

A l'instant
Je suis vos pas, monsieur; j'aime à m'instruire.

SCÈNE V.

PASQUIN, CLERVAL.

CLERVAL *avec feu.*

HOLA! Pasquin. L'homme qui se retire,
Le connais-tu?

PASQUIN.

Vous me feriez damner.

CLERVAL.

Ce qu'il m'a dit a droit de m'étonner.
Réponds, maraud.

PASQUIN.

En honneur, mon cher maître,
Si je conçois... Pouvez-vous méconnaître
Ce froid marquis que vous avez au bal
Si bien raillé, votre triste rival?

CLERVAL.

Il me suffit, je dois, et pour ma gloire,
Et pour Cléon...

PASQUIN.

Je n'ose plus rien croire.

(Courant après Clerval.)

Où vous trouver, monsieur?

CLERVAL.

Où tu pourras.

SCÈNE VI.

PASQUIN seul.

FUT-IL jamais un semblable embarras?
Je suis en route, et l'orage s'apprête.
En arrivant, j'essuie une tempête
Qui m'attendait chez ce maudit vieillard,
Et dont mon dos a bien risqué sa part.
De ce danger à peine je m'esquive,
Pour m'étonner, mon fou de maître arrive.
Et si je sais comment il est venu,
Si j'en crois rien, je veux être pendu.
Un bel habit qu'il n'avait pas la veille,
Ses créanciers payés, quelle merveille!
Un air sauvage, un ton qu'il n'eut jamais,
Plus de mémoire, oubliant tous les faits:
L'extravagance est-elle assez complette?

SCÈNE VII.

FRONTIN, PASQUIN.

FRONTIN.

Je cherche en vain et Lucile et Lisette.

PASQUIN *d'un air intrigué.*

Que parle-t-il de Lisette ?

FRONTIN.

Ah ! c'est toi ?

Où notre maître est-il ?

PASQUIN.

Oh ! par ma foi,

A chaque instant c'est un nouveau mystère.

Tu sers Cléon ?

FRONTIN.

Eh oui, sans te déplaire.

PASQUIN.

Ceci commence à me pousser à bout.

FRONTIN.

Eh quoi ! Pasquin, tu t'étonnes de tout !

Apparemment, c'est ta paralysie,
Qui par accès se tourne en frénésie.
Reprends tes sens. Si tu revois Cléon,
Tu lui diras que Frontin (c'est mon nom)
Va s'informer où peut être Lucile.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

PASQUIN seul.

De tout côté j'entends le même style,
Et je m'y perds ! Ce maraud de Frontin,
Ou je me trompe, est un rusé coquin
Qui pourrait bien avoir pris chez Lisette :
A parler vrai, ce soupçon m'inquiète ;
Nouvel objet éveille l'appétit...

(Avec une grande surprise.)

Mais quoi ! mon maître avec un autre habit !
Oh ! pour le coup sa raison fait naufrage !
Il a repris ses habits de voyage.
Je ne tiens point à ces vertiges-là.
C'est son affaire, après tout... Vous voilà,
Monsieur ?

SCÈNE IX.

CLÉON en habit de voyage; PASQUIN.

CLÉON.

J'AI fait assez de diligence,
Comme tu vois, et mon impatience
Doit avoir mis ta lenteur en défaut.

PASQUIN.

Vous arrivez?

CLÉON.

Sans doute. Est-ce assez tôt,
Vu le chemin qui me restait à faire?
Eh bien! réponds; as-tu vu mon notaire?
As-tu porté ma lettre à Dorimon?
As-tu remis?...

PASQUIN.

Oui, oui. Comme il est prompt!
Votre notaire était absent. La lettre,
A Dorimon je viens de la remettre.
Je vous ai dit, monsieur, dans quel esprit...

CLÉON.

Que m'as-tu dit? que peux-tu m'avoir dit?

PASQUIN.

Je vous ai dit comment on l'a reçue,
Même votre ame a semblé fort émue.

CLÉON.

Tu m'as dit, traître? Où ce maître fripon
Prit-il le vin qui trouble sa raison?
Parle, au danger qu'on craignit pour ma vie,
As-tu, dis-moi, vu Lucile attendrie?
Suis-je à ses yeux assez justifié?
Si j'eus un tort, il doit être expié.
Qu'a-t-elle dit?

PASQUIN.

Quel caprice est le vôtre!
L'un de nous deux, monsieur, veut tromper l'autre.
Rappelez-vous que je vous ai conté
Comment ici Dorimon m'a traité.
J'ai raconté l'accueil vraiment indigne...

CLÉON.

Tu m'as conté, raconté, fourbe insigne?
Ce maraud-là mettra tout au passé,
Et son cerveau, je pense, est renversé:

Mais mon esprit est encor moins tranquille.
Lucile seule....

PASQUIN.

A propos de Lucile,
Frontin chez elle est allé dans l'instant.

CLÉON.

Qui, Frontin?

PASQUIN.

Lui que vous chérissez tant,
Votre nouveau valet.

CLÉON.

Le traître est ivre.
Je te défends, malheureux, de me suivre.

SCÈNE X.

LISETTE, CLÉON, PASQUIN.

CLÉON.

C'EST toi, Lisette; ah! je suis enchanté
De te revoir. Dis-moi la vérité.
Dois-je espérer que ta belle maîtresse
Réponde encor à ma vive tendresse?
L'heureux Cléon...

LISETTE.

Ah! vous êtes Cléon?
Ma foi, monsieur, sous l'un ou l'autre nom,
Je doute fort du succès de vos ruses.
On ne veut pas même de vos excuses;
En termes clairs, Lucile vous l'a dit,
Et vous devez...

CLÉON.

As-tu perdu l'esprit?

LISETTE.

C'est nous, monsieur, nous qui n'en aurions guères,
Si nous donnions encor dans vos chimères.

CLÉON.

Ah! c'en est trop, je n'y peux plus tenir.
Je prétends voir Lucile, et m'éclaircir.
(Montrant Pasquin.)
Ce malheureux, par son étourderie,
Aura causé quelque tracasserie,
Et...

LISETTE.

Vous pouvez envoyer désormais
Vos anciens ou vos nouveaux valets,
Venir vous-même, ou députer quelque autre;
C'est tems perdu, vous n'aurez rien du nôtre.

CLÉON *se contraignant.*

Tu veux railler. Eh bien! le tour est bon!
Il fait honneur à ton invention;
Je l'applaudis, mais il est tems qu'il cesse.

LISETTE.

Non, ce n'est point un tour, non; ma maîtresse
N'est pas ici, *primò*, le fait est sûr.
Le *secundò* vous paraîtra plus dur,
C'est que pour vous la porte est défendue:
Apparemment elle craint votre vue.

CLÉON.

Mais, Dorimon...

LISETTE.

Oui, ma foi, Dorimon!
Ah! c'est bien pis; il n'entend pas raison,
Quand on lui dit votre nom par mégarde.
Allez, monsieur, donnez-vous bien de garde
De vous montrer, de rester même ici.
J'ai du regret vraiment à tout ceci:
J'avais pour vous une estime profonde;
Mais eussiez-vous tous les bijoux du monde
A me donner, je ne pourrais, monsieur,
(En lui faisant une profonde révérence.)
Vous témoigner plus de zèle et d'ardeur.

SCÈNE XI.

CLÉON, PASQUIN.

CLÉON.

VIENS, malheureux, apprends-moi donc la cause
De tout ceci.

PASQUIN.

Si j'en sais quelque chose,
Je veux, monsieur, mourir de votre main.

CLÉON *rêveur.*

Auraient-ils su quel était mon dessein ?
C'est ce maraud. Tu les auras, je gage,
Entretenus du nouveau mariage
Que l'intérêt m'avait fait accepter,
Et du malheur qui me fit rejeter.
Je te connais, et ton impertinence
N'aura jamais pu garder le silence.

PASQUIN.

Qui ? moi, monsieur ? moi ! moi ! j'aurais parlé !
Autant que vous, au moins, je suis troublé.
Jugez vous-même à présent de mon rôle ;
Et si j'ai pu placer une parole.

CLÉON.

Mais n'as-tu pas du moins su découvrir
Ce qui, pour moi, paraît les refroidir ?
Car je m'y perds. C'est le marquis, peut-être,
Que mon absence aura fait reparaître,
Et qui tournant leurs vœux de son côté...

PASQUIN.

Tantôt, monsieur, quand il vous a quitté,
J'ai cru lui voir un air de suffisance
Qui présageait...

CLÉON.

Ah! je perds patience.
Qui? moi! tantôt j'aurais vu le marquis?
Mais à présent, coquin, si tu ne fuis,
Je te ferai, morbleu! perdre l'envie
De raisonner le reste de ta vie.

PASQUIN.

Que voulez-vous? Je croyais l'avoir vu.
(A part.)
Il devient fou, m'en voilà convaincu.

SCÈNE XII.

CLITANDRE, CLÉON, PASQUIN.

CLÉON.

Ah! cher ami, le trouble qui m'agite,
(Montrant Pasquin.)
Et ce fripon dont l'ivresse m'irrite,
Mêlent un peu d'amertume au bonheur
Que ta présence...

CLITANDRE.

Y pensez-vous, monsieur?

Vous avez bien changé de caractère
Depuis tantôt.

CLÉON.

J'entrerais en colère!
Qui? moi! j'arrive à l'instant.

CLITANDRE.

Ecoutez;
J'écarte, moi, bien des difficultés.
Je sais, Cléon, qu'on peut être frivole,
Qu'il est permis de varier son rôle,
Et d'être même impudent au besoin:
Mais vous portez la chose un peu trop loin;
Et dans un jour, jouer votre maîtresse,
Son père et moi! c'est trop, je le confesse.

CLÉON.

Pour me railler chacun est-il d'accord?
Expliquez-moi du moins quel est mon tort.
Mais c'est un jeu, la chose est trop visible.

CLITANDRE.

Fort bien, Cléon! soyez incorrigible;
Niez encor. Je ne vous dirai rien
De Dorimon, trompé sur votre bien,
Ni des soupçons qu'un tel manège excite:
J'en aurais trop à conter; je vous quitte.

CLÉON.

L'air de Paris est-il ensorcelé?
Démêle-moi...

CLITANDRE.

Non, tout est démêlé.
Je cacherai jusqu'à cette entrevue,
Vous la nîriez.

SCÈNE XIII.

CLÉON seul.

MA tête est confondue!
Lucile sait que j'ai trahi l'amour.
En attendant qu'elle soit de retour,
Et que ma vue ait calmé sa colère,
Il faut d'abord passer chez mon notaire;
Tranquilliser ceux de mes créanciers
Qui ne seront payés que les derniers;
Puis reprenant un peu de confiance,
Pressons l'hymen avec impatience.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Il a reçu ses lettres de congé.

LUCILE.

Hélas!

LISETTE.

Prenez un air moins affligé.
Cette douleur va mal avec vos charmes.
Mérite-t-il que vous versiez des larmes?

LUCILE.

Moi? je rougis de son lâche détour.
Ne confonds pas le dépit et l'amour.
Avec quel art le cruel m'a trompée!
Combien mon ame était préoccupée!
Tout décelait son coupable embarras;
Et nous livrons nos cœurs à ces ingrats!

Nous prétendons, aveugles que nous sommes,
Régner sur eux !

LISETTE.

Eh! oui ; voilà les hommes,
Je m'y connais. Donnez un libre essor
A vos regrets, car vous l'aimez encor ;
Mais (croyez-moi) consolez-vous bien vîte.
C'est honorer un traître qui nous quitte,
Que de porter le dépit aussi loin.
N'avons-nous pas un vengeur au besoin ?
C'est l'amour-propre, et le Ciel dans nos ames
Le mit exprès pour consoler les femmes.
Il vous dira comme il faut se venger
D'un étourdi qui croit nous affliger,
Combien il faut lui cacher sa faiblesse,
Et, s'il se peut, le gagner de vîtesse.
C'est par l'orgueil que nous donnons des lois.
Ah ! si j'avais mieux connu tous nos droits,
Jamais ingrat n'eût trompé ma franchise ;
Mais, sur ma foi, je n'y serai plus prise,
J'en réponds bien.

LUCILE.

Ni moi, tu le verras.

LISETTE.

Tenez, ce ton ne me rassure pas.

Qu'on a de peine à s'armer de courage!
N'auriez-vous pas reçu quelque message
Depuis tantôt ?

LUCILE *timidement.*

J'ai rencontré Frontin.

LISETTE.

Il vous aura confié le chagrin,
Le repentir, les regrets de son maître;
Il aura pu vous ébranler, peut-être?
Mais, croyez-moi; nouvelle trahison.

LUCILE.

Non, ce n'est pas ce qu'il me disait.

LISETTE.

Bon!

LUCILE.

Il va partir désespéré, Lisette.

LISETTE.

Eh bien! tant mieux; vaut-il qu'on le regrette?

LUCILE.

Mais il me cherche avec empressement;
Il veut, dit-il, me parler un moment;
C'est son espoir, et la dernière grace
Qu'il obtiendra. Que veux-tu que je fasse?

LISETTE.

Et vous avez promis?

LUCILE.

Mais... à peu près.

LISETTE.

Ah! qu'ils font bien de tendre leurs filets!
Nous y voilà. Je m'en étais doutée;
Une parole avec art concertée,
Quelques soupirs, un coup-d'œil, presque rien...
Ma foi, madame, ils nous connaissent bien.
Nous devrions, pour l'honneur de l'espèce,
Leur épargner encor ces frais d'adresse.

LUCILE.

Si tu savais, hélas! quand un amant
Sur notre cœur a pris de l'ascendant,
Comme on oublie aisément sa colère!

LISETTE.

Oui, cela tient; un fripon qui sait plaire,
Est, en effet, un mal très-dangereux.

LUCILE.

Mais conçois-tu ce labyrinthe affreux?

LISETTE.

Moi? non, d'honneur, je n'y peux rien comprendre,

Et je m'y perds; car il avait l'air tendre,
Empressé, vrai, sincère, intéressant,
Et pénétré, même en vous offensant:
L'amour semblait animer son langage.

LUCILE.

Que sur mon cœur il avait d'avantage!
Je veux en vain me cacher mon amour.
Oui, j'ai senti que depuis son retour,
Il m'était cher plus qu'il ne le peut croire.
Il ne sait pas quelle était sa victoire;
J'ai mal connu mes propres sentimens.
Sans doute un cœur peut s'ignorer long-tems...

LISETTE.

On vient à nous; on vous cherche, madame.

LUCILE.

Ah! renfermons ma douleur dans mon ame.

SCÈNE II.

VALERE, LUCILE, LISETTE.

VALÈRE.

PARDONNEZ-MOI, si, troublant vos secrets,
J'ose à vos pieds apporter les regrets
D'un malheureux que je plains, qui vous aime,
Et qui n'a pu se présenter lui-même.

LUCILE.

Eh quoi! Cléon?

VALÈRE.

C'est au nom de Clerval;
C'est pour lui seul, et non pour son rival,
Qu'à vos regards vous me voyez paraître.

LUCILE.

Qu'il soit, monsieur, qu'il soit ce qu'il veut être;
Puisqu'il rougit de porter aujourd'hui
Ce nom si cher qui m'attachait à lui,
Je crois à tout, et même à sa tendresse,
Lorsque l'ingrat oubliant sa promesse,
Et trahissant peut-être mon espoir,
Témoigne ainsi l'ardeur de me revoir.

VALÈRE.

Ah! si ce tort était le seul, madame,
Qui contre lui pût irriter votre ame,
Il trouverait bientôt grace à vos yeux;
Mais soupçonné, mais peut-être odieux,
Je ne dois pas craindre de vous apprendre
Que, malgré lui, forcé de se défendre,
A l'instant même il vient d'être blessé.

LUCILE.

Qui? lui!... Je sens tout mon cœur oppressé.
Blessé, Lisette! ah! Ciel!

VALÈRE.

Belle Lucile,
Rassurez-vous, puisque je suis tranquille.
Maître de lui, d'un rival en courroux
Son bras sans peine a détourné les coups;
Il n'a reçu qu'une atteinte légère.

LUCILE *avec la plus vive émotion.*

De ce combat quel est donc le mystère?
Vous m'étonnez, vous glacez mes esprits:
De quel rival parlez-vous?

VALÈRE.

Du marquis.

LUCILE.

Vous redoublez ma juste défiance.
Comment Clerval ?...

VALÈRE.

La même ressemblance
Qui si long-tems a trompé tous les yeux,
Arma la main d'un rival furieux.
Ainsi qu'à vous, ce jeu de la nature
Ne m'eût d'abord semblé qu'une imposture...

LUCILE en elle-même.

Quoi ! c'est Clerval, c'est lui qui m'a parlé !
C'est devant lui que mon cœur s'est troublé !
Ces sentimens que lui seul a fait naître,
Qui m'étonnaient, il a pu les connaître !
Ah ! devait-il me laisser mon erreur !
Quels droits Clerval a-t-il donc sur mon cœur ?
Il me trompait, il abusait mon père.

VALÈRE.

S'il eût été moins tendre, moins sincère,
S'il eût suivi des conseils imprudens,
L'illusion eût duré plus long-tems ;
Son sort, peut-être, en serait moins à plaindre :
Mais il n'a pu vous adorer et feindre.
Vous l'avez vu, fidèle à son devoir,

Sacrifier le plus charmant espoir :
L'honneur toujours a réglé sa conduite.

LUCILE.

Je rends, monsieur, justice à son mérite ;
Mais, quelques droits qu'il pense avoir acquis,
Il aurait dû détromper le marquis
En se nommant.

VALÈRE.

Pouvait-il sans faiblesse
N'être Cléon qu'autant que sa tendresse
Le demandait? La valeur de Clerval
Vous disputait à l'amour d'un rival.

LUCILE.

Ce dernier trait désarme ma colère :
Est-on coupable alors qu'on a su plaire ?
Je lutte en vain contre son ascendant.
(A Valère.)
Mon père ici doit rentrer à l'instant,
Venez, monsieur, l'étonner et l'instruire ;
Auprès de lui je vais vous introduire.
Plein de vertus, de franchise et d'honneur,
Il est aisé d'intéresser son cœur ;
Et l'amitié, d'ailleurs, est éloquente.
(A Lisette, appercevant Cléon de loin.)
Mais quel objet à mes yeux se présente?

Je crois à peine à cette illusion.
C'est en effet lui-même, c'est Cléon.
Qu'il n'entre pas, Lisette.
(Elle sort, et Valère lui donne la main.)

LISETTE.

L'aventure
Paraît pour lui d'assez mauvais augure.

SCÈNE III.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Eh bien! Lucile est sans doute au logis?

LISETTE.

Non, monsieur, non; le moment est mal pris.

CLÉON.

Ah! satisfais à mon impatience;
Lucile doit desirer ma présence:
Où donc elle est-elle?

LISETTE

Elle vous attendait

Depuis deux mois, et l'ennui la gagnait :
Elle s'est fait un nouveau plan de vie.

CLÉON.

Je viens bannir cette mélancolie.
Lucile a tort ; car je l'aimai toujours.
Çà, conte-moi quels étaient ses discours,
Attendris-moi.

LISETTE *à part.*

Ciel ! tant de différence
S'accorde-t-elle avec leur ressemblance ?

CLÉON.

Veux-tu bien prendre un air moins sérieux ?
Si j'en croyais ce qu'on lit dans tes yeux,
Ce ris malin, et l'aigreur de ton style,
Je tremblerais pour le cœur de Lucile.

LISETTE.

Mais, écoutez, je n'en répondrais pas.

CLÉON.

Tu voudrais bien me voir de l'embarras :
Je te connais, tu plaisantes, Lisette.

LISETTE.

Qui ! moi, monsieur ? Non, je suis trop discrette
Pour plaisanter en de certains momens :

Quand on veut rire, il faut choisir son tems.
Mais j'aperçois Dorimon qui s'avance;
Il vous dira lui-même ce qu'il pense.

SCÈNE IV.

DORIMON, CLÉON, PASQUIN.

DORIMON *à Cléon.*

Ah, ah! c'est vous? vraiment j'en suis ravi;
Fort à propos je vous rencontre ici;
Mais commandez à votre caractère,
Efforcez-vous d'être un moment sincère.
Votre dessein est-il d'être Cléon?
Là, parlez net.

CLÉON.

Mais apparemment.

DORIMON.

Bon!
J'en suis charmé, vous n'aurez pas ma fille;
C'est un parti réglé dans la famille.
Sachez, Cléon, et retenez-le bien,
Qu'il ne faut pas varier sur son bien,
Ni sur son nom.

CLÉON.

Qui donc a pu vous dire?...

DORIMON.

N'achevez pas, je suis d'humeur de rire,
Mais je pourrais me fâcher aisément.
(Montrant Pasquin.)
Ce maraud-là sait...

CLÉON.

Point d'emportement.
Ecoutez-moi.

DORIMON.

Non, l'affaire est finie.
Demain peut-être, il vous prendrait envie,
Si ma Lucile était encor pour vous,
De renier la qualité d'époux.

CLÉON.

Ah! c'en est trop, et je dois vous répondre...

DORIMON apercevant Frontin.

Tenez, il vient exprès pour vous confondre;
Je veux, ma foi, m'en donner le plaisir.
Viens çà, Frontin!

SCÈNE V.

FRONTIN, DORIMON, CLÉON, PASQUIN.

FRONTIN à part.

QUE diable devenir?
Mais m'y voilà, payons d'effronterie.

DORIMON.

Ton maître veut...

CLÉON.

C'est une fourberie.
Son maître, moi?

FRONTIN avec assurance.

Monsieur n'a qu'à parler.

CLÉON.

Eh! qu'ai-je donc, monsieur, à démêler
Avec ce fourbe?

DORIMON riant.

Ah! le trait est unique!

Il est Cléon, lui; mais sa politique
Veut qu'à présent tu ne sois plus Frontin.

CLÉON.

Mais quel rapport ai-je avec ce faquin?

PASQUIN *à son maître.*

Ma foi, monsieur, moi, je tombe des nues:
Il faut du moins nous expliquer vos vues;
Car, en honneur, je n'y conçois plus rien.
Ce Frontin-là, qui me semble un vaurien,
Et qui pourtant est à votre service,
J'ignore encor, monsieur, par quel caprice...

CLÉON.

Tu me soutiens que j'ai pris ce maraud?

PASQUIN.

Sur mon honneur, vous le disiez tantôt.

CLÉON.

Retire-toi, pendard, ou je t'assomme.

DORIMON.

Pour celui-là, parbleu! c'est bien votre homme.
Ceci pourtant deviendrait sérieux;
Mais j'en veux rire, et vraiment c'est le mieux.
J'aurais grand tort de me mettre en cervelle...

SCÈNE

SCÈNE VI.

CLITANDRE, DORIMON, CLÉON.

CLITANDRE avant que d'apercevoir Cléon.

SAVEZ-VOUS bien, mon oncle, une nouvelle?
Cléon, dit-on, est blessé.

CLÉON.

Sur cela,
Parbleu! du moins, peut-être on me croira.
M'être battu, le fait serait probable;
Mais pour blessé, sans me donner au diable,
On verra bien...

CLITANDRE.

Ma foi, l'on m'avait dit
Que le marquis, soit vengeance ou dépit,
Vous avait fait une mauvaise affaire;
Que la blessure était pourtant légère.

CLÉON à Dorimon.

Eh bien, monsieur! me rendez-vous mes droits?
Voyez les bruits!

DORIMON.

Ah! l'on dit vrai parfois.

SCENE VII.

LUCILE, VALÈRE, DORIMON, CLÉON.

CLÉON *à Lucile.*

Que vous venez heureusement, madame,
Pour me calmer, pour rassurer mon ame!
Quoi qu'on m'ait dit pour troubler mon bonheur,
J'ose en tirer l'espoir le plus flatteur.
C'est à l'amour d'éclaircir un mystère
Qui me confond.

LUCILE *présentant Valère à son père.*

Daignez souffrir, mon père,
Que j'ose ici vous présenter monsieur.
Quant à Cléon, vous étiez dans l'erreur;
Nous ne l'avions pas vu de la journée.

DORIMON.

Ma fille aussi! quoi! sa tête est tournée!
Serait-ce donc un mal contagieux?

CLÉON *à Dorimon.*

Vous le voyez, on dessille vos yeux.

VALÈRE à Dorimon.

Je vois, monsieur, qu'il faut tout vous apprendre:
Mais, ce qu'ici je dois vous faire entendre,
M'étonne encore à l'aspect de Cléon,
Et j'ai besoin d'un effort de raison
Pour voir entre eux la moindre différence.
On n'a jamais porté la ressemblance
A ce degré. Je crois voir mon ami.

CLÉON.

Me ressembler! parbleu! tant mieux pour lui.

VALÈRE.

Clerval, monsieur, l'avait pensé de même;
Mais le sort mit une distance extrême
(A Dorimon.)
Dans vos destins : car vos bontés, monsieur,
Ne s'adressaient à lui que par erreur;
Sur lui Cléon avait trop d'avantage.

CLÉON.

En pareil cas, c'est assez mon usage.

DORIMON après un silence.

Quoi! j'aurais pu me tromper à ce point?
C'est un prodige, et je n'en reviens point.
J'entrevoyais cependant... quelque chose,
Sans pouvoir trop... en démêler la cause:

(A Cléon.)

Car, d'un côté... s'il vous ressemble bien,
Lui... très-souvent ne vous ressemble en rien.

PASQUIN à Cléon.

Eh bien, monsieur! disais-je des sornettes?
Mais qui des deux a donc payé nos dettes?

CLÉON.

Comment?

VALÈRE.

Clerval pénétré de regrets
Qu'on eût osé surprendre vos secrets,
Vous disputant, d'ailleurs, sans vous connaître,
(Montrant Lucile.)
Un bien si cher, et si digne de l'être,
Aurait-il pu ne prendre votre nom
Que pour vous nuire? Il pensa que Cléon,
Sans le juger sur un si faible office,
Lui voudrait bien pardonner ce service.

CLÉON.

Je ne saurais trop hâter les instans
De m'acquitter.

DORIMON.

Ce trait n'est pas du tems.

FRONTIN malignement à Cléon.

Pour achever, monsieur, de vous surprendre,

J'aurais encor un billet à vous rendre :
C'est de la part d'un certain Lisimon.

CLÉON à part, et embarrassé.

Tout est connu, je le juge à ce nom.

LUCILE troublée en apercevant le marquis.

Que vois-je? Ah! Ciel! c'est le marquis, je pense.
(A Dorimon.)
Epargnez-moi sa fatale présence,
Il a blessé Clerval.

CLÉON.

Cet intérêt
M'ouvre les yeux, et m'apprend mon arrêt.
Adieu, madame.

(Il sort.)

DORIMON.

Eh bien! quoi? quel mystère?
Où donc va-t-il?

PASQUIN s'en allant.

Ma foi, la chose est claire.

DORIMON.

Quoi! la blessure était réelle aussi?

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, DORIMON, LUCILE, VALÈRE.

LE MARQUIS.

Oui, j'ai blessé Clerval. J'en suis puni
Par mes regrets, car je lui dois la vie,
Et cet aveu n'a rien qui m'humilie.
Pardonnez donc à mes transports jaloux,
Et désormais voyez-moi sans courroux.

VALÈRE à Lucile.

Eh bien! Clerval a-t-il lu dans votre ame?

DORIMON.

Comment, comment?

VALÈRE.

Partira-t-il, madame?

DORIMON.

Pourquoi partir?

VALÈRE.

Tel était son dessein,
Et c'est de vous que dépend son destin.

LUCILE à Dorimon.

Mon père.

DORIMON.

Allons! je vois ce qui se passe.
J'en aurais fait tout autant à sa place.
Cléon avait un dangereux rival;
Je te devine, et je cours chez Clerval.
C'est très-bien fait, il doit avoir la pomme :
Voilà, morbleu! ce qui s'appelle un homme :
Voilà le mien, et non pas ce Cléon,
Franc étourdi, qui n'a que du jargon.
Allons! suis-moi... Mais c'est Clerval lui-même.

SCÈNE IX et dernière.

CLERVAL, LISETTE, DORIMON, LUCILE, VALÈRE, etc.

LUCILE à Clerval avec tendresse.

Eh quoi! sitôt? ma surprise est extrême;
Quoi! vous risquez...

CLERVAL.

Approuvez mes transports,

Belle Lucile! en oubliant mes torts,
Vous rappelez votre amant à la vie,
Et mon destin n'est digne que d'envie.
(Apercevant le marquis.)
C'est vous, marquis?

LE MARQUIS.

Oubliez à jamais
L'aveugle erreur qui cause mes regrets.
Contre Cléon j'ai cru tout légitime;
Mais pour Clerval, je lui dois mon estime.

DORIMON à Clerval et à Lucile.

C'est fort bien dit. Approchez-vous tous deux,
Mes chers enfans, soyez long-tems heureux:
Mais, croyez-moi, fuyez l'air de la ville;
Venez goûter la paix dans mon asyle.
Dans un désert le bonheur a son prix;
N'espérez pas le trouver à Paris.

FRONTIN à Lisette.

Eh bien! Lisette, allons-nous vivre ensemble?

LISETTE.

Soit; mais frémis, si quelqu'un te ressemble.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LE CERCLE,

OU

LES ORIGINAUX,

COMÉDIE.

DIVERTISSEMENT,

Exécuté sur le nouveau théâtre de Nancy, le jour de la Dédicace de la Statue de Louis XV, par ordre du Roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, le 26 novembre 1755.

AVIS
DES ÉDITEURS.

UNE scène de cette comédie excita contre l'Auteur l'animosité la plus violente. Non-seulement le repos de sa vie fut troublé pendant long-tems par les suites de cette étrange querelle, mais elle eut, sur la plupart des Ouvrages qu'il a donnés depuis, une influence remarquable. Nous avons cru devoir conserver ces détails, parce qu'ils appartiennent à l'histoire littéraire du siècle.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE,

QUI ÉTAIT JOINT A LA PIÈCE.

Un grand roi * a fait élever la statue de Louis XV, dans une place qui est à-la-fois le monument de son goût pour les arts et de son amour pour ses peuples. L'antiquité n'offre point d'exemple d'un pareil trait. C'est la vertu qui rend hommage à la vertu ; c'est un roi qui consacre, dans un roi son contemporain, ce qui le rend lui-même si respectable et si cher au monde.

Mes éloges peindraient mal ce que les traits éloquens de cette statue attesteront à la postérité. On saura qu'il y eut, ailleurs que dans la fable, un siècle heureux où deux souverains se disputaient, pour ainsi dire, le cœur des nations ; qu'il y avait

* Le roi de Pologne, STANISLAS, duc de Lorraine et de Bar.

entre eux une espèce de rivalité, non-seulement à qui ferait le bien, mais à qui perfectionnerait l'art de le faire ; qu'enfin de si grands modèles se reproduisaient aux yeux de l'Europe dans un jeune prince *, l'unique héritier de leur gloire, et déja les délices de la patrie.

On saura que ces deux monarques étaient unis, et qu'une princesse auguste **, appelée par le ciel pour être le gage de cette union sacrée, donnait alors à sa cour le rare spectacle de la grandeur modeste, et l'exemple de ces vertus d'autant plus respectées, qu'en modérant leur propre éclat, elles semblent vouloir se dérober à l'admiration.

Les siècles se sont renouvelés plusieurs fois dans les vastes révolutions du temps ; et parmi ce peuple de rois qui n'ont existé que pour eux, à peine les noms de quelques souverains vraiment dignes de l'être, sont-

---

* Feu monseigneur le Dauphin, père de Louis XVI.

** Marie LECZINSKA, fille de STANISLAS, femme de LOUIS XV.

ils arrivés jusqu'à nous. On croirait, à ces longs intervalles qui se retrouvent si constamment entre les grands hommes de tous les climats, qu'il en coûte un effort à la nature pour les produire, et qu'elle a, comme les terres les plus fécondes, ses temps de repos et de stérilité. Il n'appartenait qu'à notre âge de réunir tant de merveilles. Deux rois contemporains, tous deux l'objet de l'amour des peuples, et dont la postérité la plus reculée conservera les noms à jamais comme les symboles de la félicité publique! L'éloquence n'a point d'ornemens qui ne fussent effacés par des faits si grands par eux-mêmes : la simple déposition de l'histoire perpétuera mieux notre admiration dans les siècles à venir.

La pièce que j'expose aux yeux du public (si la circonstance où elle parut peut me permettre d'en parler après de pareils objets), a fait partie d'un divertissement que la ville de Nancy a donné à ses concitoyens, le jour de la dédicace de la statue du roi.

L'honneur qu'on m'a fait de jeter les yeux sur moi, pour contribuer à cette fête, prouve à-la-fois et la bonté de mes compatriotes, et cette indulgence si rare, qui, dans les dispositions les plus communes, croit devoir récompenser l'émulation. Si j'ai faiblement répondu à cette distinction flatteuse, du moins est-il consolant pour moi d'être né dans une province où l'on eût pu si facilement, et au hasard, trouver tant de personnes capables d'honorer le choix de leurs concitoyens.

Cette pièce (si on la juge digne du nom de comédie) est dans le genre épisodique. C'est peut-être celui qui convenait le mieux pour une fête. La variété des portaits qui se succèdent rapidement l'un à l'autre, multiplie, en quelque sorte, la comédie même, et soutient l'attention des spectateurs. Ce fut du moins dans une pareille occasion que Molière se permit, en ce genre, la pièce des *Fâcheux*; mais quelle pièce! et qu'il est délicat de citer Molière même comme auto-

rité ! Il n'était guère possible d'ailleurs que dans le court espace que mit la ville entre sa demande et l'exécution de la fête projetée, j'eusse entrepris de travailler sur un plan plus régulier et plus vaste. Un tableau eût exigé du temps : je me bornai à de simples esquisses.

Plutôt que de faire une comédie purement analogue à la cérémonie de ce jour mémorable, je me suis contenté de l'indiquer dans un prologue, à l'exemple du même grand homme que je citais à l'instant. J'ai mieux aimé crayonner faiblement quelques ridicules, que de risquer une froide allégorie : j'ai cru que l'imitation des mœurs convenait à tous les tems.

Dans la plupart des personnages que j'ai introduits sur la scène, j'ai essayé de peindre le ridicule avec les couleurs qui lui conviennent aujourd'hui. Cette nature, que Molière a si bien saisie, n'a point changé ; mais les nuances ne sont plus les mêmes. Elles sont du ressort de la mode, comme les plumets

dont il chargeait ses marquis, et les chapeaux pointus qu'il donnait à ses médecins. Tout cela n'existe plus : on doit rendre les objets, non tels qu'ils étaient, mais tels qu'ils sont, et croire que l'art n'est point épuisé.

Ma femme savante, par exemple, n'est pas une bourgeoise qui se choquerait de ce qu'un mot que sa servante eût dit devant elle, ne serait point approuvé par Vaugelas. On ne trouve plus de pareilles bourgeoises, dont le ridicule cependant se fait si bien sentir dans la comédie de Molière. J'ai tâché de peindre une de ces femmes qui ont véritablement quelques connaissances, et dont le commerce n'en est que plus fastidieux ; une de ces femmes, en un mot (et j'en connais l'espèce), qui composent l'esprit de leur journée de tout ce qu'elles ont entendu la veille.

Nos financiers importans (car il en est d'un autre genre) sont aussi loin de *Turcaret*, qu'ils sont peut-être encore loin des Graces.

On

On ne reconnaîtrait plus personne dans un médecin tel que M. *Purgon*.

C'est d'après ces observations que j'ai imité à-peu-près ce que j'ai vu. Mais c'est arrêter trop long-tems les yeux du public sur un ouvrage que j'aurais voulu rendre meilleur, et qui même, dans des mains plus habiles, eût encore été si fort au dessous de l'auguste cérémonie dont il eût fallu donner quelque idée. Les plus grandes choses, les événemens les plus glorieux, ne sont pas toujours les mieux célébrés. Des héros fabuleux furent chantés par Homère ; l'heureux Octave trouva des Virgiles. Le génie des Romains avait baissé sous Titus ; l'amour des nations l'en a vengé.

ACTEURS

DU PROLOGUE.

MINERVE.

LA GLOIRE.

SUITE DE MINERVE ET DE LA GLOIRE.

LE CERCLE.

Meon inv... thérèse Martinet...

Ah! Monſieur le Philoſophe, vous pretendiez à la conſideration?

PROLOGUE *

Le théâtre représentait l'intérieur du Temple de la Gloire, décoré des statues des Grands Hommes. On lisait sur leurs piédestaux les noms de Titus, de Trajan, de Marc-Aurèle, etc. On voyait dans le fond celles de Sésostris, de Bélus, d'Alexandre, qui désignaient les Conquérans.

MINERVE, LA GLOIRE.

MINERVE.

Oui, c'est la Vérité, c'est elle qui m'inspire :
Chaque jour, chaque instant voit tomber son empire ;
Par la voix de Minerve elle s'en plaint à vous.
Gloire, partagez son courroux.
Je vois ici des noms célèbres
Qu'à l'immortalité l'Erreur a consacrés ;
Mais combien de ces noms sur la terre adorés,
Ne méritaient que les ténèbres
Dont vos fastes les ont tirés !
Pour la postérité, quel plus funeste exemple

* Ce Prologue, à l'aide de quelques changemens qui n'étaient pas de la main de l'auteur, fut mis en musique par un jeune homme de Nancy, qui annonçait les talens les plus rares.

Que ces crimes brillans égalés aux vertus !
Et parmi les héros rassemblés dans ce Temple,
Doit-on voit Alexandre à côté de Titus ?
Quoi ! ce conquérant de l'Asie,
Né pour le malheur des humains,
Qui de leur sang trempa ses mains,
Pour prix de son audace impie,
A reçu les honneurs divins ?
Lui dont la fureur vagabonde
Alluma le flambeau de la destruction,
Et dont l'aveugle ambition
Brûlait de s'élancer hors des bornes du monde !
Comptez-vous parmi ses vertus
Des fleuves teints de sang, des murs réduits en cendre ?
O GLOIRE ! un seul jour de Titus
Eût terni tout l'éclat des beaux jours d'Alexandre.

LA GLOIRE.

Oui, leur règne est passé ; qu'ils tremblent à leur tour,
Ces conquérans de sang avides ;
La Terre a trop gémi sous leurs lois homicides :
Oui, vous m'ouvrez les yeux ; voici leur dernier jour.
L'éclat d'une injuste victoire,
Des lauriers arrosés de pleurs,
N'usurperont plus les honneurs
A la seule vertu réservés par la Gloire.

Disparaissez, vains monumens,
Erigés par la crainte à l'orgueil des tyrans;
Tombez avec leurs noms dans une nuit profonde.
Cédez, superbes conquérans,
Cédez aux bienfaiteurs du monde.

(Les statues des conquérans s'abyment; on voit à leur place celles de LOUIS XV et de STANISLAS.)

Sur ces bronzes nouveaux voyez les traits chéris
Des rois dont la vertu consacre la mémoire.

MINERVE.

Ah! je les reconnais.... STANISLAS et LOUIS!
Je reconnais aussi la Gloire.
Que, livrée aux tourmens de ses poisons vengeurs,
L'Envie exhale en vain son impuissante rage;
A ces autels nouveaux, à ces Dieux bienfaiteurs,
Mortels, venez offrir un éternel hommage.
Que sur ces bronzes révérés,
Entre ceux des Titus, des Trajans, des Aurèles,
Leurs noms à l'univers soient à jamais sacrés,
Et qu'aux rois à venir il servent de modèles.

(Ballet des Arts, qui couronnent de guirlandes les statues des deux Rois.)

ACTEURS

DE LA COMÉDIE.

ORPHISE.

ARISTE.

UN POÈTE.

UNE FEMME SAVANTE.

UN FINANCIER IMPORTANT.

UN PHILOSOPHE.

UN MÉDECIN.

LUCINDE.

LINDOR.

FRONTIN.

La Scène est à Paris.

LE CERCLE,

OU

LES ORIGINAUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

CONVENEZ que cela sera plaisant.

ARISTE d'un ton sérieux.

Ah! très-plaisant.

ORPHISE.

Et que c'est une idée délicieuse.

ARISTE.

Admirable, en vérité, admirable!

ORPHISE.

Pour moi, je crois que nous allons nous divertir prodigieusement.

ARISTE.

Oui, prodigieusement; c'est le mot.

ORPHISE.

Mais vous dites cela d'un ton bien sérieux, Ariste. N'allez-vous pas encore m'opposer des difficultés ?

ARISTE.

Tenez, madame, toutes ces parties dont on se promet tant de plaisir, finissent ordinairement par de l'ennui. Vous voyez ma répugnance, je joûrai mal mon rôle, dispensez-moi de m'en charger.

ORPHISE.

Et moi je vous réponds que vous le joûrez très-bien.

ARISTE.

Point du tout. Vous m'annoncez des poëtes, des beaux-esprits, des auteurs; et, soit préjugé ou non, je me fais conscience de m'amuser de ces messieurs-là. J'aime les arts; je respecte ceux qui les cultivent, et je pense sérieusement que le peu de considération que l'on a pour eux dans

le monde, est un reste de barbarie, une espèce de vengeance que prennent les sots de la supériorité que les gens de mérite ont sur eux; et je ne conçois pas comment la France, qui doit tant aux grands hommes qui l'ont éclairée, peut avilir elle-même ce qui la rend si considérable aux yeux des autres nations.

ORPHISE.

Vous n'y pensez pas, Ariste; je fais autant de cas que vous des vrais talens: mais il en est de subalternes qu'un esprit de vertige ou de mode, a tirés de l'obscurité, qui, à la faveur de la singularité ou du manège, sont parvenus à une réputation usurpée, dont ils abusent pour étouffer le vrai mérite; et je crois que, dans tous les états, il est permis de s'amuser des charlatans et du peuple.

ARISTE.

J'en tombe d'accord, madame, et vous savez que je ne les épargne pas. Cependant le public injuste fait rejaillir indifféremment sur les uns, le mépris qu'on lui donne pour les autres. Insensiblement on l'accoutume à confondre...

ORPHISE.

Savez-vous bien, Ariste, que vous vous êtes

rouillé dans ce long séjour que vous avez fait en province? A vous entendre, on croirait qu'il n'est question ici que de gens de lettres, et vous savez que je vous ai promis des ridicules de plus d'un genre. Mais je suppose que nous ne nous amusions pas autant que je l'imagine, avons-nous rien de mieux à faire?

ARISTE.

Et comptez-vous pour rien la malice de votre projet?

ORPHISE.

Ah! voici de la morale. Voyons pourtant, examinons bien la prétendue malice de ce projet. Mon mari a la fantaisie de tenir cercle trois jours de la semaine, de recevoir des savans, des beaux-esprits, des originaux de toute espèce; et ce qui à tout autre que lui paraîtrait singulier, bizarre, extravagant même, est précisément ce qui lui plaît davantage. J'ai la complaisance de me prêter à son goût, et souvent de feindre beaucoup de gaîté au milieu de ces importuns qui m'excèdent. Aujourd'hui qu'il est à la campagne, je me propose de me réjouir un peu aux dépens de sa société; je veux vous la faire connaître, jouir de la surprise que vous causeront certains ridicules

que j'aurai soin de faire sortir assez pour qu'ils nous donnent la comédie. Où donc est le crime de tout cela? Ne puis-je me venger une fois de toute l'humeur que m'ont donné ces originaux depuis deux ans que j'ai la générosité de m'ennuyer avec eux? En vérité, Ariste, vous avez des scrupules qui ne vous vont point.

ARISTE.

Mais, madame...

ORPHISE.

Oh! vos mais ne finiraient pas : l'heure où je reçois du monde approche, et je vous promets que vous n'aurez personne de connaissance. Vous n'en serez que plus à votre aise pour remplir le rôle que je vous destine. La beauté du jour nous invite à rester dans ce jardin; je vais donner mes ordres pour qu'on laisse entrer : mais souvenez-vous que je veux que vous soyez plaisant.

ARISTE.

Bon moyen pour m'empêcher de l'être.

ORPHISE.

Et que vous ne vous refusiez aucune épigramme? entendez-vous, Ariste?

ARISTE.

Il faut vouloir tout ce que vous voulez.

ORPHISE.

Frontin! Frontin!... (Frontin paraît.) Vous laisserez entrer le monde ordinaire. Je voudrais cependant éviter la cohue. Je n'y suis que pour une personne ou deux à-la-fois tout au plus... Vous n'annoncerez que celles qui n'ont pas coutume de venir habituellement au cercle... Attendez! Si Lucinde ou Lindor se présentent, dites-leur que je suis ici.

ARISTE.

Quoi! Lucinde? cette aimable enfant qui promettait un si bel avenir, lorsque je partis pour la province, et qui, je crois, vous est un peu parente?

ORPHISE.

Elle-même. Un petit chagrin dont elle ne m'a pas encore fait la confidence, mais que je devine à peu près, doit l'amener tantôt ici. C'est une affaire de cœur, une querelle de jeunes gens....

ARISTE.

Une affaire de cœur?

ORPHISE.

Oui, le choix qu'elle a fait est convenable; et

si je réussis, comme je l'espère, à dissiper ce petit nuage, la fête dont je vous ai parlé sera pour elle. Allons, Ariste; je crois apercevoir une des personnes la plus assidue de notre société.

ARISTE.

Qui? cet homme que je vois au bout de cette allée, dont la physionomie paraît moitié sérieuse, moitié comique, qui marche d'un air distrait, et qui semble ne pas nous remarquer?

ORPHISE.

Précisément. C'est un Poète qui a fait autrefois quelque bruit, mais avec qui ses protecteurs viennent de s'abonner pour qu'il cesse d'écrire.

ARISTE.

Il n'a pas encore jeté les yeux sur nous; il paraît de mauvaise humeur, et si nous voulons en jouir, il faut le tirer un peu de cette rêverie.

ORPHISE.

C'est un petit ressentiment qu'il a contre le public, qui vient de siffler impitoyablement une de ses pièces, dont le succès lui tournait la tête avant la représentation.

ARISTE.

Tant mieux, nous allons peut-être lui trouver de la modestie.

ORPHISE *riant.*

Un poète médiocre, sifflé, et modeste! ah, ah, ah, ah! vous allez en juger, Ariste. (*Au poète.*) Eh! de grace, monsieur du Volcan, un moment de trève à vos réflexions.

SCÈNE II.

LE POÈTE, ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

Je parie que vous étiez assez bon pour vous occuper encore de la petite disgrace de la semaine passée?

LE POÈTE *d'un ton de modestie très-chargé.*

Non, madame. J'avais tâché de plaire au public; je m'étais, autant que je l'avais pu, rapproché des grands modèles, que nous devons regarder comme nos maîtres. Je me suis trompé. Il faut bien que j'aie mérité mon malheur par quelque

endroit, et que la prévention qu'il est si naturel d'avoir pour ses ouvrages, m'ait aveuglé sur mes défauts.

ARISTE à Orphise.

Mais c'est parler on ne peut pas plus sensément, et je vois bien que vous avez voulu me surprendre....

ORPHISE au Poète.

Je vous avoue que je ne reviens pas de cette chute. La pièce avait pris une si grande faveur avant qu'on ne la jouât....

LE POÈTE du même ton ampoulé.

Eh! voilà précisément ce qui nous perd, madame! Des amis trop zélés nous étouffent en nous caressant. On nous annonce comme des prodiges; le public n'en est que plus en garde contre nous : et malheureusement ma pièce démentait trop visiblement les éloges fastueux qu'on m'avait donnés.

ARISTE à Orphise.

Oh! pour le coup, je me déclare pour lui, et...

ORPHISE malignement au Poète.

Votre modestie, monsieur du Volcan, ne peut me convaincre que l'on vous ait rendu justice.

J'en appelle du public au public même : car enfin de véritables connaisseurs m'ont assuré que le plan de votre pièce était absolument dans les règles ; qu'il y avait de l'intérêt, des situations parfaitement dessinées, une décoration merveilleuse, des coups de théâtre à chaque scène....

LE POÈTE d'un ton précieux.

Oh! pour le plan, j'avoue, madame, qu'il était régulier, s'il en fut jamais ; que le spectacle en était pompeux, les situations neuves et frappantes. Quant à l'intérêt, comme il ne dépend que du choix du sujet, et que souvent ce choix n'est pour nous qu'une bonne fortune émanée du seul hasard, je crois pouvoir convenir, sans orgueil, que le pathétique du mien s'est fait sentir dès l'exposition : aussi, malgré le tumulte du parterre, on a remarqué des momens où le grand intérêt gagnait jusqu'au souffleur.

ARISTE.

Il faut croire que votre pièce ne péchait apparemment que par les vers. Le style est en effet une partie bien essentielle...

LE POÈTE avec vivacité.

Oh! pour les vers, monsieur est excusable d'en parler ainsi : il ne connaît pas l'ouvrage.

ORPHISE

ORPHISE *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah!

LE POÈTE *un peu déconcerté.*

Quelques ennemis, madame, peuvent vous avoir prévenue contre mes vers; mais si vous me permettiez seulement de vous réciter une tirade....

ORPHISE.

Ah! monsieur du Volcan.

LE POÈTE.

Une petite tirade.

ORPHISE.

Ah!

LE POÈTE.

De cinquante à soixante vers au plus.

ORPHISE.

Ah!

LE POÈTE.

Celle-ci, seulement, que le hasard me rappelle.

ORPHISE.

Eh! de grace.

LE POÈTE *déclamant avec enthousiasme.*

» Aveugle ambition, cruelle politique.... «

ORPHISE.

Trève aux citations, je vous en prie, monsieur du Volcan : elles m'ennuient à périr.

ARISTE.

A ce que je peux comprendre, monsieur, votre pièce était un chef-d'œuvre ; qui peut donc l'avoir fait siffler ?

LE POÈTE *très-vivement.*

La cabale ; car avec du mérite on a des flots d'ennemis : le mauvais goût ; on ne veut plus aujourd'hui que des misères, des brochures, des sauts périlleux, de vils bouffons, de ridicules ariettes, et c'est ce qui déshonore la nation : le poète *Capraro*, à qui l'impuissance de plaire a donné la fureur de nuire, et qui, de tems en tems, s'agite sous le mépris public dont il est couvert, pour tâcher d'en rejeter quelque partie sur les autres : les acteurs enfin, qui ne savaient pas leurs rôles, qui ont joué faux d'un bout à l'autre de la pièce : une actrice sur-tout, à qui j'avais refusé de faire une épigramme contre sa rivale, et qui ne m'a jamais pardonné de l'avoir surprise dans son négligé. Mais je me flatte d'avoir imaginé un moyen de contenter le public, malgré qu'il en ait.

ARISTE.

Vous cesserez d'écrire, peut-être?

LE POÈTE.

Je l'avais résolu d'abord par dépit; mais on ne se dérobe pas à l'impulsion du génie. J'ai remarqué qu'il est difficile que le Français admire long-tems, sans qu'il lui prenne envie de rire. Il en saisit l'occasion avec une avidité qui prouve bien que c'est son goût dominant. Il conserve cependant quelque sensibilité pour les beautés vraiment touchantes : j'imagine donc de lui donner des pièces qui le fassent rire et pleurer en même tems; des comédies, par exemple.

ORPHISE.

Des comédies qui fassent pleurer!

ARISTE.

Vous n'y pensez pas, monsieur du Volcan!

LE POÈTE.

Eh oui, madame, oui, des comédies. Cela vous paraît singulier, tant mieux! c'est un présage de réussite : aussi-bien, ne voyez-vous pas que Molière ennuie? c'est qu'il est trop uniforme; il faut toujours rire avec lui : mais par le mélange que j'invente, on aura de plus le plaisir d'être attendri.

ORPHISE.

J'entends; vous voulez parler de ces pièces naïves, qui peuvent affecter le cœur par des peintures délicates et gracieuses...

LE POÈTE.

Non, madame, non. Il n'y a pas le mot pour rire dans ces comédies-là. Je veux bien qu'il y ait de l'intérêt dans les miennes; mais j'y veux de plus de bonnes plaisanteries, des paysans, des valets, des Crispins même, et je vous réponds que cela prendra.

ORPHISE *ironiquement.*

Véritablement, cette idée commence à me paraître très-comique.

LE POÈTE.

C'est de l'invention que cela!

ARISTE.

Oui. Quelques situations romanesques que l'on trouve par-tout; quelques portraits plaisans d'originaux qui n'existent pas; des lieux communs de morale mis en rimes : voilà de quoi se faire la réputation d'un génie du premier ordre. C'est savoir se placer, que d'imaginer une res-

source comme celle-là, et je conçois que ce genre amphibie peut devenir très-plaisant.

LE POÈTE.

Je brûle d'en être à l'essai. J'avais d'abord songé à relever l'opéra ; mais les musiciens et le public s'accoutument à se passer de paroles. Adieu, madame ; je ne me suis jamais senti l'imagination si brillante.

SCÈNE III.

ORPHISE, ARISTE.

ARISTE.

Je l'avais pris pour le plus sensé ; mais voilà bien le plus fou de tous nos poètes !

ORPHISE.

Parlez bas, Ariste ; je vois une personne qui ne vous pardonnerait jamais d'avoir trouvé monsieur du Volcan ridicule.

ARISTE.

Cette femme qui vient à nous, et qui, si je ne me trompe, cache encore des prétentions sous cette physionomie prude ?

ORPHISE.

Elle-même; c'est la douairière de nos femmes beaux-esprits.

ARISTE.

De nos femmes beaux-esprits?

ORPHISE.

Du moins elle a droit de passer pour telle. Physique, géométrie, beaux-arts, tout est de son ressort; et nous avons d'elle un traité des forces mouvantes.

ARISTE.

Elle lit; apparemment elle étudie son livre!

ORPHISE.

Cela pourrait bien être; car, entre nous, je me défie beaucoup de ces femmes à sciences profondes. Celle-ci d'ailleurs est si journalière, qu'on la trouve, tour-à-tour, ingénieuse ou sotte, selon les personnes qu'elle a vues la veille. Elle a son jour de belles-lettres, son jour de philosophie, son jour de vapeurs enfin, qui est ordinairement celui où elle écoute tout le monde, pour avoir de l'esprit le lendemain.

ARISTE.

Elle approche.

SCÈNE IV.

LA FEMME SAVANTE, ORPHISE, ARISTE.

LA FEMME SAVANTE.

PARDON, madame; je croyais vous trouver seule : je crains d'être importune... je me retire.

ORPHISE.

Non, madame. Une personne de votre mérite ne peut jamais être de trop. Je ne suis alarmée que de la diversion que nous avons pu faire à vos savantes méditations. Tous vos momens sont si précieux !

LA FEMME SAVANTE.

Oh ! point du tout. Je n'étais occupée que d'un problême assez abstrait, à la vérité, mais qu'il me sera facile de résoudre par la méthode des infiniment petits.

ORPHISE *à Ariste.*

Ah ! nous sommes perdus ! elle est dans son

jour d'érudition. (*Haut.*) Des infiniment petits, madame !

LA FEMME SAVANTE, *du ton d'une personne qui réciterait de mémoire.*

Oui, madame. C'est par cette heureuse méthode que l'on est parvenu à déterminer les quantités incommensurables. Sans elle nous irions encore à tâtons dans les sublimes mystères de la géométrie transcendante. Descartes l'avait indiquée par sa méthode des tangentes ; le grand Newton la mit dans son plus beau jour, quoique l'illustre Leibnitz lui dispute l'honneur de cette découverte.

ORPHISE.

Ah ! madame, quelle profusion de science ! que ne suis-je digne de vous entendre !

LA FEMME SAVANTE, *avec emphase.*

Vous vous moquez, madame ! ce n'est là qu'une légère esquisse d'un article que je destine à l'Encyclopédie. Je pourrai bien y joindre aussi une nouvelle méthode d'opérer sur les sections coniques : cela sera lumineux, par exemple.

ARISTE.

J'admire, madame, cette érudition imposante,

mais faites grace à mes préjugés. Mon oreille, trop vulgaire sans doute, a quelque peine à se familiariser avec ce langage sublime, et vous-même, ne le trouvez-vous pas un peu déplacé dans une personne de votre sexe?

LA FEMME SAVANTE.

Préjugés ridicules, puisés dans une comédie de l'autre siècle! Les savans de nos jours pensent bien différemment. Ils sont convenus de déférer en tout au jugement des femmes; et ce n'est pas une légère preuve des progrès de l'esprit philosophique dont s'honore la nation. C'est du moins ce que démontra parfaitement, il y a quelques jours, monsieur du Volcan, dans un cercle où je présidais. Il faut convenir que c'est un homme admirable, que ce monsieur du Volcan! Il est si persuadé de cette vérité, qu'il ne donnerait pas la plus petite brochure sans m'avoir consultée. Il est vrai que je lui communique aussi mes ouvrages; et il en est toujours si content! si content!

ARISTE.

Et ses vers, sans doute, vous paraissent toujours les plus beaux du monde?

LA FEMME SAVANTE.

Je n'en saisis pas toujours la pensée, et c'est ce

qui me charme : j'aime qu'elle soit assez adroitement enveloppée, pour laisser un mérite à la pénétration du lecteur. Je vous avoue qu'après les mathématiques, ma passion eût été de deviner des énigmes.

ORPHISE.

C'est un plaisir délicieux, et que monsieur du Volcan a pu vous donner quelquefois.

LA FEMME SAVANTE.

Vous me rappelez qu'il me doit la lecture d'un volume d'Odes, où l'esprit géométrique brille dans toute sa justesse. C'est Euclide et Pindare tout ensemble. Pardon, madame, si je vous quitte pour aller l'entendre; et vous, monsieur, songez qu'il y a de la barbarie à vouloir interdire aux femmes l'habitude des connaissances profondes.

ARISTE.

J'avoue que leur partage est de plaire; que leur sentiment vif et délicat doit être consulté, de préférence, peut-être, dans les ouvrages d'agrément; que les Savans mêmes sont redevables à leur commerce, de ce vernis de politesse qui s'est répandu jusque sur eux. Mais permettez-moi de croire (ne fût-ce que parce qu'elles y

perdraient) qu'elles ne sont pas nées pour ces sciences abstraites et sauvages, qui substitueraient à leurs graces naturelles le ridicule qui résulte presque toujours des demi-connaissances.

LA FEMME SAVANTE, avec aigreur.

Des demi-connaissances! Il faut espérer que l'on vous désabusera, monsieur. Que n'ai-je existé du tems de cet impertinent de Molière! Il n'eût pas sans doute osé me confondre avec ces plates bourgeoises qui s'occupent à des dissertations de grammaire. Cet homme-là n'avait nulle idée du haut comique; et je sais bon gré à nos auteurs d'avoir abandonné son genre. Mais je crains de me faire attendre. Adieu, madame.

SCÈNE V.

ORPHISE, ARISTE.

ARISTE.

Un pédant, même en rabat, est, à mon avis, un étrange animal; mais un pédant en cornettes confond toutes mes idées! C'est un genre de ridicule si bizarre, qu'à peine je l'aurais cru possible.

ORPHISE.

C'est encore la plus raisonnable de son espèce. Heureusement que cette manie n'entre guère dans le système d'une femme de vingt ans. Avant que les sciences paraissent un besoin, il faut que les moyens de plaire soient bien épuisés; et là-dessus, on ne s'en tient pas ordinairement à la première expérience.

SCÈNE VI.

LE FINANCIER important, ORPHISE, ARISTE.

LE FINANCIER, *entrant avec précipitation, et s'annonçant par l'étourderie.*

EH! bon jour, charmante Orphise; je suis comblé de vous rencontrer. J'ai les plus jolis bijoux du monde à vous faire voir. En vérité, ce *George* * est divin, sublime, essentiel à l'état. Tout ce qui sort de ses mains est d'une élégance qui enchante. Je lui dois près de vingt mille écus... Que dites-vous de cette bague ?

ORPHISE.

Le travail en est surprenant.

LE FINANCIER, *d'un ton qui veut être petit-maître.*

Mais, peut-être, ai-je commis une indiscrétion? Vous pouviez être en affaire, et je suis désespéré quand je dérange. (*A Ariste.*) N'admirez - vous pas l'émail de cette boîte, monsieur, les facettes

* Fameux bijoutier, et très-honnête homme.

de ce diamant? Je crois cependant m'apercevoir qu'il est un peu louche. (A Orphise.) Qui est cet homme-là?

ORPHISE au Financier.

C'est un de mes amis, monsieur Lisidor, homme de goût, de bonne compagnie.

LE FINANCIER.

Connaisseur par conséquent? Tant mieux. Je veux que monsieur juge de toutes mes emplettes. C'est mon faible, à moi, que les gens de goût; ceux, sur-tout, qui ont l'épigramme leste. Vous savez, madame, que je me pique un peu d'y réussir. J'ai chez moi deux ou trois poètes, sur lesquels je tire à bout-portant, et que je paie exprès pour se déchirer les uns les autres. Je dois leur connaissance à mon cuisinier, qui est lui-même un virtuose du premier ordre: je veux que monsieur en décide, et je me flatte que ce soir...

ARISTE.

J'avoue que la décision est intéressante; mais...

LE FINANCIER, sans attendre de réponse.

Ce sera dans ma petite maison. Vous la connaissez, madame: n'en rougissez pas. Plus d'une femme de la cour, si j'étais indiscret... mais on

se doit des égards à soi-même. Je veux voir un peu monsieur en prise avec mes poètes. Je lui détacherai l'invulnérable *Capraro* : cela sera plaisant. Je prétends aussi qu'il voie ma bibliothèque. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un relieur comme le mien : il faut qu'il ait employé chez moi tout le maroquin du Levant; mais c'est son travail dont il faut juger. Des filets, des bordures d'un goût qui étonne! En vérité, ce n'est qu'à regret que j'ouvre mes livres.

ORPHISE.

C'est en faire un très-bon usage.

LE FINANCIER.

Vous riez, madame? Mais vous avez tort, et d'honneur, vous en serez enchantée vous-même. A propos, j'ai fait l'acquisition du plus joli sujet du monde. Une cantatrice italienne, qui parle à peine le français, et qui met dans son chant l'expression la plus séduisante! c'est un organe dont on ne se fait point d'idée, et l'instrument le plus mélodieux, le plus enchanteur que je connaisse. Nous ne sommes arrangés que d'hier au soir; elle sera du souper, monsieur; vous voudrez bien en être aussi, madame. (En bâillant.) Convenez que nous nous amuserons prodigieusement.

ORPHISE.

Non, monsieur Lisidor. Je soupe aujourd'hui chez moi; j'ai même le projet de donner un bal, et je me flatte que vous aurez la complaisance d'y figurer.

LE FINANCIER.

Un bal! Mais c'est où je triomphe. De son aveu, *Marcel* * n'a pas fait de meilleur élève que moi. Un bal! (Il bat un entrechat.) Vous m'y verrez, madame, sous un déguisement d'une espèce neuve, dont l'idée m'appartient, et qui, le carnaval dernier, me réussit à faire envie. La *Duchapt* **, vaincue dans sa propre science, est venue me demander des modèles. C'est par moi que la finance a commencé, dans les choses de goût, à prendre insensiblement le pas sur la cour; et c'est une justice que doit me rendre publiquement un de mes poètes dans sa première dédicace.

ARISTE.

Eh oui! voilà ce qui s'appelle du goût! Mais pourquoi ne pas me prévenir aussi que monsieur était financier? Qui diable l'eût jamais deviné!

---

* Fameux maître à danser, qui attachait à son métier autant d'importance que celui du *Bourgeois Gentilhomme*.

** Marchande de modes très-connue.

ORPHISE.

ORPHISE.

Et comment vous représentiez-vous donc un homme de finance ?

ARISTE.

Je l'avoûrai : sur le préjugé que les faveurs de la fortune sont ordinairement très-gratuites, qu'elle est d'ailleurs presque toujours suivie de la flatterie qui la caresse, et de l'ignorance, fille du luxe et de l'oisiveté, j'envisageais ces messieurs en gros, comme des êtres nécessairement massifs, lourds, épais, n'existant qu'en estomac, ensevelis dans un volume de matière grotesquement taillée...

ORPHISE.

Eh! fi donc, Ariste; vous ne connaissez que la vieille finance.

LE FINANCIER.

Il est vrai que le portrait de monsieur est d'une décrépitude!... Il faut qu'il sache son *Turcaret* par cœur.

ARISTE.

Oh! voilà de l'épigramme, monsieur Lisidor! Eh bien! je réformerai mes idées, et je conçois à présent que mon premier portrait n'était pas assez ridicule pour être ressemblant.

LE FINANCIER *un peu déconcerté, tirant sa montre.*

Adieu, madame; voici l'heure des boulevards, et je dois au public le spectacle d'une calèche d'un nouveau genre, attelée de six chevaux anglais, uniques dans leur espèce. C'est ma passion que de mener. Nos plus habiles cochers, nos jeunes seigneurs mêmes, ne me le disputeraient pas.

SCÈNE VII.

ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

Eh bien, Ariste, votre pénétration était en défaut.

ARISTE.

Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, à ce personnage de sous-seigneur. Quel alliage! quelle métamorphose!... Mais quelqu'un vient.

ORPHISE.

C'est un homme d'un genre si nouveau dans la société, que je n'ai pas encore eu le tems de l'approfondir.

SCÈNE VIII*.

LE PHILOSOPHE, ORPHISE, ARISTE.

LE PHILOSOPHE.

Vous voyez, madame, un homme désespéré. La situation où je me trouve exige les remèdes les plus prompts, et je crains de ne pouvoir en sortir sans un secours surnaturel.

* Ce fut cette scène qui attira sur l'auteur la persécution dont on a parlé. Si l'on veut bien considérer que le philosophe qu'on crut y reconnaître, avait affiché le plus profond mépris pour notre musique, pour les arts, pour les grands en particulier, pour l'espèce humaine en général, et qu'il n'avait jamais employé ses rares talens qu'à renverser toutes les notions communes; si l'on veut bien se souvenir qu'il avait déclaré la guerre ouverte entre le public et lui, en disant : » Qu'il ne s'était jamais proposé que de se plaire à » lui-même dans ses ouvrages, et que personne ne savait mieux » que lui comment ils devaient être faits pour remplir cet objet; « enfin, si l'on se rappelle encore que cet homme singulier, sa misanthropie amère, ses paradoxes insultans avaient été plus d'une fois livrés au ridicule sur les théâtres de Paris, alors on pourra juger si le badinage de cette scène passait les bornes de la vraie comédie, et s'il convenait, en faveur d'un homme qui n'avait rien ménagé, de persécuter l'auteur avec tant de violence.

ORPHISE.

Eh! de quoi vous plaignez-vous donc, monsieur?

LE PHILOSOPHE.

D'être devenu philosophe, madame.

ORPHISE.

Comment! d'être devenu philosophe? Mais, en effet, c'est la maladie épidémique: jamais on ne vit tant de philosophes.

ARISTE.

Vous me surprenez, monsieur. Quoi! vous avez du regret d'être philosophe?

LE PHILOSOPHE.

Oui, et mon malheur veut que je ne puisse plus m'en dédire.

ORPHISE.

Je n'y conçois rien; mais ne vous tromperiez-vous pas, monsieur? Êtes-vous bien sûr d'être philosophe?

LE PHILOSOPHE.

Ah! si je le suis? S'il ne faut que faire mes preuves, madame, il me sera facile de vous persuader. Premièrement, j'ai donné quelques

ouvrages au public; et tandis qu'on voit tant d'auteurs qui rougissent de leur nom, parce qu'ils ne le trouvent pas assez noble, j'ai eu le courage d'afficher le mien, et d'apprendre, à qui l'a voulu, que je m'appelle *Blaise-Gille-Antoine*, le Cosmopolite.

ORPHISE.

Blaise-Gille-Antoine! Il faut en effet de la philosophie pour porter un nom comme celui-là.

ARISTE.

Passons à la seconde preuve.

LE PHILOSOPHE.

J'ai fait des préfaces, où j'ai dit tout naturellement au public que je me moquais de lui.

ARISTE.

Et, sans doute, il vous l'a bien rendu?

LE PHILOSOPHE.

Il m'a sifflé; mais j'ai dit que j'en étais bien aise.

ORPHISE.

Voilà une modération tout-à-fait philosophique.

LE PHILOSOPHE.

Ah! madame, vous n'êtes pas encore au bout.

J'ai publié que ce que tous les hommes avaient estimé jusqu'à présent, n'avait servi qu'à les rendre fripons; et que, tout calcul fait, il valait mieux parier pour la probité d'un sot, que pour celle d'un homme d'esprit.

ARISTE.

Vous seriez la preuve du contraire : mais pourquoi, monsieur *Blaise-Gille-Antoine*, avez-vous débité toutes ces gentillesses-là?

LE PHILOSOPHE.

Parce que je voulais être philosophe.

ARISTE.

Et vous n'avez pas trouvé d'autres moyens?

LE PHILOSOPHE.

J'aurais tort de m'en plaindre; on ne me connaissait pas : depuis ce tems-là chacun me montre au doigt, et je doute fort que Diogène ait fait plus de bruit chez les Athéniens.

ARISTE.

Mais ne pouviez-vous pas travailler plus heureusement à découvrir des vérités neuves, qu'à soutenir ainsi des paradoxes bizarres?

LE PHILOSOPHE.

Eh! qu'importe, si par-là je me suis fait une réputation? Pensez-vous, lorsque j'ai débuté dans le monde, que je n'aie pas ri moi-même de me trouver des partisans? Mais enfin, c'est tout ce que je desirais. Et pourquoi préférer une route difficile à des chemins plus aisés? Le philosophe, ainsi que la nature, doit toujours aller à l'épargne de la peine.

ARISTE.

J'entends.

ORPHISE.

Quel motif avez-vous donc d'être affligé? Vous vouliez être philosophe, ou le paraître; on vous a pris au mot : il me semble que vous devriez être content.

LE PHILOSOPHE.

Ah! voici ce qui m'afflige, madame. J'ai débité toutes ces belles choses-là sans les croire, dans l'idée qu'un philosophe devait penser, parler, écrire, et même s'habiller autrement que le vulgaire. J'ai refusé jusqu'à de l'argent, pour ne ressembler à personne. A la faveur de mes opinions singulières, je prétendais à la considération; j'ai

réussi d'abord au-delà de mes espérances, tout concourait à ma célébrité : mais l'estime se perd par l'habitude. J'aurais dû paraître moins encore que je ne l'ai fait, et ne pas familiariser le public avec mes manières. La facilité avec laquelle je me suis fait des partisans m'a séduit; et il y a bien autant de monde qui me prend aujourd'hui pour un fou, qu'il y en avait autrefois qui me prenait pour un sage.

ORPHISE.

Ah! monsieur le philosophe, vous prétendiez à la considération?

LE PHILOSOPHE.

Pour l'honneur de la philosophie, madame.

ORPHISE.

Eh bien! monsieur *Blaise-Gille-Antoine*, le Cosmopolite, il faut que la vraie philosophie vous console, et que vous reveniez tout naturellement à vous réconcilier avec le sens commun.

LE PHILOSOPHE.

Eh! quel avantage trouverais-je à penser comme tout le monde?

ARISTE.

D'inspirer, peut-être, moins de curiosité; mais d'éviter le ridicule.

LE PHILOSOPHE.

Non, monsieur, non. Je ne compromettrai pas ainsi l'honneur de la philosophie; et puisque vous n'avez rien de mieux à me conseiller, je vais m'égayer dans quelque brochure nouvelle, aux dépens de la nation, de la noblesse et de l'académie royale de musique. (Il sort en chantant:)

Quand on sait aimer et plaire,
A-t-on besoin d'autre bien?

ORPHISE.

Vous allez achever de désabuser le public sur votre compte, et peut-être y réussirez-vous assez bien pour vous corriger.

SCÈNE IX.

ORPHISE, ARISTE.

ARISTE.

Voila des philosophes dont je n'aurais jamais imaginé l'espèce. Mais je crois apercevoir Lucinde.

ORPHISE.

C'est elle-même.

SCÈNE X.

LUCINDE, ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

COMMENT ! ma chère Lucinde ! ceci devient sérieux. De la langueur, des yeux chargés, une physionomie abattue, un négligé de convalescente. Voilà qui devient respectable ; et si je ne m'étais arrangée pour être gaie toute la journée, j'aurais toutes les peines du monde à ne pas m'affliger avec vous. L'intérêt a déja gagné le cœur d'Ariste ! mais il a beau faire, l'exemple n'opérera pas sur moi. Lindor serait trop flatté, s'il était témoin de ce petit désordre ; et s'il est dans son tort, comme je le pense, il ne mérite pas de déranger nos plaisirs.

LUCINDE.

Ah ! s'il est dans son tort, madame ? Quel souvenir me rappelez-vous !

ARISTE.

Ce ton sérieux va mal avec tant de charmes.

Un caprice, une fausse apparence, peut-être, a pu vous donner des soupçons contre votre amant. Rendez-vous justice ; belle Lucinde, vos yeux ne permettent pas de le croire infidèle.

ORPHISE.

Ma chère Lucinde, un moment de trève à vos douleurs. Ceci ne finira pas aussi mal que vous le pensez : fiez-vous à mon expérience. J'aperçois quelqu'un qui peut faire diversion à votre tristesse : gardez-vous de vous laisser deviner. J'exige, au contraire, que vous vous fassiez quelque violence pour prendre part à nos amusemens. Je veux vous le faire connaître, Ariste. Il approche ; c'est mon médecin.

ARISTE.

Un médecin ! je ne m'en serais pas douté.

SCÈNE XI.

UN MÉDECIN du bel air, ORPHISE, LUCINDE, ARISTE.

ORPHISE.

Ah! bonjour, cher petit docteur; vous êtes charmant d'être venu. Je vous demande, Ariste, votre confiance pour monsieur.

ARISTE.

Monsieur est un élève d'Hipocrate?

LE MÉDECIN, d'un ton précieux.

Je suis médecin, monsieur; je sais qu'Hipocrate était un fort bon homme, plein de bon sens, et voilà tout.

ARISTE.

On me l'avait peint comme un philosophe respectable, dont les mœurs étaient simples, et qui guérissait.

LE MÉDÉCIN.

Il guérissait, oui; mais si *maussadement!*

ORPHISE.

Comment!

LE MÉDECIN.

Mais, oui, sans doute; y a-t-il rien, par exemple, de plus ridicule, de plus insupportable que son *eau blanche?* J'ose à peine en prononcer le nom. Quel triste régime pour les malades!

ORPHISE.

Mais s'ils s'en portaient mieux?

LE MÉDECIN.

C'est au moins se bien porter d'une façon très-malhonnête. Le bon homme allait fort terre-à-terre. Il en était encore aux seules maladies du corps : pour nous, nous avons sauté, par dessus tout cela, aux maladies de l'esprit.

ARISTE.

Aux maladies de l'esprit? c'est avoir fait du chemin : mais j'interromps l'histoire d'Hipocrate.

LE MÉDECIN.

C'est pitié de voir combien il se donnait de peine pour observer les maladies! A ce métier, il eût fait ici très-mauvaise figure : il y perdait un tems infini.

ORPHISE.

Appelez-vous cela perdre son tems pour un médecin? Eh! que faites-vous donc, messieurs?

LE MÉDECIN.

Nous, madame? nous voyons des malades; pour des maladies, c'est autre chose.

ORPHISE.

Et quelle différence faites-vous entre voir des malades et des maladies?

LE MÉDECIN.

Oh! je vous réponds qu'il y en a une très-grande pour le malade et pour le médecin. Mais (montrant Lucinde.) mademoiselle pourra vous faire juger de la différence. Cet air abattu, ce négligé annoncent sûrement quelque indisposition.

ORPHISE bas à Lucinde.

N'allez pas le contredire.

LE MÉDECIN, d'un ton mignard.

A travers ce léger désordre, elle a pourtant l'air d'une *très-belle santé*, et ce négligé-là *lui réussit à miracle.* De quoi vous plaignez-vous, ma belle demoiselle? Avec une physionomie si intéressante, peut-on savoir?...

LUCINDE *embarrassée.*

Monsieur...

ORPHISE *avec vivacité.*

C'est son estomac dont elle se plaint. (*bas à Lucinde*) Prêtez-vous donc à sa manie.

LE MÉDECIN.

C'est une petite *tracasserie* que cela, et qui n'est pas sans doute fort ancienne?

LUCINDE.

Depuis deux mois, elle me tourmente.

LE MÉDECIN.

Deux mois! voilà qui est d'une *opiniâtreté choquante.* Il y a comme cela des estomacs qui ont des *fantaisies.* Apparemment, vous n'avez qu'un *extrait d'appétit?*

LUCINDE.

Je dévore.

LE MÉDECIN.

Le petit cœur, quelquefois *mal à son aise?*

LUCINDE.

Jamais.

LE MÉDECIN.

La tête ne *vous dit rien?* Point de *disparates?*

LUCINDE.

Mais, ne me dit rien... Je n'y ressens point de mal.

LE MÉDECIN.

Quoi! rien de tout cela?

LUCINDE.

Rien absolument.

LE MÉDECIN.

Je l'avais précisément deviné. J'ai le coup-d'œil d'une justesse!... Vapeurs que cela.

LUCINDE.

Comment! des vapeurs!

LE MÉDECIN, d'un ton capable, mais toujours précieux.

Le terme vous choque? C'est plus honnêtement, l'esprit éthéré, le fluide nerveux, devenu de nos jours électrique, qui vous cause des grippemens de nerfs, des agacemens, des mouvemens spasmodiques...

ORPHISE.

Il est savant, du moins, le petit docteur!

ARISTE.

ARISTE.

C'est ce qu'il me semble.

LE MÉDECIN.

Ma belle malade, je vais vous ordonner de la poudre tempérante, *un joli petit julep*, une liqueur anodine...

LUCINDE avec impatience.

Eh! monsieur, je suis nourrie de tout cela.

LE MÉDECIN.

Ceci deviendrait sérieux : voyons donc. (Il lui tâte le pouls.) Oh ! oh ! il y a de la *fréquence* dans ce pouls-là. Mais la nuit, avez-vous le *sommeil doré?*

LUCINDE.

Le sommeil doré? il me semble que je repose fort bien.

ORPHISE.

Le sommeil doré! C'est qu'il est charmant avec ses petites phrases! Je ne connais personne qui parle comme lui. Le sommeil doré!

ARISTE.

Effectivement les malades de monsieur doivent mourir le plus gaîment du monde.

ORPHISE.

Ce sont ses buletins qu'il faut voir! En vérité, cela se lit avec autant de plaisir qu'un joli madrigal. Mais revenons à la malade.

LE MÉDECIN.

Tout bien pesé, je croirais à propos qu'elle se fît *éventer* la veine. (A Lucinde.) N'auriez-vous pas ceci *météorisé?*

(Il approche sa main, en minaudant, sous l'estomac de Lucinde.)

LUCINDE.

Météorisé? Je ne vous entends pas.

LE MÉDECIN.

Oui, météorisé : votre pouls l'indique; et votre maladie m'eût donné le change, si la *pneumato-pathologie*, découverte de nos jours, ne me marquait la route que je dois suivre : prenez donc du *miel aérien*, des *siliques égyptiaques*...

ORPHISE.

Voilà des remèdes que je ne me rappelle pas d'avoir entendu nommer.

LE MÉDECIN.

Ce sont de nouveaux mots que nous avons résolu d'adopter, pour nous exprimer avec plus

de décence. Le miel aérien, c'est de la manne; les siliques égyptiaques, de la casse. Les apothicaires sont prévenus.

ORPHISE.

J'entends.

LE MÉDECIN.

Oh! nous ne ressemblons pas à ces médecins de l'autre siècle, et nous avons mis la médecine sur un ton d'élégance qui ne laisse plus de prise au ridicule.

ORPHISE.

Vous en êtes la preuve. Actuellement, je suis au fait de la différence qu'il y a entre voir un malade et une maladie. Ici, vous avez vu la malade, et même de très-près; pour la maladie....

LE MÉDECIN.

J'avoue que je l'ai un peu *tirée au juger.* Il y a cependant beaucoup de vraisemblance que ce ne sont que des vapeurs. (Il regarde sa montre.) Comment? déja six heures! j'ai cent visites encore à faire avant la nuit. Il faut que je vole au marais, chez la présidente Bélise : c'est aujourd'hui son jour de migraine. On m'attend à une consultation au faubourg, pour tâcher de faire dormir

une jeune duchesse, dont l'insomnie a tenu bon contre un roman de sentiment en douze volumes. De là, le marquis Mondor m'a fait promettre de passer chez cette petite danseuse qui le ruine, et qui m'a recommandé la santé d'un jeune abbé qui garde l'*incognito* chez elle depuis six semaines. En vérité, je suis excédé; je n'ai pas un moment à moi, et je ne conçois pas comment nos vieux médecins pouvaient se passer d'équipage. Adieu, madame; et vous, mademoiselle, observez ce que je vous ai prescrit.

SCÈNE XII.

ORPHISE, LUCINDE, ARISTE.

ORPHISE.

Ce n'est point là le médecin qu'il vous faut, ma chère Lucinde. Mais je vois Lindor. Quand on ne s'évite pas plus que cela, on n'est pas loin de se rapprocher.

LUCINDE.

Ciel! ou fuirai-je?

SCÈNE XIII.

LINDOR, ORPHISE, LUCINDE, ARISTE.

ORPHISE.

APPROCHEZ, Lindor, approchez. Nous parlions de vous, et nous avons un sujet de querelle à vous faire.

LINDOR *d'un ton de dépit.*

Non, madame, non; c'est une perfidie qui n'a point d'exemple, et vous aurez beau me parler en sa faveur.

LUCINDE *piquée.*

En ma faveur, monsieur! Eh! qui vous dit que madame en ait la moindre idée?

LINDOR.

Je ne doute pas, ingrate, du soin que vous aurez pris de prévenir ici tout le monde contre moi; mais j'aurai du moins la consolation de publier une inconstance qui vous... déshonore, oui, qui vous déshonore : le terme est fort, je l'avoue, mais il est placé.

LUCINDE.

Et moi, monsieur, dans la crainte de m'abaisser à vous faire des reproches...

LINDOR *vivement.*

A me faire des reproches! à moi? à l'amant le plus tendre et le plus outragé?

LUCINDE.

Madame ne m'obligera pas à souffrir plus longtems votre humeur. Adieu, monsieur, je vous laisse le champ libre; je me retire.

LINDOR *l'arrêtant.*

Vous voyez, madame, qu'elle ne peut supporter ma présence; c'est un témoin qui l'accuse, et une confusion que je veux bien encore lui épargner. (*Il veut sortir.*)

ARISTE.

Non, monsieur, vous ne nous échapperez pas. Je suis bien aise de voir le dénoûment de tout ceci.

LINDOR.

C'est vous, Lucinde, qui m'y forcez.

ORPHISE.

Expliquez-vous, je le veux.

LINDOR.

Vous le voulez, madame? Eh bien, Lucinde, je ne vous reprocherai pas d'abord cette indolence de l'ame, cette froideur dont je me suis plaint mille fois. Je croyais, parce que vous me l'aviez dit, que vous ne m'en aimiez pas moins, et que cet air d'indifférence n'était en vous que l'effet du caractère. Je feignais de le croire du moins ; et quelquefois, je l'avoue, j'imaginais vous avoir trouvée plus sensible. Mais, après ce que j'ai vu, il ne m'est plus permis de douter de la vérité de cette indifférence. Que dis-je, indifférence! on ne pousse pas le mépris plus loin.

LUCINDE *à part, avec douleur.*

Le mépris! ah ciel!

LINDOR *avec feu.*

Oui, le mépris: ne dissimulez plus; jugez-en, madame. Je rends, en sa présence, pendant un bal entier, les soins les plus décidés à Cydalise. Je me fais violence pour lui dire les choses les plus flatteuses et les plus tendres, de manière que Lucinde les entendît. J'étais bien aise d'éprouver enfin si ce cœur qu'on m'avait peint si naturel et si vrai, répondait en effe à tout l'amour dont je

l'avais cru digne ; et l'insensible n'en perdit pas un moment de gaîté : pas le moindre trouble, pas l'ombre de la jalousie. Est-ce ainsi que l'on aime, madame ? je vous le demande, est-ce ainsi que l'on aime ? Mais j'ai découvert enfin d'où partait ce fond d'indifférence pour moi ; et l'entretien secret qu'elle eut pendant le même bal avec Dorante, ne m'apprend que trop de quoi je dois me plaindre.

LUCINDE.

Et fîtes-vous paraître, monsieur, moins de gaîté, plus de trouble, plus de jalousie, pendant cet entretien avec Dorante ?

LINDOR.

Non, mademoiselle, non. Je ne voulus point vous donner le triomphe de paraître affligé. C'était tout ce que vous desiriez, sans doute, pour jouir avec mon rival des coups que vous me portiez l'un et l'autre : mais il n'y a que moi qui sache ce que j'ai souffert. J'ai renfermé mon dépit au point de vous inquiéter peut-être, et j'ai pris, à mon tour, cet air de froideur que je vous avais tant de fois reproché.

LUCINDE *tendrement.*

Vous n'aimez donc point Cydalise, Lindor ?

LINDOR.

Moi? l'aimer! je le voudrais, ingrate. Ma vengeance en serait plus complète : mais est-on le maître de disposer si facilement d'un cœur où vous avez régné? Ah, Lucinde! je ne méritais pas un pareil traitement. Il n'y a que vous, dans le monde, capable d'une inconstance si prompte, si c'est une inconstance encore : car, vous ne m'avez jamais aimé, et vous n'avez que le choix de la légéreté ou de la coquetterie.

LUCINDE *naïvement.*

Vous avez donc beaucoup souffert, Lindor?

LINDOR.

Si j'ai souffert? cruelle!

LUCINDE.

Eh bien! je souffrais aussi tandis que vous parliez à Cydalise, et j'avais les mêmes raisons que vous pour cacher mon trouble.

LINDOR *tendrement.*

Vous n'aimez donc pas Dorante, Lucinde?

LUCINDE.

Non, mais je sens que je devrais vous haïr. Je voulus me venger d'une épreuve que je ne mé-

ritais point, et que je prenais pour une perfidie. Ce n'était pas de vous que je devais apprendre à me faire une violence si cruelle.

LINDOR *pénétré.*

Vous n'aimez point Dorante?.... Ah! belle Lucinde, comment pourrai-je expier mon injustice? (*Il tombe à ses genoux.*)

LUCINDE.

Une autre serait tentée de jouir de votre confusion; mais non, Lindor, je veux achever de vous rendre inexcusable, je vous pardonne.

LINDOR.

Adorable Lucinde! puis-je me justifier à mes propres yeux?

ORPHISE.

Vous vous êtes trompés tous deux par une fausse inconstance. Je n'aurais peut-être pas été si facile à vous pardonner, Lindor; mais les fautes de l'amour portent leur excuse avec elles. Allons, Ariste, c'est une scène de plus à notre comédie; et les folies de deux jeunes amans ne sont pas si déplacées qu'on le croirait, dans un cercle d'originaux.

SCÈNE XIV et dernière.

FRONTIN, et les Acteurs précédens.

FRONTIN.

MADAME, les musiciens que vous avez mandés viennent d'arriver, avec une suite assez nombreuse, et sont là-bas à vous attendre.

ORPHISE.

Que cette petite fête, ma chère Lucinde, serve de prélude à votre bonheur; et vous, Ariste, venez m'aider à en faire les honneurs.

FIN.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A UNE ÉPOQUE

DE NOTRE HISTOIRE LITTÉRAIRE.

MÉMOIRES

POUR SERVIR A UNE ÉPOQUE DE NOTRE HISTOIRE LITTÉRAIRE.

CETTE pièce, jouée devant le roi de Pologne, par son ordre, et approuvée par le magistrat chargé de la police, venait à peine d'être représentée, lorsqu'il parut contre l'auteur un Mémoire adressé au Roi lui-même, par lequel on lui demandait vengeance de cette comédie, comme d'un *attentat* commis en sa présence.

Rien ne caractérisait mieux que ce Mémoire l'esprit qui régnait alors. L'enthousiasme de la nouvelle philosophie était porté si loin, qu'on ne pouvait, sans témérité, hasarder contre elle la plus légère plaisanterie. Une intolérance cruelle allait s'établir par des gens qui font profession, en qualité de philosophes, de condamner toute persécution. On fut prêt à voir renouveler pour M. *Rousseau*, ce qui était arrivé pour *Aristote*, à l'université, du tems du célèbre *Ramus*. Ceux même qui sont accoutumés à parler avec le plus

d'indignation de ces excès du fanatisme, imitaient, sans y prendre garde, les pédans du seizième siècle : tant il est vrai que l'esprit de parti reproduit, dans tous les âges, les même scènes d'aveuglement et de ridicule!

L'écrit injuste et violent adressé au roi de Pologne, était de M. le comte de Tressan. Nous le supprimons dans cette édition, par égard pour sa mémoire et pour le repentir qu'il en a constamment témoigné. La Lettre suivante suffira d'ailleurs pour en donner une idée. On y verra combien M. le comte de Tressan, avec beaucoup de connaissances et de lumières, était étranger à l'art de la comédie.

LETTRE

DE M. PALISSOT

A MONSIEUR

LE LIEUTENANT-GÉNÉRAL DE POLICE DE NANCY.

Pour servir de réponse à un Mémoire adressé au Roi de Pologne, contre la Comédie jouée par ordre et en présence de Sa Majesté, le 26 novembre.

On m'adrese de Paris, monsieur, une lettre attribuée à M. le comte de Tressan, et qu'il a, dit-on, adressée au roi de Pologne, contre la comédie jouée par son ordre.

Cet écrit, où l'on affecte de traiter de libelle une pièce qui a passé sous les yeux du Roi avant que d'être représentée, et qui n'a pu être imprimée sans votre approbation, attaque à-la-fois, et le jugement du Roi, et l'autorité qu'il vous a confiée, comme censeur de notre académie, et comme magistrat. Je ne puis donc le croire de

M. de Tressan; et, à l'examiner de près, je ne le crois même d'aucun membre de quelque société littéraire que ce puisse être. Voici mes raisons, que je vous prie de vouloir bien rendre publiques.

Tout académicien, tout homme de lettres, et par conséquent M. le comte de Tressan, saurait qu'il y a une très-grande différence entre les traits d'une critique un peu libre, tels que la comédie les permet, et ces traits odieux connus sous le nom de *libelles, de couplets, de vaudevilles,* * *etc.* genre justement proscrit, et qui est aussi loin de la critique admise sur nos théâtres, que celle-ci l'est effectivement de la licence. On pense que tout auteur qui se fait imprimer, se soumet, en quelque sorte, à la voix publique; et qu'il était permis à Boileau de faire rire Louis XIV, et les honnêtes gens de sa cour, aux dépens de quelques écrivains, qui cependant pouvaient être d'ailleurs des citoyens très-estimables.

Tout académicien saurait que le ridicule est essentiellement l'objet de la comédie, et qu'elle ne peut le saisir que dans la société même, dont elle doit être une image fidelle.

---

* *N. B.* Que M. de Tressan était connu pour avoir fait beaucoup de ces vaudevilles satiriques, qui même l'avaient fait exiler de la cour.

Il saurait que dans la pièce des *Femmes Savantes*, Molière joua les cercles de l'hôtel de Rambouillet, auxquels présidait une grande princesse, qui n'eut garde de s'en fâcher; et que, dans la même comédie, Cotin et Ménage furent joués sous les noms de *Trissotin* et de *Vadius.*

Il saurait que feu M. le duc de Montausier ne rougissait point de se reconnaître à quelques traits du *Misantrope*, et que dans ce chef-d'œuvre, la plaisanterie du *grand flandrin de Vicomte, qui s'amuse à cracher dans un puits pour faire des ronds*, eût paru bien froide, si elle n'eût tombé sur personne.

Il saurait que le *Tartuffe* ressemblait à tant de gens, qu'il se trouva nombre de délateurs qui le dénoncèrent à Louis XIV comme un ouvrage punissable, mais que ce monarque ne les écouta pas.

Il saurait que Boursault fut nommé dans l'*Impromptu de Versailles*, représenté devant ce prince, qui n'en fit que rire.

Il saurait que le même monarque ne dédaigna pas de fournir à Molière un des originaux de sa comédie des *Fâcheux*, en lui montrant la personne qui devait lui servir de modèle.

Il saurait que le trait de la *Comtesse*

d'Escarbagnas, qui reproche à M. *Bobinet* d'apprendre des sottises en latin à son fils, était une anecdote connue d'une femme de ce temps-là, qui, trompée par la ressemblance du nom de *Ninus*, à l'accusatif, avec celui de la fameuse *Ninon*, imagina que le gouverneur de son fils l'entretenait de la passion de son père pour cette fille célèbre dont elle était jalouse.

IL SAURAIT que Cotin, de Visé et leurs semblables, étaient les seuls qui fissent un crime à Molière de ces traits naturels qu'il saisissait par-tout; et il se garderait bien de se confondre avec de pareils critiques.

IL SAURAIT que tel ou tel médecin, visiblement joué par Molière, et reconnu de son tems, n'était pas moins respectable comme citoyen, qu'un philosophe étranger, à la tête d'un parti de bouffons, qui écrit contre les sciences, et qui dit sérieusement : *que l'homme qui réfléchit est un animal dépravé.*

IL SAURAIT que cette liberté, nécessaire à la bonne comédie, n'était pas réservée au seul Molière; mais que Racine, par exemple, dans la scène des *Plaideurs*, entre *Chicaneau* et la *Comtesse*, n'avait fait que mettre en action une aventure toute récente, dont le hasard l'avait

rendu témoin; que dans la même pièce, c'était la femme du lieutenant-criminel Tardieu, qui était désignée par ces vers :

Elle eût du Buvetier emporté les serviettes, etc.

Il saurait que la *Métromanie* n'est fondée que sur l'anecdote très-connue d'un poète de Bretagne, qui reçut de grands éloges de tous les beaux-esprits de son tems, en prenant le nom de mademoiselle de *Malcrais*, et qui fut sifflé par eux, dès qu'il s'appela *Des Forges Maillard.*

Il saurait que le théâtre entier de Dancourt, que plusieurs pièces de M. de Boissy, ne sont que des vaudevilles; et que la plupart des portraits de Destouches, sur-tout ceux de son *Médisant*, étaient des originaux peints d'après nature, et dont quelques-uns sont encore vivans.

Il saurait que la comédie de *Momus Fabuliste*, était une satyre continuelle des fables de la Motte, qui n'en était pas moins un citoyen digne d'égards.

Il saurait qu'à ce théâtre de Paris, dont il vante la police et la sévérité, et qui est réellement assujetti à des lois très-sages, on joua dans la petite pièce de la *Nouveauté*, non-seulement la personne, mais la misère de l'abbé Pélegrin :

c'était peut-être contre un abus si cruel, qu'il eût été convenable de s'élever.

Il saurait qu'à ce même théâtre, dans un vaudeville inséré, l'année passée, dans la comédie des *Fées* de Dancourt, on chansonna également et le philosophe de Genève et les bouffons qu'il protégeait; que le même philosophe fut encore joué, dans le cours de cette année, sur les deux théâtres *; et qu'enfin, le gouvernement avait cru qu'il était permis à la nation de rire d'un philosophe qui s'était moqué d'elle.

Il saurait qu'une accusation comme la sienne, ne devrait pas même être un objet d'apologie; que le plus grand tort d'un auteur comique serait de faire des portraits qui ne ressembleraient à rien; que l'attentat est dans celui qui fait les applications en matière grave, et qu'il n'appartient à personne de deviner le secret d'un auteur. Il apprendrait, en un mot, l'histoire du théâtre, ou du moins il se garderait bien de parler d'un art dont il connaîtrait si peu les priviléges.

Il saurait que le siècle d'Aristophane ne

* Aux Français, dans une pièce de feu M. Patu, appelée les *Adieux du Goût;* aux Italiens, dans je ne sais quelle farce, qui n'eut aucun succès.

fut point un siècle de barbarie ; que l'érudition dans laquelle il s'épuise est absolument déplacée. Aristophane avait attaqué les mœurs de Socrate, et j'ai fait précisément une exception en faveur de celles de M. Rousseau.

IL SAURAIT (s'il avait lu la vie de Socrate *) qu'à la probité près, qui peut être égale, son parallèle entre le philosophe d'Athènes et celui de Genève, n'est guère mieux fondé. Socrate vivait dans sa patrie, et s'appliquait à lui former de vertueux citoyens; il sauvait la vie dans un combat au jeune Alcibiade, et lui cédait en même tems le prix de la valeur; il l'instruisait dans le grand art de l'administration publique; il n'écrivait ni contre les sciences, ni contre les musiciens, ni contre le peuple d'Athènes; il ne protégeait pas de bouffons, et recevait les manteaux qu'on voulait bien lui donner.

IL SAURAIT qu'on ne doit pas s'ingérer à demander vengeance pour un homme qui ne se plaint point, et que M. Rousseau a déclaré lui-même la loi du talion permise entre le public et lui.

---

* L'auteur se conforme ici aux idées communes : ailleurs il s'est permis d'approfondir l'opinion qu'on doit avoir du caractère de Socrate.

IL SAURAIT qu'il était de la majesté du Roi de ne répondre à des paradoxes que par des raisons; mais qu'il pouvait être du ressort de la comédie de les attaquer par le ridicule.

IL SAURAIT qu'il n'y a point de statut académique qui défende de faire rire les honnêtes gens à la comédie, aux dépens de quelques travers bizarres de l'esprit; mais qu'il y aurait certainement un statut contre un académicien qui ne serait pas mieux instruit.

IL SAURAIT que les gens dont il parle, et qui, selon lui, sont à la tête de la littérature, ne sont que des écrivains comme les autres; que la république des lettres ne reconnaît pas de souverain, et qu'on ne décide par autorité qu'en matière de religion.

IL SAURAIT que ce n'est pas seulement à des philosophes, ou (ce qui est bien différent) à des pédans de philosophie, qu'il appartient de discuter les intérêts de la vérité; mais que ce droit convient à tout homme qui réfléchit, *et qui n'est pas un animal dépravé.*

IL SAURAIT que ce titre fastueux de philosophe, dont on couvre aujourd'hui tant de sottises, n'en impose plus; et que dans le monde, on est bien revenu de tant de philosophes.

Il saurait que loin de compromettre, comme il le dit, l'honneur de M. Rousseau, dont il n'a pas été question, on croit bien sérieusement que ce philosophe n'a pas rendu justice à ses talens, en se réduisant, pour être célèbre, à la petite ressource de la singularité.

Voilà, comme vous le voyez, monsieur, trop de choses que saurait un académicien. Il saurait encore que l'on n'en impose pas facilement à un grand prince, et qu'une académie ne donne pas dans un piége aussi grossier que celui que l'on ose tendre à la Société royale de Lorraine.

On a vu l'Académie française assemblée pour faire des observations judicieuses sur le Cid ; on l'a vu exclure de son corps l'abbé de Saint-Pierre, qui avoit eu le malheur de déplaire au gouvernement ; on l'a vu donner la même exclusion à un de ses membres *, membre qui s'était approprié le travail de ses confrères : mais on n'a jamais vu d'académie flétrir un ouvrage approuvé par un de ses censeurs, représenté devant un souverain par ses ordres, et consacré par un juste éloge de ses vertus.

On riait à Paris, lorsque la lèttre de l'anonyme y courait, du degré de démence qu'il osait sup-

* Furetière.

poser à une société de gens de lettres ; on riait de voir l'ennemi des sciences et des arts toujours protégé par des académies, ou par des gens qui se disent des académiciens : mais on était indigné de l'affront fait à votre société littéraire, en lui proposant de flétrir un de vos compatriotes, appelé par le Roi à l'honneur d'être admis parmi vous ; et cela, pour avoir joué dans une comédie quelques ridicules d'un citoyen de Genève.

Il est donc bien sûr, Monsieur, qu'un pareil piége ne vous a point été tendu par la personne estimable dont on a usurpé le nom. Lorsque vous me fîtes l'honneur de m'inscrire dans vos fastes, M. le comte de Tressan fut le premier qui m'en félicita par écrit, et je conserve encore ces marques de son attention avec reconnaissance. Il faut espérer qu'un jour tout ce mystère s'éclaircira.

J'ai l'honneur d'être, etc.

D'Aix, en Provence, ce 28 janvier 1756.

P. S. Il m'est revenu que l'on m'accusait encore d'avoir voulu jeter du ridicule sur une femme respectable, morte depuis long-tems *, et que

* Madame la marquise du Châtelet.

je regrette avec toute l'Europe. Je croirais, même en la nommant, me rendre complice de l'injustice qu'on lui fait.

Je proteste que je n'ai jamais eu l'honneur de connaître, ni de voir même cette respectable personne; que par conséquent je n'ai pu la peindre. Ce n'est qu'à des yeux destitués de toute raison, que le portrait qui se trouve dans ma comédie, a pu paraître ressemblant à cette femme, véritablement savante, et qui n'avait point pris les sciences comme une ressource de la vieillesse et du désœuvrement.

Peut-être quelque autre personne, à qui ce portrait eût mieux ressemblé, s'est-elle hâtée d'en faire l'application, pour en éviter une beaucoup plus naturelle.

Ce n'était pas dans une province, où la mémoire de cette femme célèbre est si justement en vénération, que j'aurais essayé de la peindre sous de si fausses couleurs. Je ne suis point capable de troubler la cendre des morts. Je n'aurais pas cru même une pareille noirceur possible, si je n'en voyais un exemple dans ceux qui, par une application si odieuse, font en effet un libelle très-condamnable contre la mémoire d'une femme qui a fait tant d'honneur à son sexe.

Je me souviens que, lorsqu'on donna l comédie du *Méchant*, quelques personnes qu auraient dû servir de modèle à la pièce, affectaient d'y reconnaître tout Paris. On me fait l'honneur de me traiter comme on traitait alors l'auteur célèbre de cette comédie; on me traite même un peu plus mal : je me consolerais, si j'avais fait le *Méchant*.

Cette apologie produisit l'effet que produit toujours la raison forte et courageuse sur les ames impartiales. M. Rousseau lui-même, par une lettre, qui vint à la vérité un peu tard, parut soutenir du moins avec dignité son personnage de philosophe, en désavouant le zèle de ses amis, et en justifiant l'auteur. Cette lettre modérée d'un écrivain qui connaissait peu la modération, mais qui savait au besoin faire violence à son caractère, mérite d'être conservée.

LETTRE DE M. ROUSSEAU

A MONSIEUR LE COMTE DE TRESSAN.

Je vous honorais, monsieur, comme nous faisons tous. Il m'est doux de joindre la reconnaissance à l'estime, et je remercierais volontiers M. Palissot de m'avoir procuré, sans y songer, des témoignages de votre bonté, qui me permettent de vous en donner de mon respect. Si cet auteur a manqué à celui qu'il devait, et que doit toute la terre au prince qu'il voulait amuser, qui plus que moi doit le trouver inexcusable? Mais si tout son crime est d'avoir exposé mes ridicules, c'est le droit du théâtre; je ne vois rien en cela de répréhensible pour l'honnête homme, et j'y vois pour l'auteur le mérite d'avoir su choisir un sujet très-riche. Je vous prie donc, monsieur, de ne pas écouter là-dessus le zèle que l'amitié et la générosité inspirent à

M. d'Alembert, et de ne point chagriner pour cette bagatelle un homme de mérite, qui ne m'a fait aucune peine, et qui porterait avec douleur la disgrace du roi de Pologne et la vôtre, etc.

M. Palissot n'apprit que par cette lettre que M. d'Alembert avait eu part à cette querelle. Il ne dissimule pas qu'il en fut vivement affecté. L'admiration, réunie à un sentiment plus tendre qui ne s'est jamais démenti, venait de le conduire chez M. de Voltaire ; il prévoyait avec douleur qu'il allait être dans la dure nécessité de se défendre contre un homme que ses liaisons intimes avec ce grand poète lui prescriraient de ménager ; contre un homme d'une réputation, peut-être usurpée en quelques parties, mais recommandable à beaucoup d'égards. Ce qui servit à le consoler, c'est qu'il sut se conserver, dans une circonstance si délicate, l'amitié de M. de Voltaire, et ramener M. d'Alembert lui-même à des sentimens plus justes. Ce philosophe, dans les dernières années de sa vie, parut se plaire à lui donner des témoignages d'estime ; il eut même l'attention de lui envoyer le recueil de ses Eloges académiques.

CONCLUSION
DE CES MÉMOIRES.

TEL était, en 1756, l'esprit d'une secte qui n'avait pas encore éprouvé de revers ; mais enfin le têms des humiliations arriva pour elle. Dès cette année-là même, les petites Lettres sur de grands Philosophes parurent ; et le public, qui finit toujours par s'indigner contre les persécuteurs, commençait à ouvrir les yeux, lorsque la comédie des Philosophes, représentée avec un concours prodigieux, en 1760, amena cette révolution si douloureuse pour leur orgueil, qui les rendit le jouet de la nation, dont ils s'étaient flattés de devenir les tyrans.

De tous les suffrages qui s'élevèrent alors en faveur de cette comédie, le plus inattendu, et le plus flatteur peut-être, fut celui de M. le comte de Tressan lui-même. La lettre suivante, qu'il écrivit, en 1763, à M. Palissot, prouvera combien il se repentait d'avoir participé aux injustices d'une secte qui n'avait plus que des partisans aussi décriés qu'elle.

LETTRE
DE M. LE COMTE DE TRESSAN
A L'AUTEUR.

MONSIEUR le procureur-général de Lorraine m'est témoin, monsieur, que je n'ai reçu que depuis peu de jours, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et l'exemplaire de vos ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne peux, monsieur, qu'être extrêmement sensible à la politesse et aux sentimens avec lesquels vous avez traité d'une affaire *dans laquelle je n'ai paru qu'avec regret, et dont le souvenir m'afflige.* Je vous jure, monsieur, que personne ne rend plus de justice que moi aux talens aimables et à l'esprit qui règnent dans tous vos ouvrages. Il faudrait avoir une ame insensible pour n'être pas touché jusqu'aux larmes, des vers sublimes et pathétiques que vous avez faits sur la dame la plus respectable et la plus digne d'être

d'être regrettée *. *Je n'ai su que trop tard bien des choses qui se sont passées, et qui vous ont animé justement à défendre une cause que tout homme qui pense se ferait honneur de soutenir.* Vos lettres à M. de Voltaire sont, comme tout ce que vous écrivez, Monsieur, pleines d'esprit, de politesse; et tout ce qui est discussion y est traité d'une manière aussi sage qu'agréable. Soyez persuadé qu'en toute occasion je me ferai honneur et plaisir de répondre aux sentimens dont vous voulez bien m'assurer. La première fois que j'irai à Paris, je serai charmé de vous y assurer moi-même de tous ceux d'estime et de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

Enfin, le Roi de Pologne, à qui, dans cette même année, M. Palissot avait pris la liberté d'adresser la collection de ses Œuvres, daigna lui écrire aussi cette lettre honorable.

* Voyez à la suite de ces mémoires, l'avis qui précède les petites Lettres sur de grands Philosophes. On y trouve les vers dont M. de Tressan parlait avec tant d'indulgence.

LETTRE DU ROI DE POLOGNE A L'AUTEUR.

A la Malgrange, ce 3 juillet 1763.

MONSIEUR,

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir le recueil de vos ouvrages, et la lettre qui les accompagnait. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais l'honneur que vous faites à votre patrie. Mon estime pour vous est telle que le méritent vos talens, vrais enfans de la nature, et déja perfectionnés par la réflexion, et admirés dès votre aurore même. Je suis véritablement, monsieur, votre bien affectionné. *Signé*, STANISLAS, Roi.

QU'IL nous soit permis de devancer ici les réflexions de quelques lecteurs. Jamais la maxime *Habent sua fata libelli*, ne fut mieux justifiée que par ces scandales littéraires. Il était sans doute d'une destinée bien étrange qu'une petite comédie, représentée sur un théâtre de

province, et à laquelle l'auteur était loin de prévoir qu'on dût attacher cette importance, eût excité tant d'orages. Un évènement d'un autre genre, mais qui du moins ne présente que du ridicule, sembla contribuer encore à donner à cette pièce plus de célébrité qu'elle n'en méritait. D'une persécution, nous allons passer à un plagiat.

Un écrivain, plus connu par les plaisanteries dont il fut l'objet, que par ses ouvrages, imagina, dix ans après la représentation du *Cercle*, de faire une comédie sous le même titre, dans laquelle il jugea de bonne prise deux scènes de l'ancienne pièce, et précisément celles qui contribuèrent le plus au succès de la sienne.

Les auteurs du Journal encyclopédique, dans l'analyse qu'ils en firent le premier novembre 1764, ne manquèrent pas de relever ce larcin. Ils excitaient même M. Palissot à se plaindre de cette espèce de brigandage : mais il leur répondit en riant, qu'il ne convenait pas à *Géronte* de revendiquer sa robe-de-chambre sur le corps de *Crispin*. Cependant, comme le plagiaire semblait se prévaloir un peu trop du succès de son espiéglerie, il se répandit dans le monde une petite feuille que nous croyons de M. Pa-

lissot, et que nous insérons ici pour délasser, par une plaisanterie, ceux que la persécution philosophique dont nous avons rendu compte pourrait avoir indignés.

LA GAGEURE

DE M. POINSINET,

ANECDOTE SUR LA NOUVELLE COMÉDIE DU CERCLE.

RIEZ tant qu'il vous plaira, messieurs; je conviens que j'ai de l'humeur, disait M. Poinsinet le jeune * dans une société où j'étais, et dont il faisait les délices. Tout le monde avoue que je suis plaisant; et cependant le public barbare siffle impitoyablement tout ce que je lui donne. Il semble que le sifflet soit devenu la rime obligée de mon nom, et l'écho de tout ce que je fais. Mais, parbleu! je prendrai ma revanche une bonne fois; et je prétends faire voir au public assemblé, qu'il n'est qu'un... Doucement, lui dis-je; s'il se trompe assez souvent, on lui doit toujours des égards, parce que ses erreurs ne sont pas de longue durée. Votre entreprise, d'ailleurs, serait un peu difficile. Pas tant que

* Il y a, dans les lettres, un homme du même nom, qu'il ne faut pas confondre avec celui-ci.

vous le croyez, me répondit-il avec la vivacité que vous lui connaissez. Que j'exécute seulement le projet que j'ai dans la tête, et nous verrons qui rira le dernier !

Sa colère nous divertissait beaucoup : car il est très-gai, même quand il a de l'humeur. On le poussa de questions pour le faire parler..... Eh bien ! messieurs, vous qui me trouvez si plaisant, continua-t-il, je vais parier qu'en votre présence, je compose une pièce que je donnerai, non pas, comme ci-devant, aux Italiens ou aux Marionnettes, mais au théâtre de la nation. Il n'y aura pas une ligne de moi dans toute la pièce : tout sera pillé, jusqu'au titre; et je parie qu'elle sera reçue, apprise, jouée comme une pièce nouvelle, et, qui plus est, applaudie. Je vois qu'il vous faut des preuves : je commence.

Il parcourut des yeux une bibliothèque, ouvrit un Dancourt, et tomba sur l'*Eté des Coquettes*. Il y a dans cette comédie un M. Dessoupirs qui chante, et il en fit à l'instant même l'abbé qui chante dans sa pièce. Seulement il substitua une guitare au téorbe de M. Dessoupirs, en nous priant d'observer qu'on ne devait pas le chicaner sur de pareils changemens, et qu'il n'y avait pas là de quoi perdre son pari.

Ensuite, il prit un tome du Mercure; il y trouva un Conte moral, dans lequel une petite-maîtresse, qui vient d'apprendre, avec la plus grande indifférence, la mort de son ami intime, s'évanouit à la nouvelle de la perte de son serin. L'oiseau s'envole précisément comme dans la pièce, au milieu d'une partie de tri. *Bravo!* s'écria M. Poinsinet, en italien, parce qu'il est de l'Académie des Arcades. L'heureux dénoûment! quel effet cela fera! et comme je serai loué dans l'*Avant-Coureur!* *

Nouvelle découverte, messieurs! nous dit-il, après avoir feuilleté rapidement quelques volumes de Boissy. L'idée est si originale, qu'on ne s'avisera pas de me la disputer. C'est le chevalier Colifichet, qui tire de sa poche un sac à ouvrage, et qui brode un falbala. Je ferai du chevalier Colifichet un colonel, qui brodera une veste au tambour; et le parterre croira que j'écoute aux portes **, pour savoir ainsi ce qui se passe dans le monde.

Il rêva pendant quelque tems au titre qu'il donnerait à sa pièce; enfin il se rappela une comédie imprimée dans les Œuvres d'un homme

* Feuille périodique, qui paraissait alors toutes les semaines.

** Ce mot devint proverbe, tant que dura la pièce.

connu, et qui est intitulée *le Cercle*. Oh! pour le coup, dit-il, en nous montrant l'ouvrage, voilà qui est de bonne prise. J'userai du droit de guerre, qui permet de subsister aux dépens de l'ennemi.

Que parlez-vous de droit de guerre? lui demandai-je, un peu surpris qu'il se crût en guerre avec personne. Eh! oui, monsieur, me répliqua-t-il. Je sais ce que je dis, apparemment. Cette comédie est de l'auteur de la *Dunciade*, et pensa même lui faire de belles affaires dans son tems; mais cet auteur est un méchant, car il s'est moqué de moi: et il n'en sera pas quitte pour le titre de sa pièce. Je compte bien trouver ici de quoi achever la mienne. Voici, par exemple, une scène de médecin, que l'ami Préville jouera comme un ange. Ce n'est plus un pédant grossier, comme du tems de Molière; c'est un agréable, qui purge avec du *miel aérien*, qui parle de *fluide nerveux*, de *sommeil doré*, de *crispations de nerfs*; c'est un élégant que l'on s'arrache *du Marais au faubourg Saint-Germain*: il me semble déja que je vois tout cela dans ma pièce, et je ne me sens pas d'aise!

Aussitôt il se mit à copier presque mot à mot. Il est vrai qu'il se permit un léger changement. Son médecin quitte la scène, en disant à une

de ses malades : *Bonjour, ma belle poulette ;* ce qui n'est pas dans l'ancienne pièce. On eut beau lui représenter que c'était blesser toutes les bienséances ; qu'un médecin qui parlerait ainsi à une femme du monde, se ferait jeter par les fenêtres. Vous êtes trop pointilleux, nous dit-il. Vraiment le parterre se connaît bien en usages pour être si difficile ! Je vous réponds que le trait passera. D'ailleurs, messieurs, encore faut-il bien que je mette quelque chose de moi dans la pièce.

Mais, ajouta-t-il, voici une autre situation qui me paraît fort plaisante ; c'est un poète qui meurt d'envie de lire un de ses ouvrages, et qui est interrompu toutes les fois qu'il veut prendre la parole. A peine vient-il à bout de réciter un seul vers, que personne n'écoute. Assurément le fond de cela est très-gai : mais l'auteur n'a pas su tirer parti de cette situation. L'embarras de son poète ne dure qu'un moment ; moi, je filerai la scène, et je ferai durer celui du mien pendant toute la pièce : ce qui sera, je crois, plus plaisant, plus d'après nature ; qu'en pensez-vous ?

Vous avez raison, lui dis-je ; et vous me rappelez que le hasard m'a rendu témoin de la scène que vous allez faire. J'étais d'un souper,

où fut introduit un petit poète fort étrange *, qui joignait à la crédulité la plus surprenante, une vanité plus inconcevable encore. On l'avait flatté qu'on entendrait la lecture d'un de ses ouvrages, sur lequel on affectait de se récrier comme sur une merveille. Le petit poète, amorcé par les éloges, brûlait de lire son chef-d'œuvre : mais dès qu'il ouvrait la bouche, on l'interrompait par des plaisanteries qui le déconcertèrent enfin, jusqu'à le faire disparaître :

Telle, au matin, une vapeur légère
S'évanouit aux premiers feux du jour;
Tel *mon rimeur* disparut sans retour **.

Je sais ce que cette anecdote peut avoir de vrai, et je soupçonne de qui vous la tenez, reprit l'auteur du *Cercle*, en rougissant; mais la *Dunciade* n'avait que faire là.

Cependant la comédie avançait toujours, malgré ces digressions. Il ne manquait à l'auteur que quelques pensées de remplissage; et il les trouvait, à l'ouverture du livre, avec une sagacité merveilleuse.

Le mot d'*Araminte*, par exemple, que l'on

* C'était M. Poinsinet lui-même.

** Vers du dernier chant de la *Dunciade*.

veut mener au spectacle, et qui répond? *Moi, je m'en garderai bien; ne prétendez pas me surprendre à vos lamentables tragédies:* ce mot, dis-je, n'est qu'une copie de ces vers connus:

Moi, je n'y vais jamais.
Je n'aime point toutes ces tragédies,
Du mauvais goût dolentes rapsodies *.

Pour les détails d'agriculture, qui sont aujourd'hui si fort en vogue, grace à la science du produit net, il les prit au hasard dans une des feuilles de M. Dupont. Il en copia quelques passages, en se félicitant d'être le premier qui aurait mis sur la scène un gentilhomme cultivateur, qu'il appellerait M. le Baron.

Après avoir pillé tout le monde, il finit par se piller lui-même, et mit en prose ce qui avait été sifflé autrefois en vers dans sa comédie de l'*Impatient*. C'est une tirade d'une soubrette, sur le plaisir que prennent les domestiques à divulguer les défauts de leurs maîtres.

L'ouvrage fini, il ne fut plus question que d'y chercher une épigraphe convenable: mais la mémoire de l'auteur ne le servant pas aussi bien en latin qu'en français, il fut réduit à mesurer

* Vers de la comédie des *Nouveaux Ménechmes*, acte I, scène IV.

sur ses doigts les syllabes d'un vers hexamètre, qui commence par une faute de prosodie. Ensuite il fit une dédicace à un intendant des Menus, attendu que l'ancienne comédie du *Cercle* était dédiée au Roi de Pologne.

On sait à présent quel a été le succès de cette singulière compilation. M. Poinsinet a gagné. La pièce a été reçue, apprise, jouée, soutenue par les meilleurs ouvrages qui soient au théâtre, et par conséquent fort suivie.

Le jour de la représentation, je rencontrai l'auteur porté sur les bras d'un détachement de l'Opéra-Comique, qui se moquait des Comédiens français, en le couronnant de lauriers. Il me dit, avec l'ivresse du triomphe : Eh bien! monsieur, vous voyez pourtant qu'*entre une bonne et une mauvaise pièce, il n'y a souvent qu'un préjugé de différence!* *

* Allusion à un trait de la nouvelle comédie du *Cercle*. La jeune *Lucile*, qui sort du couvent, et qui paraît avoir lu *Thérèse Philosophe*, dit qu'*entre le vice et la vertu, il n'y a souvent qu'un préjugé de différence.*

PETITES LETTRES SUR DE GRANDS PHILOSOPHES.

AVERTISSEMENT.

CES Lettres furent adressées, dans leur origine, à madame la Princesse de Robecq.

Cette femme illustre, qui, par l'élévation de son ame, rappelait l'idée de tous ses ancêtres, accordait aux arts cette protection éclairée, dont la célèbre MADAME les avait honorés dans l'autre siècle.

Elle fut enlevée au monde en 1760, par une mort prématurée. Tous ceux qui ont eu le bonheur de la connaître, ne liront pas sans quelque attendrissement, ces vers inspirés par la reconnaissance et par la douleur:

MOMENS du désespoir, souvenir trop funeste!
O jour à nos regrets pour jamais consacré!
Il est donc vrai!... cette urne est tout ce qui nous reste
D'un objet adoré.

MUSES, vous la perdez. Vos lyres suspendues
Ne rendront désormais que des sons de douleurs;
A vos tristes accens les Graces éperdues
Viendront mêler des pleurs.

Ah ! si de ses destins surmontant l'inclémence,
Elle eût franchi l'instant marqué par leur courroux,
Vos sublimes accords, dont s'honorait la France,
Revivraient parmi nous.

Au matin de ses jours la mort nous l'a ravie :
Les talens, la beauté la suivent au cercueil ;
Et l'ennemi des arts, le démon de l'envie,
Triomphe avec orgueil.

Mais j'oserai chanter ses vertus immortelles ;
Je veux dans tous les cœurs consacrer ses bienfaits :
Son nom, vainqueur du tems et des parques cruelles,
Ne périra jamais.

Plaignons cet univers : hélas ! il l'a perdue,
Sans connaître le prix d'un si rare trésor ;
Mais plaignons bien plutôt qui peut l'avoir connue,
Et lui survivre encor ! *

---

* Non la connobe il mondo, mentre l'ebbe :
Connobill'io ch'a pianger qui rimasi !

Pétrarque.

PETITES

PETITES LETTRES SUR DE GRANDS PHILOSOPHES.

LETTRE PREMIÈRE.

Depuis quelques années, madame, il s'est formé dans cette capitale une association entre plusieurs gens de lettres, les uns d'un mérite reconnu, les autres d'une réputation plus contestée, qui travaillent à ce fameux Dictionnaire de toutes les connaissances : ouvrage qui en suppose beaucoup à ceux qui le rédigent. Personne n'a peut-être plus de vénération que moi pour les mains laborieuses qui construisent ce pénible monument à la gloire de l'esprit humain. Tous ces messieurs se disent philosophes, et quelques-uns le sont.

Mais parmi ceux mêmes d'entre eux à qui l'on

accorde le plus de talens, on est fâché d'avouer qu'il s'en trouve qui ont presque rendu le mérite et la raison haïssables dans leurs écrits. Ils ont annoncé la vérité, ou ce qu'ils ont pris pour elle, avec un faste qu'elle n'eut jamais. On vit à la tête de quelques productions philosophiques un ton d'autorité et de décision, qui, jusqu'à présent, n'avait appartenu qu'à la chaire. On transporta à des traités de morale, ou à des spéculations métaphysiques, un langage que l'on eût condamné, par-tout ailleurs, comme celui du fanatisme. *J'ai vécu*, disait l'un *; *j'écris de Dieu*, disait fastueusement l'autre **; *jeune homme, prends et lis*, écrivait-il encore ***; *ô homme! écoute, voici ton histoire*, s'écriait un troisième ****.

Ce ton d'inspiration dans les uns, d'emphase dans les autres, si éloigné de celui de la raison qui doute, ou de la vérité qui persuade, révolta quelques gens sensés. En examinant de près des

* Voyez les *Considérations sur les Mœurs*. Lorsque cet ouvrage parut, un homme d'esprit, choqué de ce début, dit que ce n'était pas l'auteur, mais son livre mort-né, qui disait : J'ai vécu.

** Les *Pensées Philosophiques*.

*** Le livre obscur intitulé : *Pensées sur l'interprétation de la Nature*.

**** Le *Discours sur l'inégalité des Conditions*.

ouvrages qui promettaient de si grandes choses, ils trouvèrent que les uns étaient servilement copiés de Bacon, sans que l'on ait jugé à propos d'en prévenir le public; et que d'autres ne contenaient que des pensées mille fois rebattues, mais rajeunies, ou par un tour épigrammatique et de mauvais goût, fort à la mode aujourd'hui, ou par un certain ton d'audace bien propre à séduire les simples.

On donna de nouvelles définitions de quantité de choses déjà très-bien définies. On affecta, pour jouer la concision et le style nerveux, d'embrouiller ce qui était clair. On confondit tous les genres; et cet étrange bouleversement dans les idées et dans le style parut à quelques esprits vulgaires la preuve d'un siècle abondant en génies lumineux et hardis, digne d'être appelé *siècle philosophique*.

On déclara que l'*on estimait très-peu le public* *; que l'on n'écrivait plus pour lui, et que *des pensées qui pourraient n'être que mauvaises, si elles ne plaisaient à personne, seraient détestables, si elles plaisaient à tout le monde* **. On oublia que, malgré ce petit

* L'*Epître au Public*, à la tête du *Conte d'Acajou*.

** Les *Pensées Philosophiques*.

nombre de connaisseurs, tant de fois exagéré, le meilleur livre est, à la longue, celui qui est le plus répandu, où se trouvent des beautés proportionnées à toutes les classes de lecteurs, des connaissances utiles à tous les hommes; en un mot, qui contient le plus de vérités universellement entendues et senties. C'est là ce qui distingue nos bons ouvrages du siècle de Louis XIV, et la très-petite quantité de ceux qui leur ressemblent.

Le public fut donc outragé dans des préfaces. On témoigna beaucoup d'indifférence pour cette sublime chimère, que l'on appelle *gloire*; et cependant on écrivait, on cabalait, et l'on tâchait de se rendre intéressant, en affectant de s'attendre à des persécutions qui n'arrivèrent point. Mais il est si doux de jouer le mérite persécuté, ou prêt à l'être! On se rend si considérable, en renonçant à la considération! Ce charlatanisme a quelque chose de si séduisant pour ce même public que l'on méprise! Il est si naturellement dupe de tous ces stratagêmes, qu'en vérité ces messieurs ont prouvé que leur indifférence pour lui ne les avait pas empêchés de bien étudier sa nature, et les moyens de le subjuguer.

Comme il est des grands qui sont *peuple*, il fallut bien aussi leur dire des vérités dures, et rappeler cette puérile et dangereuse question de l'égalité primitive. Il est des gens du caractère des femmes Moscovites, qui n'aiment que lorsqu'elles sont battues. Cette manœuvre fit encore son effet; et quelques grands accordèrent de la considération, précisément parce qu'on leur en refusait. C'est une nouvelle preuve de la vieille maxime : Que, pour réussir dans le monde, le choix est assez indifférent entre la flatterie et l'audace.

On était insensible à la gloire; cependant on formait des partis, même pour des bouffons; et tandis que l'on affichait une égale insensibilité pour la critique que l'on affectait de mépriser, on sollicitait des ordres pour l'interdire à ceux qui l'exerçaient avec le plus de succès. On tâchait de donner le change au public, en réunissant, sous une même idée les noms de critique, de satire, de personnalité, de libelle : à force de crier à la persécution, on devenait effectivement persécuteur; et l'intolérance, incommode partout ailleurs, allait se placer dans le sanctuaire des muses.

Quelques personnes éclairées riaient de voir

des philosophes, qui auraient dû pardonner des libelles, montrer un amour-propre si délicat, si susceptible, et s'efforcer cependant de masquer leur ressentiment et leur crainte sous l'apparence du mépris.

Leur sensibilité se trahissait quelquefois tout-à-fait. Venait-on, par exemple, à revendiquer pour Bacon le plan de l'Encyclopédie, il paraissait une petite lettre contre le journaliste de Trévoux, mais mille fois plus sanglante, plus amère, plus atroce, que tant de critiques que l'on essayait de rendre odieuses, et qui ne l'étaient point *.

Souvent même on ne se contentait pas de ces réponses injurieuses à de bonnes raisons. On se mettait, sans nécessité, au rang de ces mêmes critiques si méprisés; et l'on prêtait sa plume à un peintre, pour disputer à un homme ** vraiment respectable le fruit de ses recherches, la découverte d'un secret des anciens, deviné sur un passage obscur de Pline : le secret de la peinture en caustique. Mais toutes les idées des choses variaient au gré de ces messieurs.

* La *Lettre* au P. Berthier.

** M. le comte de Caylus.

Ce qui indisposait le plus ce petit nombre de personnes sensées qui, dans le silence, pèsent et apprécient les réputations, c'était cette espèce de trône littéraire que ces messieurs s'érigeaient, et la convention sourde qui transpirait de leur société dans le monde, et qui voulait dire :

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

On commença d'abord par s'arroger le droit de louer tous les grands hommes, mais de manière à faire croire que l'on avertissait le public de les admirer. Lisez l'Eloge de M. de *Montesquieu ;* il y règne un ton qui révolte. C'est moins l'expression de l'admiration publique, qu'un ordre à la nation de croire au mérite de cet illustre écrivain ; lui, qui tempérait par sa simplicité ce que la supériorité de son génie pouvait avoir de trop humiliant pour le reste des hommes.

On parle beaucoup dans ce panégyrique d'un petit nombre de censeurs qui s'élevèrent contre l'immortel ouvrage de l'*Esprit des Lois*, qui pouvait effectivement essuyer quelques critiques, puisqu'enfin l'auteur était homme ; mais on n'exagère ces critiques, que pour se placer, modestement, dans *cette partie du public qui forme à la longue les jugemens de la postérité.* On ne dit

pas un mot de ce cri général qui s'éleva en faveur de cet ouvrage dès l'instant de sa naissance. On se tait sur quantité de gens de lettres * qui, dans ce moment-là même, écrivirent avec simplicité, à l'occasion de ce monument de génie, des choses que ces messieurs ont redites avec faste. Il fallait bien humilier de pauvres critiques, qui ont eu le malheur de remarquer aussi quelques fautes dans les écrits de nos philosophes, et laisser ignorer des jugemens qui avaient devancé leurs éloges, pour se conserver un air d'arbitres de la littérature, et de dépositaires des sceaux de l'immortalité.

S'ils parlaient d'un autre homme bien supérieur encore, parce qu'il est plus universel, ils se faisaient les députés de la nation auprès de lui. *Nous rappellerons à M. de Voltaire*, disaient-ils, au nom de la nation, *les engagemens qu'il a pris avec nous* **.

Il fallait louer pour obtenir des éloges. Eh! comment ne pas louer un Voltaire, un Montesquieu, un Rameau, qui depuis.... Ces messieurs

* S'il est jamais permis de se citer, je répondis moi-même, en 1751, à quelques critiques qui avaient paru contre cet ouvrage célèbre, et l'auteur voulut bien m'en témoigner sa reconnaissance.

** Voyez la Préface du tome IV de l'*Encyclopédie*.

l'admiraient alors; c'était avant la *Lettre sur la Musique française*. Mais à quoi le public ne s'attendait pas, c'est à ce refrain de louanges fastidieuses que ces messieurs se renvoient les uns aux autres, et à ces brevets de célébrité qu'ils se distribuent tout-à-tour dans leurs ouvrages.

Le philosophe de Genève donnait-il ce livre où il met l'homme au rang de la brute? *Ah! si l'on eût fait voyager*, disait-il, *des hommes tels que les* MONTESQUIEU, *les* DUCLOS, *etc. chez les Hurons ou chez les Iroquois, combien de merveilles ils nous auraient apprises* * *!* Cet éloge lui était exactement rendu dans la première brochure de ces messieurs; et avec beaucoup de mérite, ils ne laissaient pas de rappeler une fable très-plaisante et très-connue **. Tant un seul ridicule peut nuire même à des talens supérieurs.

Le public n'était pas moins excédé d'un autre refrain, qui menaçait de devenir éternel. Comme ces petites lunes que le télescope a fait découvrir, et qui sont emportées par le tourbillon

* Voyez le *Discours sur l'inégalité parmi les Hommes.*

** C'est la Fable V du Livre XI de La Fontaine.

d'une grande planète, il est dans le tourbillon de ces messieurs un essain de petits *sous-philosophes*, qui pensent de bonne foi participer à leur célébrité, et qui sont dans le parti ce que des enfans perdus sont dans une armée. Ces insectes philosophiques, que l'on pourrait encore comparer à ces pailles qui s'amassent autour d'un corps électrique, se jettent quelquefois dans la mêlée au nom de leurs maîtres; ils perdent le sentiment de leur nullité par l'appui auquel ils se sentent attachés, et prennent leur bourdonnement pour du bruit. Divisés en deux bandes; ils partageaient Paris entre eux, et semblaient former un motet à deux chœurs. On entendait d'un côté : *L'heureux siècle qui a produit la Henriade et l'Esprit des Lois!* et de l'autre, *L'heureux siècle qui a produit cet immortel Dictionnaire de l'Encyclopédie!* Ces trois ouvrages *, dans un degré bien différent, feront sans doute l'éloge de leurs auteurs : mais si le dégoût des bonnes choses est quelquefois naturel, ce serait peut-être à cette manière de les présenter qu'il faudrait s'en prendre. A combien

* Le premier, sur-tout, qui a vengé la France des reproches de stérilité que lui faisoient les autres nations.

de rôles singuliers n'expose pas ce prétendu mépris de la gloire, qu'il faut cependant concilier avec les intérêts de l'amour-propre !

Enfin, ce peuple, cette multitude, ce vulgaire, qui pourtant a quelquefois les yeux assez perçans, crut entrevoir que ces messieurs avaient trouvé le secret de ramener tout à eux, dans des ouvrages même qui semblaient faits pour louer les autres. On était, par exemple, surpris de rencontrer dans l'éloge de M. de Montesquieu celui d'un peintre célèbre *, loué précisément sur son attention à conserver à la postérité la figure des grands hommes : mais on se rappela que certains philosophes s'étaient fait peindre. On se rappela l'éloge plus délicat que le même peintre avait fait de l'*Encyclopédie*, en plaçant cet ouvrage dans un tableau sous les yeux de cette protectrice des arts, digne de réunir à-la-fois les attributs de Minerve et des Graces **; et l'on crut retrouver cette navette de louanges données et rendues.

Un autre éloge d'un grand prince ***, inconsidérément amené aux dépens de toute une

* M. de la Tour.

** Madame la marquise de Pompadour.

*** Le roi de Prusse.

nation *, laissait douter encore s'il en rejaillissait plus d'éclat sur le souverain que sur le philosophe qu'il a pensionné. Ce n'est pas assurément que l'on croie la reconnaissance au-dessous d'un philsophe, ni que, d'après certains écrits, on imagine que l'*histoire des bienfaiteurs ajouterait un beau chapitre à celle des tyrans*. Mais on voudrait que l'on évitât cette reconnaissance fastueuse, qui a plutôt l'air d'annoncer le bienfait qui honore, que le sentiment modeste d'un cœur pénétré.

Vous ne croirez pas, madame (ce que vous entendrez bientôt dire sans doute), que quelques-unes de ces vérités soient échappées par l'envie de nuire, ou par cette basse jalousie qui naît du sentiment de sa médiocrité. On respecte sincérement les talens et les écrits vraiment estimables de quelques-uns de ces messieurs. On voudrait plus, on souhaiterait de les aimer. On leur eût peut-être accordé tout naturellement ce qu'ils n'obtiendront jamais pour avoir tenté de l'usurper. Ce ne sont ni les cabales, ni l'enthousiasme, ni le manège, ni l'audace, ni la singularité, qui donnent aux réputations cet éclat

* L'Allemagne.

durable qui s'accroît par le tems. Tel homme élevé trop haut par de petites intrigues, a fini par n'être pas même placé dans son rang.

On ne disputera point à ces messieurs que le projet de l'arbre encyclopédique des connaissances humaines, ne fût une idée sublime digne d'être mise en œuvre par eux, puisqu'ils l'ont découverte dans Bacon, et qu'ils n'ont pas été effrayés d'un travail immense, et peut-être utile. Mais on se réserve la liberté de penser qu'un Dictionnaire, quelque bon qu'il puisse être, ne fut jamais un ouvrage de génie.

La juste réputation de quelques-uns des chefs de cette grande entreprise ne donnera pas le moindre degré de valeur à ces listes d'éloges de leurs associés, qu'ils impriment à la tête de chacun de leurs volumes.

On ne les croira point les dispensateurs de l'immortalité; et certains noms, pour être cités avec honneur, ou dans quelques préfaces, ou dans quelques articles de leur Dictionnaire, ne seront point pour cela réputés à l'abri des injures du temps; de même que certains auteurs qu'ils n'aiment point, pour raison, et dont ils disent et écrivent le plus de mal qu'ils peuvent,

ne seront point pour cela ensevelis dans l'obscurité où ils croient bonnement les plonger.

Il sera permis de trouver des fautes, même dans ce grand Dictionnaire, qui est leur ouvrage de prédilection; et de ne pas croire, par exemple, sur leur parole, que les cerfs * atteignent, au bout d'un certain temps, l'âge de raison, etc. etc. etc.

---

* Voyez le Dictionnaire Encyclopédique, article *Cerf*.

LETTRE SECONDE.

LE FILS NATUREL.

Fabula nullius veneris, sine pondere et arte. Horat.

AVIS.

Ces observations sur une pièce qui ne fut singulière que par l'emphase avec laquelle elle fut annoncée, précédèrent de quelques mois tous les écrits qui parurent à son occasion.

L'Auteur de cette lettre ne serait pas cru, s'il rappelait à présent les propos surprenans que l'enthousiasme rendait alors très-communs. *Phèdre*, *Athalie*, *Alzire*, n'étaient rien au prix de ce phénomène, que dans quelques maisons on appelait le *livre* par excellence.

On invite ceux qui pourraient douter de ces étranges anecdotes, à lire seulement ce que l'Auteur de cette Pièce écrivait lui-même dans les réflexions qui terminent ce rare Ouvrage : alors tout paraîtra vraisemblable.

Si Messieurs de l'Encyclopédie s'étaient bornés, Madame, à leurs travaux philosophiques, plus

admirés que lus, mais placés dans leur véritable sphère, environnés de leurs savantes ténèbres, ils pouvaient, sans doute, parvenir à la considération dont ils semblent si jaloux. Quelques articles de leur Dictionnaire, toujours préconisés d'avance, suffisaient à leur réputation; et personne n'eût songé à leur disputer une gloire achetée par tant de volumes, et mise en quelque sorte à couvert sous leur immensité.

Eh! qui ne les eût point appréciés à leur gré? Comment ne les pas croire sur leur parole? Ils ont opéré tant de prodiges avec la simple méthode de se donner pour ce qu'ils veulent être, et d'associer modestement à ce privilège quiconque a la bonté de penser comme eux! La raison y a si visiblement gagné, l'honnêteté, les mœurs ont fait de si grands progrès, le siècle enfin a pris un essor si sublime, que nous avons vu tout-à-coup des femmes qui dans leur jeunesse lisaient des Contes de Fées, et des importans qui ne lisaient rien, se mettre à portée de faire secte avec ces Messieurs; se réveiller philosophes; protéger l'Encyclopédie, et la juger; décider de tout avec tant de finesse; analyser le système moral, l'*utile*, le *beau*, l'*honnête*, avec tant d'intelligence; remplacer de

de vieux préjugés par de si plaisans paradoxes, l'ancienne ignorance par un pédantisme si délicat; débrouiller avec tant de succès le chaos de la métaphysique; raisonner si despotiquement et si juste; devenir en un mot des *Etres* si décens, si profonds, si universels, que Diogène, les yeux bandés, trouverait ici plus de philosophes, plus de sages, qu'il ne fit de pas inutiles avec sa lanterne pour en chercher un dans Athènes.

D'où naissent, dans la littérature, tant d'hommes nouveaux? On ne les soupçonnait pas. Qui les a jetés dans le monde? Où sont leurs preuves? Quelques brochures ignorées? Mais la célébrité coûterait-elle aujourd'hui si peu? Comment donc ces *petits prophètes* se sont-ils établis juges dans Israël? Voici leur secret. Ecoutez, et profitez, auteurs infortunés que vingt ans de travaux obscurs n'ont point encore tirés de l'oubli. Sortez de vos cabinets; devenez Encyclopédistes; attelez-vous au char de la nouvelle philosophie; colportez seulement quelques ouvrages de ces Messieurs; rompez des lances, et faites confesser aux passans que le *Fils Naturel* est un chef-d'œuvre, une merveille, une découverte plus précieuse au monde littéraire, que ne le fut à l'Europe celle de l'Amérique : et

vous voilà célèbres, immortels, et peut-être un jour Académiciens.

Vous pourrez, à la vérité, en imposer plus difficilement sur cette pièce que sur les autres productions de ces Messieurs. Il n'est point ici question de ces rapports secrets et cachés que toutes les sciences peuvent avoir entre elles, ni de ces méditations abstraites et profondes où l'imagination plane à vide, et s'égare impunément dans le rien. C'est un ouvrage de goût, soumis aux lumières de tout le monde, fait pour la représentation, si l'on en juge par les noms des acteurs imprimés avec ceux des personnages, et par quelques flatteries adressées de tems en tems aux comédiens *. Le droit de critiquer, de siffler même, est ici par conséquent dans toute sa force. N'importe; ne vous découragez point: vous serez appuyés, soutenus par une infinité

---

* Page 181 et 182, où le philosophe *Dorval* avoue qu'il a voulu être comédien; et qu'il le serait demain, si on lui répondait du succès. Page 183, il les compare à des prédicateurs; et voudrait aller fonder, loin de la terre, au milieu des flots de la mer, un petit peuple d'heureux, qui n'auraient d'autres ministres que des comédiens, et d'autres sabats que des spectacles.

N. B. que la pièce fut présentée en effet à quelques comédiens, qui n'en connurent pas le mérite.

de personnes de toute condition, qui ont bien voulu compromettre leur jugement, dans l'espérance de quelques éloges promis ou déja donnés. Vous serez agrégés à ce petit troupeau qui se connaît à tout, *que la nation honore*, *et que le Gouvernement doit protéger plus que jamais* *. On imposera silence à quiconque oserait vous contredire; et, comme l'a dit un vrai philosophe, on intéressera les Dieux dans la guerre des rats et des grenouilles. S'il en revient quelque ridicule à la Nation, il se trouvera des plumes toutes prêtes pour répéter en mille manières, que l'intention du Gouvernement doit se porter, non pas à faire fleurir les lettres en général, ni à leur conserver quelque liberté, ce qui serait trop simple; mais à protéger exclusivement tels ou tels élus, telle ou telle secte, comme si la vérité pouvait en faire, et s'appuyait jamais du manège et de l'intrigue.

Pour moi, madame, que la célébrité ne tente pas au point de me faire déroger au sens commun; moi qui pense de bonne foi que l'esprit humain a ses bornes, et qu'il est un terme auquel nécessairement il s'arrête; moi qui regarde la

* Page 108.

fureur d'innover comme une marque déja trop sensible de décadence, et qui crois difficilement aux nouvelles découvertes, dans un siècle où des hommes qui s'appellent eux-mêmes* des hommes de génie, ne sont occupés que d'un Dictionnaire; moi à qui cette manie de traiter en abrégé toutes les sciences ne paraît propre qu'à faire des demi-savans, et à dispenser de recourir aux sources; moi, Madame, enfin qui suis fortement convaincu que, dans un siècle où l'on penserait beaucoup, on travaillerait moins sur ce que les autres ont pensé; que l'on y verrait plus de productions, et moins de législateurs : j'en demande pardon à ces Messieurs; mais le sentiment de M. Diderot ne balance point du tout à mon égard celui de M. de Voltaire. Je crois, avec ce grand homme, si capable d'en prévoir et d'en éloigner le moment, que presque tous les genres de littérature sont épuisés, et qu'il reste peu de choses à faire, même au génie. J'ai pour moi l'expérience de tous les siècles, où l'on a vu les arts fleurir, et tomber après de certaines périodes. Il me semble, Madame, que depuis long-tems nous sommes

* Page 275. Des hommes de génie ont ramené, de nos jours, la philosophie du monde intelligible dans le monde réel, etc.

fort loin d'atteindre nos grands modèles ; et j'ai la faiblesse d'en conclure que vraisemblablement nous ne les surpasserons jamais. Le *Fils Naturel* me confirme encore dans cette pensée. En effet, quelle pièce ! Qu'elle serait au-dessous de la critique, si le nom de l'auteur n'y donnait un certain poids, si toute la secte ne s'était pas réunie pour l'élever aux dépens des plus belles productions de l'esprit humain, et s'il ne devenait important d'affaiblir enfin le crédit d'une cabale puissante !

Peut-être tant d'efforts en faveur de cette pièce ne sont-ils, Madame, qu'un aveu de sa médiocrité. Les enfans les plus disgraciés sont quelquefois les plus chéris. Mais il est tems d'analyser cette merveille.

Je crois entrer dans une place publique ; je vois une foule de peuple qui se précipite tumultueusement autour d'un théâtre. J'entends une voix bruyante : » Accourez, passans ; jeunes médecins, » écoutez. Vos *Vernage*, vos *Lorry* *, sont d'ha-« biles gens, si vous voulez ; mais ils ont fait « trop de progrès dans l'art de guérir : il faut « rester au-dessous d'eux, ou quitter leur mé-

* Célèbres médecins.

« thode. Venez à moi, j'ai des secrets universels « dont je fais bon marché. » Je m'approche, et j'aperçois un charlatan qui montre un singe, et qui distribue quelques boîtes d'orviétan.

La comparaison pourra faire sourciller nos philosophes; et j'avoue qu'à beaucoup d'égards elle serait injuste : mais ici c'est un tableau fidèle. Aussi, pourquoi ces Messieurs sont-ils sortis de leur genre? Ils ne sont pas heureux en comédies, ni même en romans. L'auteur du *Fils Naturel* en a donné un, où la philosophie s'était encore plus compromise. Elle eut beau se travestir en courtisane, elle n'étrenna point.

La comédie, au contraire, prend ici le masque le plus décent et le plus grave. Les personnages sont fondus dans un même moule, et sont tous des *êtres* sérieux, moraux et métaphysiques. L'*humanité*, les *mœurs*, la *vertu*, le *goût de l'ordre*, etc, ces mots combinés en mille manières, répétés en lieux communs, à chaque ligne, cette superfétation philosophique tient ici lieu d'intérêt, de style, et même d'esprit.

Qu'est-ce en effet, Madame, que cette burlesque pantomime du théâtre, si fidèlement notée à toutes les pages de la pièce, dans un jargon où la langue est si cruellement outragée? « Après

« un moment de silence, *Dorval* se lève, *mais* » *avec peine*. Il s'approche *lentement* d'une table; « il écrit *quelques lignes pénibles :* mais, *tout* » *au travers de son écriture*, arrive *Charles*, en » criant, etc. » Et ce sont là les expressions de M. Diderot! Qu'est-ce qu'un homme qui se couvre le visage *avec ses mains*, *qui est comme un fou*, *qui va*, *qui vient*, *qui s'arrête*, *qui soupire de douleur*, *de fureur*, *s'appuie les coudes sur le dos d'un fauteuil*, *la tête sur ses mains et les poings dans ses yeux*; *qui pousse l'accent inarticulé du désespoir?* Et c'est là ce que M. Diderot appelle des tableaux!

Qu'est-ce qu'un *Clairville* qui paraît *sur un canapé*, dans l'attitude d'un homme désolé, et qui ensuite se lève et s'en va *comme un homme qui erre?*

Qu'est-ce enfin qu'un *vieillard* qui vient, à la fin de la pièce, se faire reconnaître de ses enfans, qui s'approchent de lui *gravement*, à qui il *impose les mains* en versant des larmes de plaisir, et s'essuyant les yeux *avec sa main?* Qui croirait, Madame, que c'est là le secret de cette merveilleuse pantomime, que l'auteur nous annonce comme une découverte? Ces puérilités,

prises à la lettre, ne feraient-elles pas de notre scène un spectacle digne de *Bedlam* * ?

C'est pourtant ce tableau d'un vieillard qui reconnaît ses enfans, *et qui leur impose les mains*, que M. Diderot trouve d'un intérêt si touchant, qu'il assure que l'on ne pourrait qu'à peine en soutenir la représentation. Vous connaissez trop bien, Madame, et le théâtre et notre littérature, pour ignorer que rien n'est plus vulgaire que ces sortes de reconnaissances. Il en est peut-être trois ou quatre de génie dans nos auteurs dramatiques; et le succès qu'elles ont eu a tellement affriandé (si j'ose employer ce mot) le troupeau servile des imitateurs, elles sont devenues si fréquentes, qu'il faut les regarder à présent comme un de ces lieux communs que le bon goût doit proscrire et reléguer à jamais dans la poussière des colléges. D'ailleurs où ne trouverait-on pas le modèle de ce vieillard tombé des nues pour reconnaître ses enfans? Une situation toute pareille termine, si je ne me trompe, la pièce de *Cénie*. Nous en avons cent exemples, ou dans nos tragédies, ou dans nos romans; et ce qui prouve le plus la petitesse

---

* Les petites-maisons de Londres.

du moyen, c'est qu'il a réussi non-seulement aux auteurs célèbres, qui s'en sont servis en hommes de génie, mais aux écrivains les plus médiocres.

Rien de plus facile en effet que d'exciter un attendrissement momentané par des tableaux de cette espèce, amenés presque toujours aux dépens de la vraisemblance; et rien de plus insipide, sur-tout dans ces tragédies bourgeoises, qui ne peuvent être soutenues, comme la grande tragédie, de la magie des grandes passions, de l'illusion du merveilleux et de la pompe du style.

Cette machine n'est pas le seul moyen trivial auquel l'auteur ait eu recours. Vous vous rappellerez, Madame, quelle fut notre surprise en ne trouvant dans sa pièce que de ces ressorts usés et rebattus jusqu'au dégoût. Elle redoublait encore au ton de confiance des réflexions qui terminent l'ouvrage, et qui feraient penser, ou que M. Diderot n'est pas sincère, ou qu'il n'a pas la moindre idée du genre qu'il a voulu traiter.

Auteurs que l'émulation excite, ne faites pas, comme on semble vous le prescrire, des comé-

dies sérieuses, ou des tragédies domestiques. Peignez seulement les passions que vous avez senties; exprimez-en toute l'énergie; que chaque spectateur retrouve son propre cœur dans vos personnages; que sur-tout ils ne disent, dans la situation où vous les représentez, que ces choses simples qu'une même situation arracherait à tous les hommes; mais qu'ils les disent avec noblesse, et les applaudissemens vous attendent. Voyez *Mérope*, qui croit retrouver quelques traits de son fils dans un malheureux qu'on lui présente. Qui n'imaginerait s'exprimer comme elle? C'est la nature dans sa plus grande naïveté; mais qu'elle est sublime!

Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
Il suffit qu'il soit homme et qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle *Egiste* : *Egiste* est de son âge;
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, et par-tout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté, etc.

Si *Mérope*, à la place de ces expressions si vraies et si touchantes, analysait sa compassion pour cet infortuné; si elle disait qu'*une ame tendre n'envisage point le système général des*

êtres sensibles, sans en desirer fortement le bonheur *, n'entendez-vous pas le bruit des sifflets s'élever de tous côtés, et poursuivre l'héroïne métaphysicienne jusque dans les coulisses ?

Quelle ingrate organisation, Madame, que celle de ces gens qui vont chercher si loin, au lieu des mouvemens que leur indiquerait leur propre cœur, de froides moralités, enfilées fastidieusement les unes aux autres, et qui, dans un ouvrage où la conversation devrait être imitée, terminent symétriquement chaque phrase par une sentence, ou par une épigramme! Je vous en rapporterais cent exemples dans la pièce que j'examine; ou plutôt elle n'est, d'un bout à l'autre, qu'un tissu de ces vicieuses superfluités. Qui s'exprima jamais, en effet, comme *Dorval* ou comme *Constance?* Est-ce donc dans le tumulte des passions que l'on disserte sur les notions du juste et de l'injuste, sur *ce goût de l'ordre plus ancien dans nos cœurs qu'aucun sentiment réfléchi* ** ? Doit-on rechercher dans une action théâtrale, *si c'est ce goût qui nous*

---

* Page 104.

** Page 101.

rend sensibles à la honte, et si la honte nous fait redouter le mépris? Enfin, est-ce la place de ces maximes lancées avec tant de confiance, et qui toutes, prises à part, auraient besoin d'être éclaircies ou prouvées?

Quel est donc cet abus insensé, de vouloir travestir tous les hommes en philosophes, et quels philosophes encore? La vraie philosophie n'est-elle pas depuis long-tems au théâtre? Ne suffit-il pas d'instruire par l'action, sans l'ensevelir sous un fatras de déclamations pédantesques, aussi tristes qu'elles voudraient être sublimes?

Voilà donc, immortel Corneille, tendre Racine, divin Molière, ce que l'on se propose de substituer à vos savantes productions! Ce n'est plus une femme agitée par une passion malheureuse et coupable, que les remords déchirent dans le sein même de cette passion; tableau si touchant et si vrai de nos faiblesses et de leurs ravages. Ce ne sont plus ces chefs-d'œuvre du *Misanthrope* et de l'*Avare;* tableaux non moins frappans des ridicules que nous avons sous les yeux. Ce sont des *Dorval,* des *Constance* que l'on va nous donner. Mais dans quelle société trouvera-t-on le modèle de ces êtres de raison,

de ces philosophes en cornettes, dont on veut affubler nos théâtres? Qui n'irait s'ensevelir dans quelque désert, si des *êtres* de cette nature devenaient jamais communs parmi nous? L'auteur a-t-il voulu, en nous peignant tous ces personnages vertueux avec faste, en leur prêtant des caractères qu'il croit si parfaits, des mœurs si graves, a-t-il voulu, dis-je, nous représenter tels que nous devrions être, et remplacer la piquante vérité de la Nature, par ces romans fastidieux du cœur humain? Voici ce que lui répondrait le célèbre Rousseau :

Eh! ventrebleu! pédagogue infidèle,
Décris-nous-en l'histoire naturelle.
. . . .
Expose-nous nos délires frivoles,
En actions, et non pas en paroles,
Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau
De ton sublime aussi triste que beau.
L'art n'est point fait pour tracer des modèles,
Mais pour fournir des exemples fidèles
Du ridicule et des abus divers
Où tombe l'homme en proie à ses travers.
Quand, tel qu'il est, on me l'a fait paraître,
Je me figure assez quel je dois être,
Sans qu'il me faille affliger en public
D'un froid sermon passé par l'alambic.

Loin tout *Auteur*, enflé de beaux passages,
Qui sur lui seul moulant ses personnages,
Veut qu'ils aient tous autant d'esprit que lui,
Et ne nous peint que soi-même en autrui, etc.

Ne croirait-on point, Madame, que ce législateur du goût avait prévu l'ouvrage dont je vous parle? et s'il ne l'a point prévu, de quel front ose-t-on nous donner comme une découverte ce genre sérieux déja connu dans l'ancienne Rome, mais traité par des mains habiles, et tant de fois ébauché sans succès parmi nous?

Ce n'est pas que je prétende exclure d'une comédie ces scènes intéressantes où le cœur est ému par la naïveté des passions et par des situations naturelles et touchantes. Loin de nous l'idée de borner nos plaisirs! Il est dans Térence des scènes qui arrachent des larmes. Il en est, dans l'*Enfant Prodigue* qui équivalent presque à tout ce que M. de Voltaire a donné de plus pathétique au théâtre. Mais qu'alors l'intérêt naisse, non pas d'un échafaudage romanesque et sans vraisemblance, non pas de ces lieux communs rajeunis, et qui ne doivent plus trouver place que sur des écrans, mais de ces événemens ordinaires dans la vie, que les ames sensibles

savent saisir et rendre avec le coloris qui leur convient.

M. Diderot, en indiquant à chaque page le jeu pantomime de ses acteurs, et tous les endroits où les personnages doivent pleurer, frémir, ou *pousser l'accent inarticulé du désespoir*, pense-t-il avoir rempli son objet par ces indications frivoles ? En serait-il besoin, si l'objet était rempli ? Tout comédien, tout lecteur ne se sentirait-il pas ému, sans qu'on l'avertît qu'il doit l'être ? N'est-ce pas ressembler à ce peintre dont parle Sancho, qui croyait avoir peint un coq, lorsque, sous une figure de fantaisie, il avait écrit : *C'est un coq ?*

Que cet auteur n'imagine donc plus avoir fait une découverte par ce prétendu genre sérieux dont sa pièce lui paraît un modèle. Qu'il cesse de l'annoncer dans ses réflexions avec tant d'enthousiasme. *Mélanide*, *Cénie*, la *Gouvernante*, tous ces romans dramatiques, aujourd'hui si communs, déposeraient trop visiblement contre lui.

N'y aurait-il donc rien d'original dans sa pièce ? Je vous demande pardon, Madame ; et c'est précisément ce qu'il y a de plus minutieux, ou de plus mauvais. C'est ce jargon philosophique et

glacial, mis toujours à la place de ce que les personnages devraient dire. C'est un dialogue symétriquement uniforme, où tous les acteurs se répliquent par sentences : et dès-lors ce n'en est plus un ; car on n'entend nulle part de pareils entretiens. C'est un sallon où l'on doit voir un *clavessin, des chaises, des tables de jeu ; sur une de ces tables, un trictrac, des brochures, un métier à tapisserie, un canapé*, etc. Enfin, c'est du thé que l'on apporte, et que l'on prend sur le théâtre ; ce qui serait neuf, sans l'opéra comique du *Chinois*. Voilà, Madame, les merveilles dont Molière ne s'était point douté. C'est par ces détails, apparemment sublimes et philosophiques, que l'on se propose de perfectionner nos spectacles.

Une des singularités de ce chef-d'œuvre, c'est son titre : cela s'appelle *le Fils Naturel*, on ne sait pourquoi. Vous connaissez la marche de la pièce. La condition de *Dorval* influe-t-elle en rien dans l'ouvrage ? Y fait-elle un événement ? Amène-t-elle une situation ? Fournit-elle seulement un remplissage ? Non. Quel peut donc avoir été le but de l'auteur ? De renouveler des Grecs deux ou trois réflexions sur l'injustice des préjugés de naissance ? Mais qui ne sait que

l'homme

l'homme sage ne compte point parmi les vrais biens les hasards de la fortune?

Je vous ai dit, Madame, que tous les caractères de cette pièce semblaient fondus dans le même moule. En effet, nul contraste : le vieux *Lisimon*, *Dorval*, *Constance*, *Rosalie* et jusqu'au valet *André*, sont tous les plus honnêtes gens du monde. A peine y remarquerait-on les plus légères différences. *Rosalie* est, à la vérité, un peu naïve dans sa première scène; mais dans celles qui suivent, elle est comme les autres personnages. C'est toujours M. Diderot, un philosophe, un métaphysicien qui parle à sa place.

Cette uniformité de caractères est la source d'un grand défaut. Rien ne fonde l'inconstance de *Rosalie* en faveur de *Dorval*. Entre des personnages si ressemblans, le choix est impossible, ou l'avantage serait même du côté de *Clairville*. Aussi vertueux que *Dorval*, il est plus jeune, plus aimable; sa philosophie paraît moins sombre, moins austère, moins sauvage. *Dorval* (si l'on peut se servir de ce mot) est un pédant de sagesse, amer d'un bout à l'autre, ne parlant que de malheurs qu'il a, dit-il, essuyés, mais dont il ne rend jamais compte.

Cependant ce *Dorval*, ce sévère *Dorval*, tient dans la pièce une conduite bien inconséquente. Il semble justifier cet aphorisme placé si convenablement dans la bouche du valet *Charles : Les conduites bizarres sont rarement sensées* *. En effet, pourquoi ne pas exécuter le dessein qu'il a pris de partir? Ne doit-il pas craindre le naufrage de sa philosophie, lui qui traite si délicatement l'amour de *sophiste dangereux?* Il est retenu par l'amitié, j'y consens: mais il s'expose au risque de la trahir. Enfin, ce philosophe scrupuleux, qui analyse tous les devoirs avec la précision d'un traité de morale, ne laisse pas d'être faux envers *Clairville*, et plus encore envers *Constance*.

Quelles mœurs, quel ton, quel langage, Madame, que celui de cette précieuse *Constance!* Je dis précieuse, et dix fois plus que toutes celles de Molière. Ce n'est pas toutefois dans la déclaration d'amour qu'elle fait elle-même à *Dorval;* les précieuses y font plus de façon. Au reste, ce *Dorval* est heureux en déclarations. L'ingénue *Rosalie* lui en fait une à son

* *N. B.* que c'est là une proposition d'éternelle vérité.

tour. L'auteur a beau vouloir justifier ces mœurs étranges *, en opposant *Constance* à ces femmes perdues qui font volontiers des déclarations ; je conseille toujours, même aux plus honnêtes femmes, d'attendre qu'on leur en fasse, et elles s'en trouveront bien. Les préjugés, qui ont fixé les règles des bienséances entre les deux sexes, sont encore de ces préjugés que la philosophie doit endurer.

Constance n'a pas aussi la répugnance des précieuses pour la conclusion du roman. Elle s'occupe de bonne foi du mariage, et c'est elle qui vient presser *Dorval de lui donner la main*. Mais tout ce jargon, si finement joué dans la comédie de Molière, est beaucoup au dessous du sien. Relisez, Madame, relisez, si cela se peut ; la longue scène du quatrième acte. Tout le Dictionnaire du Néologisme ne comprendrait pas celui de cette scène. Je la choisis exprès, comme le morceau que l'auteur affectionne le plus.

Dorval convient qu'il a de la vertu, *mais* elle est austère ; des mœurs, *mais* sauvages... ;

---

* Page 124.

une ame tendre, *mais* aigrie par de longues disgraces. Il peut encore verser des larmes, *mais* elles sont *rares et cruelles*... Abandonné presque en naissant *entre le désert et la société*, il errait depuis trente ans parmi les hommes, isolé, inconnu, négligé . . ., lorsque *Clairville* vint à lui. Mon ame, dit-il, attendait la sienne.

Constance reconnaît qu'il a été malheureux; mais lui représente que tout a son terme.

Nous nous sommes, lui répond-il, *assez éprouvés, le sort et moi.* Il ne s'agit plus de bonheur. Il veut finir ses jours dans une retraite. Que ces *êtres*, lui dit *Constance*, qui se meuvent dans la société sans objet, qui l'embarrassent sans la servir, s'en éloignent, s'ils veulent; mais vous, vous ne le pouvez sans crime. C'est à *Constance* *à conserver à la vertu opprimée un appui, au vice arrogant un fléau, un frère à tous les gens de bien, à tant de malheureux un père qu'ils attendent, au genre humain son ami, à mille projets honnêtes, utiles et grands, cet esprit libre de préjugés, cette ame forte qu'ils exigent, et que vous avez*... Vous renoncer à la société! J'en appelle à votre cœur, interrogez-le; il vous dira *que l'homme de bien est dans*

la société, et qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.

Que signifie cette dernière maxime si enveloppée ou si fausse? Qui peut être cet appui de la vertu, ce fléau du vice, ce frère de tous les gens de bien, ce père que les malheureux attendent, cet ami du genre humain, etc.? Est-ce un souverain de qui le bonheur d'un grand peuple va dépendre, ou du moins son premier ministre? Non, c'est *Dorval*, fils naturel du négociant *Lisimon;* mais philosophe comme M. Diderot, et tout cela par conséquent.

Dorval répète encore qu'il est malheureux. *Constance* lui répète aussi que tout à son terme. Le ciel s'obscurcit quelquefois; et si nous sommes *sous le nuage*, un instant l'a formé *ce nuage*, un instant le dissipera; mais quoi qu'il arrive, l'homme sage *reste à sa place.*

Enfin *Dorval* avoue qu'il n'est point trop *étranger à cette pente si générale et si douce qui entraîne tous les êtres, et qui les porte à éterniser leur espèce...*, que dans ses accès de mélancolie, il *appelait* une compagne. Et le ciel vous l'envoie, lui répond avec résignation *Constance*, qui n'est pas plus étrangère que lui à cette pente si générale et si douce, etc.

Où sommes-nous, Madame? Que deviennent les bienséances? Voilà donc le langage philosophique que doit parler l'amour sur nos théâtres. C'est l'amour envisagé comme le besoin de multiplier l'espèce, mis sur la scène, comme il est peint dans le *Tableau de l'amour conjugal*. Oui, Madame, et c'est encore une des singularités brillantes de cet ouvrage. C'est l'homme ramené à l'état de pure nature, l'homme dessiné dans le nu, qu'on nous présente. *Je serais père.... j'aurais des enfans*, dit *Dorval*... des *enfans!*... Il craint pour eux ce chaos de préjugés, d'extravagances, de vices et de misères où nous sommes jetés en naissant.

Vous êtes obsédé de fantômes, lui replique la sublime *Constance*. *L'histoire de la vie est si peu connue, celle de la mort est si obscure, et l'apparencee du mal dans l'univers est si claire* *... *Dorval*, vos enfans ne sont point destinés à tomber dans ce chaos que vous redoutez. Ils passeront sous vos yeux leurs premières années... Ils tiendront de vous ces *notions si justes que vous avez de la grandeur et de*

---

* *N. B.* qu'elle n'achève pas la phrase, par l'impossibilité de sortir de ce pompeux galimatias.

la bassesse réelles, du bonheur véritable et de la misère apparente. Ils vous les verront agir; ils les entendront parler quelquefois. *Dorval, vos filles seront honnêtes et décentes; vos fils seront nobles et fiers : tous vos enfans seront charmans* *.

Ce sont donc ces enfans à venir qui forment le sujet d'une immense conversation. Pour comble de ridicule, le spectateur sait que cette femme, qui se propose si modestement de faire avec *Dorval* ces *filles honnêtes* et ces *fils nobles et fiers;* le spectateur sait, dis-je, que cette femme, qui se jette ainsi à la tête, n'est point aimée de ce *Dorval.* M. Diderot a bien raison de dire, dans ses réflexions, que, pour les genres qu'il voudrait introduire, *il faudrait des auteurs, des acteurs, un théâtre, et peut-être un peuple* **. En effet, je doute que des sauvages mêmes souffrissent rien d'aussi révoltant.

A la fin, *Dorval*, apparemment pour se défendre d'épouser une femme qu'il n'aime point

* Voilà ce que l'auteur croit entendre de la bouche de mademoiselle Clairon, et ce qu'il appelle dans ses réflexions un trait sublime.

** Page 201.

(car ces réflexions ne lui viennent jamais à propos de *Rosalie)*, se souvient de sa condition, et assure que sa fortune vient d'être réduite à sa moitié. Rien ne rebute *Constance*. La naissance nous est donnée, dit-elle. Pour les besoins, ceux de la fantaisie sont sans bornes : mais les réels ont une limite. Quelque fortune que vous accumuliez, *Dorval*, si la vertu manque à vos enfans, ils seront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu? On en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'est la chose dans l'univers la plus connue et la plus révérée. Malheur à celui qui ne lui a pas assez sacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne respirer que pour elle; *s'enivrer de sa douce vapeur*, et trouver la fin de ses jours dans cette *ivresse!*

Je m'arrête, Madame. J'ai voulu vous analyser cette scène, pour vous donner une idée des mœurs et du style. *La douce vapeur de la vertu!* Quel langage! Est-ce donc là l'ouvrage d'un siècle éclairé? Si la nation pouvait admirer de telles inepties, ne devrions-nous

pas nous regarder comme replongés dans la plus profonde barbarie ?

J'ai pourtant abrégé cette scène; et ce n'est pas, à beaucoup près, le morceau le plus négligé de la pièce. Je laisse à faire à d'autres une critique plus étendue encore que la mienne. Je vous fais grace, Madame, d'une infinité de fautes; car mes observations formeraient bientôt un volume plus considérable que l'ouvrage. Je vous l'ai dit, il serait au-dessous de l'examen, sans le bruit qu'a fait l'auteur, appuyé de ses partisans. Je me contente de remarquer que le style est en général embarrassé et contraint; que les mêmes tours reparaissent fréquemment; que les pensées en sont communes et monotones, comme les caractères; qu'il y a une foule de mots parasites, tels que ceux d'*êtres*, de *préjugés*, de *vertu*, d'*accent inarticulé*, etc. qui reviennent à chaque page; que la langue y est souvent maltraitée. J'ai pu vous en donner quelque idée dans les phrases mêmes que j'ai empruntées de l'auteur, lorsqu'il établit sa merveilleuse pantomime. Il en est de purement germaniques. Le néologisme et l'obscurité * sont presque par-

* En voici quelques exemples. Page 140 : *J'écris des lignes faibles, tristes et froides.* Page 168 : Je commençais à partager

tout. Enfin, je vous envoie, Madame, un exemplaire de la pièce, où vous trouverez environ deux cents notes qui tombent toutes sur des expressions louches, précieuses, déplacées ou peu françaises. Les mêmes défauts sont, avec plus de profusion encore, dans les réflexions.

Pour atteindre au plus grand ridicule, figurez-vous, Madame, l'auteur dont je viens de parler, contrefaisant le législateur, et créant exprès une poétique pour louer son ouvrage; y faisant modestement remarquer des traits de génie *; proposant aux auteurs de nouvelles vues, et leur promettant de la gloire, s'ils les adoptent.

---

son transport, lorsque je m'écriai, presque sans le vouloir : *Il est sous le charme.* Page 180 : On a une idée juste de la chose, elle est présente à la mémoire : cherche-t-on l'expression, on ne la trouve pas; on combine les mots de grave et d'aigu, de prompt et de lent, de doux et de fort ; *mais le réseau, toujours trop lâche, ne retient rien.* Page 213 : Nous empruntons nos idées des personnes avec lesquelles nous vivons . . . *Notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur :* mon caractère a dû *refléter* sur celui de *Constance*, et le sien sur celui de *Rosalie.* Page 293 : Un cri porté à des oreilles *dans toutes ces nuances.* Page 268 : Un musicien saisira le cri de la nature, lorsqu'il se *produit violent et inarticulé :* il en fera la base de sa mélodie. C'est sur *les cordes de cette mélodie* qu'il fera gronder la *foudre*, etc. etc. etc.

* Page 162.

Ce qu'il y a de mieux, Madame, dans ces réflexions, est tiré mot à mot de M. de Voltaire. Ce sont des souhaits pour que la nation se donne enfin un théâtre plus vaste, plus étendu, où l'illusion soit mieux conservée, et qui prête à des situations plus fortes, plus tragiques, plus terribles. Lisez la préface de la belle tragédie de *Sémiramis;* lisez, dans les mélanges philosophiques, un chapitre des *embellissemens de Cachemire;* lisez-en un autre intitulé : *Sur ce qu'on ne fait pas, et sur ce qu'on pourrait faire :* vous verrez, Madame, que M. Diderot n'a fait que transcrire.

C'est *Sylvie,* pièce sifflée il y a douze ou quinze ans, que l'auteur propose comme le modèle inconnu du genre sérieux à perfectionner. Eh! pourquoi citer des modèles si obscurs? N'avons-nous pas *Cénie, Mélanide,* etc? L'auteur de *Sylvie* est apparemment quelque Encyclopédiste ignoré, que l'on a voulu charitablement retirer de l'oubli. Ces messieurs perdent si peu d'occasions de se rappeler. Ne voilà-t-il pas que l'on cite ici le ballet du *Devin du village* *, pour donner l'idée d'une prétendue découverte

* Page 279.

en ce genre? Eh bien, Madame, ce ballet si neuf, dont on prend la peine de dessiner un plan, est précisément ce que nous voyons tous les jours à nos théâtres, au point qu'en le lisant, je me suis trouvé compositeur moi-même, et que j'aurais pu dire comme le Corrège : *Son pittor anche io :* tant les idées qu'il a réveillées chez moi sont communes.

Toutes les nouveautés que l'auteur propose sont à-peu-près de cette force. Il voudrait bannir la fable de l'opéra, pour y placer la vraie tragédie; mais n'avons-nous pas une infinité de poèmes lyriques, où le merveilleux n'est qu'un accessoire? La belle reconnaissance d'*Iphigénie* et d'*Oreste*, les scènes touchantes de *Sangaride* et d'*Atys*, de *Renaud* et d'*Armide*, prouvent bien que l'auteur n'a pas eu besoin d'exalter prodigieusement son imagination * pour proposer cette réforme.

Le célèbre *Métastasio* a enrichi la scène lyrique Italienne d'un grand nombre de tragédies : mais en attendant que nos auteurs l'imi-

* *Adducite mihi psaltem*, dit l'auteur dans l'enthousiasme de sa rare découverte. Eh quoi! n'avons-nous plus de musiciens, parce que le grand Rameau a pris la liberté de relever un nombre prodigieux de bévues dans le Dictionnaire Encyclopédique?

tent, songeons que l'opéra français, bien exécuté, est une merveille pour tous les sens; que tous les arts concourent à l'embellir; que ces changemens subits de décorations, qui supposent un pouvoir surnaturel, sont le charme des yeux et qu'il y aura de l'intérêt, autant qu'il en faut, dans nos opéra, toutes les fois que le merveilleux y sera ménagé par une main habile.

Gardons-nous de croire, comme on veut nous le persuader, que le merveilleux de l'ancienne Mythologie n'ait pas une poétique fixe et déterminée. Ces êtres, créés par les poètes, ont un vrai caractère qu'ils doivent à l'imagination même de leurs inventeurs. *Jupiter*, *Apollon*, *Mars*, *Vénus*, les *Parques*, les *Furies*, ont leurs différences aussi marquées que le *Misanthrope*, le *Jaloux*, l'*Avare*, etc. : et ces différences sont fondées sur des principes d'une convention générale dans toute l'Europe. Gardons-nous bien aussi de confondre les immortelles fictions d'Homère, de Virgile et d'Ovide, avec l'impertinent conte de la *Barbe-Bleue*; et de dire, après l'auteur, que dans le genre merveilleux, il n'y a pas d'ouvrage où l'on ne *trouve* *

---

* Page 267.

quelques poils de cette barbe. Rien ne peut affaiblir le ridicule d'une expression d'aussi mauvais goût.

Enfin, l'auteur veut que nous ayions des tragédies bourgeoises. Pourquoi pas, pourvu qu'elles ne ressemblent point au *Fils Naturel?* Les Anglais en ont bien. *Mélanide* en est une, ou peu s'en faut. Que l'on en fasse où le tragique domine encore davantage, j'y consens : mais que l'auteur ne se donne point l'honneur de l'invention, et qu'il ne propose pas sérieusement, dans ces tragédies *, *un lit de repos, une mère, un père endormi, un crucifix, un cadavre*, etc.; ou qu'il aille faire représenter ses pièces dans sa petite île de *Lampedouse* **.

Qu'il ne bannisse pas nos valets de comédie, sous prétexte qu'ils sont toujours plaisans, et que c'est une preuve qu'ils sont froids ***. Ce n'est pas être froid que d'être plaisant dans une comédie; et l'auteur nous permettra de croire que les valets de Molière et de Regnard valent bien son *Charles* et son *André*.

---

* Page 201.

** Page 182.

*** Page 148.

Une idée qui est entièrement de l'auteur, mais qui est bien aussi la chose la plus singulière que l'on ait dite, c'est ce qu'il appelle des comédies *de condition*. Jusqu'à présent on a fait, dit-il *, des pièces de caractère; et les caractères sont épuisés. Nous avons des financiers dans nos comédies, mais le financier n'est pas fait. Il y a des pères de famille au théâtre, mais le père de famille reste à faire; et l'auteur part de là pour nous donner libéralement vingt sujets de comédies : L'*Homme de Lettres*, le *Philosophe*, le *Commerçant*, le *Juge*, l'*Avocat*, le *Politique*, le *Citoyen*, le *Magistrat*, le *Financier*, le *Grand Seigneur*, l'*Intendant*, le *Père de Famille*, l'*Epoux*, la *Sœur*, les *Frères*, etc.

En vérité, je ne sais plus de quel nom appeler ce délire d'imagination. Si je choisis un de ces sujets, le Magistrat, par exemple, il faudra bien que je lui donne un caractère : il sera triste ou gai, grave ou frivole, affable ou brusque; et ce sera ce caractère qui en fera un personnage réel, qui le tirera de la classe des abstractions métaphysiques. Voilà donc le caractère qui redevient la base de l'intrigue et

---

* Page 262.

de la morale de la pièce, et la condition qui n'est plus que l'accessoire. Il en est de même de tous les sujets proposés. Le projet de l'auteur n'est donc qu'une chimère, et l'une des plus bizarres peut-être qui ait jamais pris naissance dans une tête humaine.

En honneur, Madame, je pense que M. Diderot s'est moqué de nous; car il n'est pas possible qu'il ait écrit sérieusement ces choses étranges. C'est une expérience qu'il a voulu faire sur le degré d'ascendant que la qualité de philosophe peut lui donner sur le public.

Non, Madame, non : les caractères ne sont point aussi épuisés qu'il le dit. Ecoutez parler Molière lui-même dans une de ses comédies. Voici comme il répond à quelqu'un qui pensait, comme M. Diderot, que les sources du comique allaient lui manquer. Remarquez combien ce grand homme était loin de deviner les comédies de condition. » Eh! mon pauvre Marquis, nous lui fournirons toujours assez de » matière, et nous ne prenons guère le chemin » de nous rendre sages par tout ce qu'il fait et » tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans » ses comédies tous les ridicules des hommes? » et, sans sortir de la Cour, n'a-t-il pas encore

vingt

» vingt caractères de gens où il n'a pas touché?
» N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les
» plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos
» tourné, font galanterie de se déchirer l'un
» l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance,
» ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'au-
» cun sel les louanges qu'ils donnent, et dont
» toutes les flatteries ont une douceur fade,
» qui fait mal au cœur à ceux qui les écou-
» tent? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la
» faveur, ces perfides adorateurs de la fortune,
» qui vous encensent dans la prospérité, et vous
» accablent dans la disgrace? N'a-t-il pas ceux
» qui sont toujours mécontens de la cour, ces
» suivans inutiles, ces incommodes assidus, ces
» gens, dis-je, qui, pour service, ne peuvent
» compter que des importunités, et qui veulent
» qu'on les récompense d'avoir obsédé le prince
» dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui caressent
» également tout le monde, qui promènent
» leurs civilités à droite, à gauche, et courent
» à tous ceux qu'ils voient, avec les mêmes
» embrassades et les mêmes protestations d'a-
» mitié? etc.... Va, va, marquis, Molière
» aura toujours plus de sujets qu'il n'en voudra;

» et tout ce qu'il a touché n'est que bagatelle, » au prix de ce qui reste.*»

Est-il bien possible, madame, que M. Diderot ne voie que des comédies de condition, où Molière a vu si rapidement tant de choses? La philosophie rétrécirait-elle les idées, au lieu de les étendre? Molière, à la vérité, pouvait avoir quelque génie; mais son siècle avait-il les lumières du nôtre? De son tems, songeait-on à l'Encyclopédie? M. Diderot n'est-il pas un des chefs de cette grande entreprise, et ce mérite ne renferme-t-il pas tous les autres?

S'il était permis d'ajouter aux idées du grand homme que je viens de citer, je ne sais, madame, si cette lettre n'indiquerait pas un sujet de comédie, même assez piquant.

Je croirais en trouver encore un dans ce vers du *Méchant* :

Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes.

L'homme déplacé, l'homme fin, dont la finesse échoue toujours contre la naïveté d'un homme simple; le faux philosophe; l'homme

---

* Impromptu de Versailles, scène III.

singulier, manqué par Destouches*; le tartuffe de société, comme on a fait celui de religion : voilà, ce me semble, des sujets qui n'attendent que des hommes, et qui valent bien le *frère*, la *sœur*, l'*époux*, etc. Ce sont eux, madame, que je proposerais modestement, et non comme des découvertes. Il est trop triste d'annoncer la pierre philosophale avec des haillons; et l'auteur du *Fils Naturel* me corrigerait de l'égoïsme, si j'avais quelque pente à m'y livrer. Ses réflexions, dont vous avez un précis, et jusqu'à sa courte préface, tout en est rempli. *Le sixième*

---

* On y trouve pourtant ces vers si sensés :

. . . . Je vois souvent de sublimes esprits,
Des savans dont le monde admire les écrits;
Mais je ne leur vois point affecter de manières
Qu'on puisse, avec raison, prendre pour singulières.
. . . .
Et si, chez les anciens, de doctes fanatiques
Ont cru se distinguer sous les haillons cyniques,
Les plus sages mortels ont toujours méprisé
Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé.
Et Socrate, et Platon, et les sages de Grèce
D'un doux extérieur ont orné la sagesse.
On ne les a point vus, par singularité,
Rompre tous les liens de la société;
Affecter des façons qui n'ont point de semblables,
Et, pour se distinguer, se rendre insupportables.

volume de l'Encyclopédie venait de paraître, dit-il, *et j'étais allé chercher à la campagne du repos et de la santé, etc.* Quel début, madame! quelle emphase dans ce peu de mots: *Le sixième volume de l'Encyclopédie venait de paraître!*

Dans ses dialogues imaginaires avec *Dorval*, tout est marqué au coin du même amour-propre. Il y manque même de l'adresse. L'auteur fait des objections contre sa pièce; et Dieu sait s'il fait patte de velours! Le prétendu *Dorval* y répond d'une manière si satisfaisante, que M. Diderot est toujours obligé d'être de son avis. Est-ce donc là ce ton de simplicité et de *bonhomie* dont il se gratifie si modestement à la fin de sa pièce*?

Voilà pourtant les petites mortifications auxquelles on s'expose, en voulant sortir de son genre; en se faisant annoncer, ou plutôt en s'annonçant soi-même si impérieusement; en affectant la tyrannie, dans une carrière qui doit tout son éclat à la liberté. On s'expose, en donnant un ouvrage de cette nature, un ouvrage à la portée de tout le monde, à faire conclure

* Page 199

que, puisqu'il est si mal écrit d'un bout à l'autre, on pourrait bien trouver les mêmes fautes dans les productions que l'on admire, et qu'on ne lit point. On compromet dans un jour une réputation de plusieurs années. On indispose des savans modestes, et qui vont prouver que l'*Essai sur le mérite et sur la vertu* n'est pas, comme on l'a dit, une imitation; mais une traduction servile et fautive de milord Shafstersbury; que les *Pensées philosophiques* sont, presque mot pour mot, tirées du même auteur; que l'*Interprétation de la nature* est toute entière dans Bacon; que le *Fils naturel* lui-même n'est qu'une copie défigurée du *Vero Amico*, de M. Goldoni *; enfin, que l'Encyclopédie, au lieu de former un corps de doctrine, n'est qu'un chaos de contradictions, où l'on trouve autant de systêmes et de principes différens, qu'il y a d'auteurs qui ont fourni des articles. Tout cela est d'une digestion dure pour l'amour-propre. Il est vrai qu'on a la ressource de se faire louer dans le Mercure.

---

* *N. B.* que cet auteur a fait aussi un *Père de Famille*.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

NINUS second, tragedie, page 5

Les Tuteurs, comédie, 68

Le Barbier de Bagdad, comédie, 173

Clerval et Cléon, ou les nouveaux Ménechmes, comédie, 235

Le Cercle ou les Originaux, comédie, 375

Mémoires pour servir à une époque de notre Histoire Littéraire, 429

Petites Lettres sur de grands Philosophes, 465

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

FAUTES A CORRIGER.

TOME I.

Page 11, vers dernier, Que l'on cherche Arbacès, *mettez* un point après Arbacès.

Page 244, vers 11, ce qu'un Paquin, *lisez* ce qu'un Pasquin.

00101993

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 July, 2016